



Le Livre des leurrés

Emil Cioran

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Cioran

Le livre des leurres

Traduit du roumain
par Grazyna Klewek
et Thomas Bazin

ARCADES
GALLIMARD

Emil CIORAN

LE LIVRE DES LEURRES

Gallimard

1992

Traduction de GRAZYTSA KLEWEK et THOMAS BAZIN

Titre original : *Cartea Amăgirilor*.

Écrit en 1936 ; publié à Bucarest en 1936.

I

EXTASE MUSICALE

— Je sens que je perds de la matière, que mes résistances physiques tombent et que je me dissous dans l'harmonie et la montée de mélodies intérieures. Une sensation diffuse, un sentiment ineffable me réduisent à une somme indéterminée de vibrations, de résonances intimes et de sonorités envoûtantes.

Tout ce que j'ai cru singulier en moi, isolé dans la solitude matérielle, fixé dans une consistance physique et déterminé par une structure rigide, semble s'être résolu dans un rythme d'une fascination séduisante et d'une fluidité insaisissable. Comment pourrais-je décrire avec des mots la façon dont les mélodies se déploient, et celle qu'a mon corps de vibrer, intégré à la vibration universelle, évoluant dans des sinuosités fascinantes dont l'irréalité aérienne me transporte ? Dans les moments de musicalisation intérieure, je perdais le goût des matérialités pesantes, je perdais ma substance minérale, cette pétrification qui me reliait à une fatalité cosmique, et je m'élançais dans l'espace, bercé de mirages, oublieux de leur illusion, et de rêves, indifférent à leur irréalité. Nul ne comprendra le sortilège irrésistible des mélodies intérieures, nul ne ressentira l'exaltation et la béatitude s'il ne se réjouit de cette irréalité et n'aime le rêve plus que l'évidence. L'état musical n'est pas une illusion parce que aucune illusion ne peut donner ni certitude d'une telle ampleur, ni sensation organique d'absolu, de vécu incomparable, significative par elle-même et expressive dans son essence. Dans ces instants, quand nous résonnons dans l'espace et que l'espace résonne en nous, dans ces moments de torrent sonore, de possession intégrale du monde, je ne peux que me demander pourquoi je ne suis pas l'univers. Personne n'a éprouvé avec une folle et incomparable intensité le sentiment musical de l'existence, s'il n'a été pris du désir de cette exclusivité absolue, s'il n'a fait preuve d'un impérialisme métaphysique irrémédiable, en désirant abolir les frontières qui séparent le monde du moi. L'état musical associe dans l'individu l'égoïsme absolu à la plus haute générosité. On veut être seulement soi, non par orgueil mesquin mais par volonté suprême d'unité, par un désir de rompre les barrières de l'individualité ; pour

faire disparaître non l'individu mais les conditions astreignantes imposées par l'existence de ce monde. Qui n'a pas ressenti la disparition du monde, comme réalité limitative, objective et distincte, qui n'a pas eu la sensation d'absorber le monde dans ses élans musicaux, ses trépидations et ses vibrations, celui-là ne comprendra jamais la signification de cette expérience où tout se réduit à une universalité sonore, continue, ascensionnelle, tendant vers les hauteurs dans un agréable chaos. Et qu'est-ce que l'état musical sinon un doux chaos dont les vertiges sont des béatitudes et les ondulations des ravissements ?

Je veux vivre seulement pour ces instants, où je sens l'existence tout entière comme une mélodie, où toutes les plaies de mon être, tous mes saignements intérieurs, toutes mes larmes retenues et tous les pressentiments de bonheur que j'ai eus sous les cieux d'été à l'éternel azur, se sont rassemblés pour se fondre en une convergence de sons, en un élan mélodieux et une communion universelle, chaude et sonore.

Je suis ravi et défaille de joie devant le mystère musical qui repose en moi, qui projette ses reflets en ondes mélodieuses, qui me désagrège et réduit ma substance à un rythme pur. J'ai perdu la substantialité, cet irréductible qui me donnait une prééminence et un contour, qui me faisait frémir devant le monde et me sentir abandonné dans une solitude mortelle ; et je suis parvenu à une immatérialité douce et rythmée, où chercher encore le moi n'a plus aucun sens, parce que ma *mélodisation*, ma métamorphose en mélodie, en un rythme pur, m'a tiré des relativités ordinaires de la vie.

Mon vouloir suprême, cette volonté persistante, intime, qui me consume et m'épuise, serait de ne jamais revenir des états musicaux, de vivre exalté, ensorcelé et éperdu dans une ivresse de mélodies, dans une ébriété de sonorités divines, d'être moi-même une musique des sphères, une explosion de vibrations, un chant cosmique, l'essor en spirale de résonances. Les chants de la tristesse cessent d'être douloureux dans cette ivresse et les larmes deviennent ardentes comme lors d'une suprême révélation mystique. Comment puis-je oublier les larmes contenues de ces béatitudes ? Il faudrait mourir pour ne plus jamais avoir à revenir aux autres états. Dans mon océan intérieur, coulent autant de larmes que de vibrations qui ont immatérialisé mon être. Si je mourais à cet instant, je serais le plus heureux des hommes. J'ai trop souffert pour que certains bonheurs ne me soient pas insupportables. Et mon bonheur est si fragile, cerné de flammes, traversé de tourbillons, de quiétudes, de transparences et de désespoirs unis dans des élans mélodiques qu'il me transporte dans une béatitude d'une intensité bestiale et d'une originalité démoniaque.

On ne saurait vivre jusqu'au tréfonds le sentiment musical de l'existence si l'on ne peut supporter ce tremblement inexprimable, étrangement profond, nerveux, tendu et paroxystique. Trembler jusqu'au point où tout devient extase. Cet état n'est pas musical s'il n'est extatique. L'extase musicale est un retour à l'identité, à l'originel, aux premières racines de l'existence. Il n'y a plus en elle que le rythme pur de l'existence, le courant immanent et organique de la vie. *J'entends la vie.* De là, naissent toutes les révélations.

Ce n'est que dans la musique et dans l'amour qu'on éprouve une joie à mourir, ce spasme de volupté à sentir qu'on meurt de ne plus pouvoir supporter nos vibrations intérieures. Et l'on se réjouit à l'idée d'une mort subite qui nous dispenserait de survivre à ces instants. La joie de mourir, sans rapport avec l'idée et la conscience obsédante de la mort, naît dans les grandes expériences de l'unicité, où l'on sent très bien que cet état ne reviendra plus. Il n'y a de sensations uniques que dans la musique et dans l'amour ; de tout son être, on se rend compte qu'elles ne pourront plus revenir et l'on déplore de tout son cœur la vie quotidienne à laquelle on retournera. Quelle volupté admirable, à l'idée de pouvoir mourir dans de tels instants, et que, par-là, *on n'a pas perdu l'instant.* Car revenir à notre existence habituelle après cela est une perte infiniment plus grande que l'extinction définitive. Le regret de ne pas mourir aux sommets de l'état musical et érotique nous apprend combien nous avons à perdre *en vivant.* Au moment où nous concevons la réversibilité de l'état musical et érotique, quand nous nous pénétrons organiquement de l'idée d'une possibilité de renaissance, quand l'unicité nous apparaît une simple illusion, nous ne pouvons plus parler de la joie de mourir et nous revenons au sentiment de la mort immanente à la vie, qui ne fait d'elle qu'un chemin vers la mort. Il faudrait cultiver les états uniques, ces états inconcevables comme réversibles, pour sombrer dans des voluptés mortelles.

La musique et l'amour ne peuvent vaincre la mort, car il est dans leur essence de s'en rapprocher au fur et à mesure qu'ils gagnent en intensité. Ils ne peuvent constituer des armes contre la mort que dans leurs phases premières. Seuls une musique calme et un amour paisible peuvent la combattre. Il n'y a pas de parenté entre l'amour et la mort pas plus qu'il n'y en a entre la musique et la mort, car leur relation s'établit par un *saut* ; un saut qui peut n'être qu'une *impression*, mais qui, intérieurement, n'en est pas moins significatif. Le saut érotique et le saut musical dans la mort ! Le premier nous élance par son insupportable plénitude, le second brise les résistances de l'individualité par une vibration totale. Qu'il se soit trouvé des

hommes pour se suicider par incapacité de supporter encore les folies de l'amour, réhabilite le genre humain ; de même, les folies que l'homme éprouve dans l'expérience musicale. Il est criminel de ne pas comprendre et de ne pas ressentir la musique. Ça l'est aussi de ne pas sentir qu'on pourrait commettre un crime en de tels instants.

Les états n'ont de valeur et n'expriment une profondeur exceptionnelle que s'ils amènent au regret de ne pas mourir. Celui qui, à chaque seconde, sentirait qu'il meurt à cause d'eux atteindrait le sentiment de la vie le plus profond. Bien que la mort commence pour nous tous avec la vie, peu d'entre nous ont l'impression de mourir à chaque instant.

Réaliser sans cesse le saut musical et érotique dans la mort ! Ou le faire dériver de sa solitude, qu'il soit la solitude de l'être, la solitude ultime. Comment peut-il encore y avoir d'autres solitudes après elle, comment peut-il encore y avoir d'autres tristesses ? Que seraient mes joies sans mes tristesses, et que seraient mes larmes sans mes tristesses et sans mes joies ? Que serait mon chant sans mes précipices et ma mission sans mon désespoir ?

Maudit soit l'instant où la vie a commencé à prendre forme et à s'individualiser ; car alors, est née la solitude de l'être et la souffrance d'être seulement soi, d'être abandonné. La vie a voulu s'affirmer par individuation ; quand elle y est parvenue, elle a fait preuve d'impérialisme. Mais lorsqu'elle a échoué, c'est la solitude qui est advenue, bien que, pour une vision plus profonde, l'impérialisme ne soit qu'une forme par laquelle l'être fuit la solitude. On accumule, on triomphe, on gagne et l'on combat pour échapper à soi-même, pour vaincre la souffrance de n'être au fond que soi-même. Car si la solitude prouve bien la réalité de son être, elle ne garantit aucunement celle de la vie en général. Le sentiment de solitude croît à mesure que grandit le sentiment d'irréalité de la vie. Depuis le jour où la vie a voulu être plus qu'une simple potentialité et s'est actualisée dans des individus, la crainte de l'unicité et la peur d'être seul sont nées ; et le désir qu'a l'être individuel de dépasser ce processus maudit n'exprime que la tentative de fuir la solitude, cette solitude métaphysique où l'on se sent abandonné, non seulement en certains éléments, mais organiquement et essentiellement dans sa nature. Voilà pourquoi la solitude cesse de constituer un attribut de l'être seulement quand il cesse d'exister.

DU BONHEUR DE N'ÊTRE PAS SAINT

— Une longue douleur ne peut rendre qu'imbécile ou saint. Nul ne conteste cependant le premier terme de l'alternative ; car il est impossible d'avoir peur ou de se réjouir d'un éventuel abêtissement, de cette paralysie des sens engendrée par trop de souffrance. Un tel état ne saurait susciter ni peur ni joie car nous savons bien qu'il exclut la lucidité, interdit la comparaison avec nos états antérieurs, et empêche de craindre pour son destin. Mais combien l'esprit de l'homme est glacé d'effroi à l'idée qu'il pourrait devenir saint ; combien de craintes invouées l'envahissent quand il pressent obscurément que sa douleur va le précipiter dans la sainteté. Personne ne veut mourir imbécile, comme personne ne veut vivre saint. Mais quand on le devient, on fait sans le vouloir de son destin une mission et de la fatalité un but.

Les prémices et les degrés de la sainteté sont épouvantables, pas la sainteté elle-même. Ils suscitent des peurs inexplicables, d'autant plus grandes qu'ils apparaissent dans la jeunesse. On souffre à l'idée que notre vie puisse s'interrompre avant que nous ne mourions, qu'elle s'arrête alors que nous sommes déjà parvenus au sommet de la lucidité, où l'on voit tout dans une telle clarté que même l'obscurité brille jusqu'à nous aveugler. Il y a tant de renoncements dans la sainteté qu'un jeune homme, aussi triste qu'ait été jusqu'alors son existence, ne peut se résoudre à vivre sans les surprises agréables de la médiocrité. Réussir un jour à ne plus être médiocre, accéder à un état où l'on n'a plus aucun lien avec la vie, ne peut inspirer que du regret ; et la pensée vous tarade que, dans la sainteté, on n'aura même plus le *regret* de la vie qu'on a perdue ni l'espoir d'être désespéré.

La peur de devenir saint...

Comment ne pas craindre la sainteté quand on se croyait seulement capable de flammes, d'élans barbares et d'explosions, quand on rêvait d'exaltation infinie, et qu'à leur place, on constate la stagnation intérieure et le suspens du cours de la vie, dont la signification solennelle vous étonne. Car il y a quelque chose de solennel dans ces silences vitaux et ces deuils organiques, symptômes troublants de la sainteté, états inquiétants de pré-sainteté.

N'avez-vous pas senti un jour la vie s'arrêter en vous ? N'avez-vous jamais souffert que la vie *se taise* ?

N'avez-vous pas senti que vos instincts se dissolvaient et se retiraient comme dans un reflux définitif ? Et n'avez-vous pas senti dans ce reflux la solitude d'avoir été abandonné par la vie ?

La sainteté est cet état où l'homme continue de vivre alors que la vie s'est retirée de lui, comme l'eau de la mer. Aussi l'âme d'un saint ressemble-t-elle à une mer désertée, dans laquelle tout tient. Il est donné à l'homme de passer de la joie d'*entendre* la vie à la tristesse de la sentir s'arrêter. Il est donc mis en face du problème suivant : vivre dans l'existence à côté ou au-delà de la vie. Toute la tragédie de l'homme est de ne pouvoir vivre *dans*, mais seulement *en deçà* ou *au-delà*. Il ne peut ainsi parler que du triomphe et de la défaite, du profit et de la perte ; de même, il ne peut vivre *dans* le monde, mais se débat en vain entre le paradis et l'enfer, entre l'élévation et la chute.

Il y a des états que Dieu lui-même ne peut imaginer, car les états vraiment grands ne peuvent naître que de l'imperfection. Mes désespoirs me rendent supérieur à toute divinité. C'est un plaisir de penser que seule l'imperfection peut encore nous apprendre quelque chose.

M'attacher de toutes mes forces à mon imperfection, à mon désespoir et à ma mort.

Que dire de l'homme qui ne veut pas avoir la sagesse élémentaire de dépasser la souffrance ? Mais les souffrances réelles peuvent-elles vraiment être dépassées ? Existe-t-il encore une valeur extérieure à laquelle elles pourraient être rapportées ? On m'objectera en vain que la souffrance n'a pas de racines ontologiques et qu'elle ne peut être comprise comme appartenant à la structure de l'existence. Quelle valeur peut bien avoir cette objection devant des hommes dont l'existence tout entière se définit par la souffrance ? Après tant de tourments, on deviendrait *seulement* saint ! La souffrance ne mérite-t-elle pas une récompense plus grande, celle de la mort ? Réjouissons-nous pourtant de ce que, dans ce monde, la mort au moins n'est pas approximative.

Peur de devenir saint ou regret de ne pas mourir.

DU PLUS GRAND REGRET...

— Regret de ne pas avoir réalisé la vie *pure* en soi, d'être infesté de conscience, d'esprit, d'idées et de valeurs ; d'avoir été tourmenté de regrets, de désespoirs, d'obsessions et de supplices ; de s'être senti mourir à chaque pas, à chaque rythme et à chaque instant de la vie ; d'avoir été torturé à tout moment par la peur du néant, la pensée de l'inanité et la crainte d'exister.

Regret de n'être pas la vie pure, que la vie ne soit pas un chant, un élan et une vibration qui vous traversent, regret de n'être pas une aspiration pure jusqu'à l'illusion et chaude jusqu'au réconfort, de n'être pas une béatitude, une extase, une mort de lumière.

J'aurais voulu que la vie circulât en moi avec une plénitude insoutenable, qu'elle y dessinât ses mouvements anonymes d'avant l'individuation, désir exclusif de la vie d'être partout, et d'être parallèle à la mort. Cette vie aurait palpité si fort en moi que son essor aurait été irradiation, explosion de rayons lumineux, démence de vibrations. Tout aurait été intégré à ce triomphe de l'être et serait uniquement musique, orgie sonore, attachante et enchanteresse jusqu'à l'insupportable. J'aurais pu être irresponsable de la vie qui coulait en moi et c'est par ma voix qu'elle aurait parlé !

Il n'y a pas de moyen plus efficace de supporter la douleur que la mortification et l'autotorture. La douleur te ronge, te sape et t'engloutit ? Frappe-toi, gifle-toi, fouette-toi jusqu'à ce que tu éprouves des douleurs plus épouvantables. Certes, tu n'en triompheras pas de cette façon, mais tu la supporteras et tu en tireras bien plus qu'en l'acceptant médiocrement. Offre ton corps à la mortification, embrase-le que le feu en sorte, bande tes nerfs et serre les poings comme pour tout casser, comme pour embrasser le soleil et repousser les étoiles. Que le sang sillonne tes veines en courants chauds, violents et insoutenables ; que des visions pourpres te ravissent et qu'une auréole née du tremblement de la chair, des nerfs et du sang t'éblouisse. Que tout brûle en toi, pour que la douleur ne te rende pas doux et tiède. Le temps n'est pas encore venu où les mortifications, les autotortures et les tourments pourront donner tout ce qu'ils peuvent car les hommes ne connaissent pas encore le moyen d'extraire le feu de la souffrance.

Quand tu sens que la souffrance te subjugue et s'insinue en toi

comme pour te paralyser, qu'elle prend de l'ampleur et interrompt ta vie sur place, utilise tout ce que tu possèdes pour tout brûler en toi, pour vivifier ton organisme, pour l'hébéter d'exaltation et l'étourdir de visions fascinantes. Les ongles dans la chair et le fouet sur la peau ; le visage tordu comme s'il éclatait, les yeux injectés comme dans l'effroi, le regard éperdu, rouge et pâle, essaie d'arrêter la débâcle, d'éviter la noyade morale et la paralysie organique. Excite tous tes organes, enivre-les de nouvelles douleurs et triomphe de l'attraction pour les ténèbres de la souffrance par des souffrances plus grandes encore. Le fouet peut arracher à la mort plus de vie que je ne sais quelles voluptés. Fouaille ta chair jusqu'à ce qu'elle vibre. Sois sûr qu'après un tel traitement, tu auras moins de regrets et moins de désespoir.

N'omets pas de t'arc-bouter à l'extrême. Ce n'est qu'ainsi que la douleur ne t'anéantira pas avant ton heure. Que la tension soit si forte que tes mâchoires se crispent, que ta langue se raidisse et que ta cervelle se ramasse au point de ne plus savoir si tu es réduit au silence ou si tu pousses un cri. La douleur ne peut être vaincue qu'à travers de nouvelles douleurs. Ce qui signifie qu'une grande douleur ne peut jamais être surmontée réellement, mais que nous pouvons seulement l'intégrer ou la hiérarchiser dans notre être. Que par la mortification, jaillissent de toi la foudre, la fumée et la poussière ; et que la haine, le désespoir et la tristesse surgissent comme la foudre, la fumée et la poussière.

Certains ont supporté la mortification pour gagner le royaume des cieux et pour éviter l'enfer ; d'autres, seulement pour ne pas être engloutis par l'enfer ; les derniers enfin, uniquement pour ne pas être submergés par leur propre enfer.

Cette fustigation diffère essentiellement des flagellations ascétiques. L'ascète se fouette pour échapper aux tentations de la vie ; nous, pour échapper à celles de la mort. Les uns le font pour renoncer ; les autres, pour la raison inverse. Rien d'héroïque selon moi à lutter pour vaincre la vie en soi, pour faire périr les instincts, et édifier l'esprit sur ses ruines. L'autotorture comme lutte contre la vie a quelque chose de criminel ; d'où le caractère inhumain de l'ascèse. Mais se torturer, se fouetter, et s'ensanglanter pour vaincre la maladie et maîtriser la douleur, c'est se déchirer pour vivre. Et les déchirements organiques n'ont de valeur que si l'on parvient par eux à retarder la mort. Ne reste à ceux qui souffrent que l'offensive. Vous tous qui souffrez, n'attendez plus de réconforts parce qu'ils ne viendront pas et ne vous aideraient pas ; n'attendez ni guérisons, ni illusions, ni espérances, parce qu'il n'y en a pas ; n'attendez pas non plus la mort parce qu'elle vient toujours trop tard aux gens qui souffrent, mais déchirez-vous, torturez-vous, fouettez-vous la chair

jusqu'au sang pour que la pourriture en vous devienne un flambeau, et que la chair vibre comme les nerfs, pour que tout, comme dans une hallucination, s'embrase dans un incendie total de l'être ; brûlez, frères, jusqu'à ce que vos douleurs s'éteignent en vous comme les braises !

On ne peut ni atténuer ni vaincre la souffrance par la concentration intellectuelle. Comment se fixer sur un problème impersonnel alors que la souffrance vous renvoie à chaque instant à votre actualité personnelle et vous rappelle votre existence concrète et individuelle ? Il n'y a pas de salut par la pensée. Et s'il en est ainsi, c'est aussi parce que cela semble inutile de penser à autre chose qu'à sa souffrance ; souffrance que la pensée ne peut qu'aggraver en atteignant *l'essence* de la souffrance. Ceux qui soutiennent qu'ils se sont libérés des tourments par des préoccupations objectives, n'ont pas connu la véritable douleur mais seulement quelque inquiétude spirituelle passagère, qui n'avait ni profondeur ni fondement organique. Tous les doutes liés à l'âge, qui donnent à l'individu une sensation d'inquiétude provisoire, n'ont aucune valeur. Le tout est d'avoir le sentiment de l'irréparable, aussi bien pour l'essence que pour la totalité de ta vie. – La pensée clarifie les autres pensées mais n'éclaire pas les souffrances. Car, pour ces dernières, il n'y a pas d'explications ; ou s'il en existe, elles ne prouvent rien et ne nous les rendent en rien plus supportables. La philosophie est l'expression de l'inquiétude des hommes impersonnels. Aussi nous aide-t-elle bien peu à comprendre dans leur entier les états d'âme dramatiques et ultimes. Pour ceux qui ont dépassé la vie sans le vouloir, la philosophie offre trop peu. Aucune pensée n'a jamais supprimé la douleur et aucune idée n'a chassé la peur de la mort. Aussi, laisse là tes pensées, et commence par semer la terreur en toi-même, avec fureur et exaltation désespérée. Car les idées n'ont jamais sauvé ni perdu personne. Du cœur de ton être, de cette zone inexplorée parce qu'elle est trop profonde, jaillis dans une explosion féroce, et extrais une telle énergie de ton obscurité que seule la lumière demeure. Dans cette *démonie*, sois fier de ne plus avoir d'idées mais de n'être que bouillonnement, obsessions et folie. Sois frénétique au point que tes mots enflamment ; que tes paroles soient si limpides qu'elles imitent la transparence ardente des larmes. Rejette ta peur par-delà ton inquiétude, et agis en sorte que tout tremble dans une apocalypse intérieure et dramatique. Élève tout ton organisme au plus haut niveau et sou mets-le à la plus haute vibration ; qu'un rythme intense et accéléré engloutisse la douleur dans ses crispations, la fasse fondre pour l'intégrer à ses évolutions ; de sorte qu'une grande folie nous délivre temporairement d'une grande douleur.

Jusqu'à présent, le monde ne s'est pas laissé convaincre que seules les méthodes brutales de lutte contre la douleur étaient efficaces, et que dans ce domaine, un radicalisme poussé jusqu'à la bestialité était nécessaire. La souffrance n'est-elle pas en définitive le fait de la bête ? Les souffrances sont inadmissibles et pourtant, elles relèvent plus de la vie que les joies. Qui regrette la pureté vitale ne peut pas ne pas s'effrayer de ces taches que sont les souffrances et qui s'étendent sur la sphère de la vie pour l'assombrir.

Pourquoi faut-il qu'on continue de souffrir après moi ? Peut-il y avoir encore des angoisses et des douleurs après les miennes ? Certains hommes sont nés pour supporter les douleurs de ceux qui ne souffrent pas. La démonie de la vie répand en eux tous les poisons qu'elle épargne aux autres, toute la souffrance qu'ils n'ont pas éprouvée et le désespoir qu'ils n'ont pas connu. Et si, par miracle, ces hommes pouvaient redistribuer leurs poisons, leurs douleurs et leurs désespoirs, cela suffirait à rendre l'existence des autres insupportable. Car les hommes ne connaissent le plus souvent que des douleurs approximatives, des douleurs venues de l'extérieur, nulles en comparaison des douleurs liées à l'individualité, à la structure de l'existence, individuelle par nature. Seules sont fécondes et durables les douleurs qui prennent source au cœur de notre vie, qui irradient et grandissent de manière immanente à l'essence de notre existence. Certaines douleurs devraient figer l'histoire sur place ; de même, il y a des hommes pour lesquels l'histoire n'a absolument plus aucun sens. Et je me demande : mon existence à moi ne rend-elle pas inutile l'existence à venir du monde ?

Il est vain de souffrir du caractère transitoire des choses terrestres ou de l'inexistence des choses célestes. Que tout soit soumis à la mort, que toute chose soit dérisoire et éphémère, que rien n'ait de valeur et de consistance, c'est seulement regrettable. Mais les regrets suffisent-ils quand on pense qu'une existence si réduite dans le temps et si limitée dans l'espace peut contenir tant de douleurs, receler tant de tragédies et donner lieu à tant de désespoirs ? Si l'existence individuelle est plus ténue qu'une illusion, à quoi bon tant de tristesses, tant de renoncements et tant de larmes ? Dans le doute qui mène au désespoir, on est forcé d'accepter l'irrationalité de la vie sans pouvoir aller plus loin. Il serait insensé de penser encore parce qu'il n'y a aucune explication. Comment ne pas souffrir de l'inutilité des idées, quand tout est si inexplicable. L'inanité du monde, où la douleur aussi s'érige en réalité, fait de la négation une loi. Plus l'existence de ce monde paraît illusoire, plus la souffrance comme compensation devient réelle. Il n'existe pas d'issue à la souffrance tant

qu'on vit ; mais la mort n'est pas une solution, puisqu'en résolvant tout, elle ne résout rien. On ne peut trouver au monde aucune explication ni aucune justification. Restons donc insensibles à sa fugacité, à son inanité et sa vanité comme devant le fait que la vie nous ait été donnée pour mourir. Car, c'est de *savoir* à chaque instant de notre vie que nous allons mourir qui nous fait le plus mal. Si l'on n'avait pas conscience de la mort, la vie, sans être un délice, ne serait pas non plus un fardeau. Or, une vie entière empoisonnée par la peur de mourir est un fardeau. Alors, on comprend et l'on s'effraye que notre existence contienne des peurs si profondes et si dangereuses. Pourquoi a-t-on fait don de la vie à l'homme si c'est pour qu'il redoute la mort ? Pourquoi faut-il que la vie de l'homme soit entachée de la sorte ? Pourquoi vivons-nous en sachant que nous allons mourir ?

Je vois en l'homme un *tremblement de l'individualité* : insécurité et peur inhérente à une vie devenue vulnérable au travers de l'individuation, insécurité et peur que la vie connaît depuis qu'elle s'est isolée en autant d'individus.

Quelle joie d'avoir vaincu un instant la tristesse, de se sentir vide jusqu'à l'immatérialité ! Non d'un vide enivrant et hallucinant mais d'une vacuité qui m'élève, m'élance et me rend aussi léger que j'étais lourd dans la tristesse.

Il faut fixer les règles d'une nouvelle ascèse qui ne nous fasse pas nous envoler vers Dieu mais vers nos propres altitudes dont nous a éloignés l'abîme de notre tristesse. Il est absurde de renoncer à la nourriture ; mais ce l'est tout autant d'éliminer l'expérience temporelle de la faim avec ce qu'elle comporte de voluptueux et d'immatériel. Comme dans l'extase musicale, on est saisi par l'excitation des altitudes, la joie de savoir que plus rien n'existe sinon l'enthousiasme et l'exaltation. Mais, alors que dans l'extase musicale, une plénitude interne se répand en nous tel un flux intérieur, dans la faim, c'est un vide qui nous dilate par manque de substance et de résistances, c'est une absence de contenu qui nous cingle de spasmes et de raidissements nerveux, dans un élan absurde et indéfinissable. Si la tristesse nous attire vers la terre, vers l'élémentaire, matériel, obscur et profond, l'immatérialité de la faim nous jette dans l'arbitraire le plus total, nous plie à sa fantaisie et à ses jeux fascinants, dans une irresponsabilité ensorcelante. Quel plaisir d'être si haut, au point de ne plus penser à rien ; quelles voluptés indescriptibles que de pouvoir tout oublier dans l'ivresse des cimes, et quel ravissement d'être épargné par la douleur lors de ces ascensions. Là commence la félicité des hommes tristes : ils ne sont plus eux-mêmes et ont oublié leurs tristesses. Le tremblement entier de l'individualité semble s'être

déplacé de l'inquiétude et des tortures au frémissement extatique, plein de frissons et de voluptés, pour toucher à une autre folie de l'individualité, dont les joies ne feront qu'enraciner plus profondément les tristesses.

Une faim dévorante, nourrie d'exaltations et de visions, voilà ce qu'un homme triste ne peut se refuser comme un délice temporaire ; une faim qui nous fait vaincre l'attraction matérielle et procure les plaisirs du vol, plaisirs évanescents, solitudes légères et aériennes, solitudes du vol. Il nous faut tenter toutes les expériences si l'on ne veut pas s'effondrer, écrasé de douleur, de tristesse et de maladie. Et que notre combat soit notre héroïsme.

Réjouis-toi de pouvoir, dans la confusion intérieure, être total ; de pouvoir en un instant actualiser tous les plans spirituels et toutes les oppositions. Ces états remarquables, qui n'impliquent absolument pas la confusion des idées, sont plus proches de notre centre subjectif que tous les changements de plans où nous avons l'habitude de vivre. Pourquoi faudrait-il être tantôt triste, tantôt gai, attristé puis joyeux, désespéré ou exalté ? Pourquoi vivre dans des fragments de temps, des bribes d'expériences alors que je suis capable à tout instant par un effort dément d'être *tout en entier*, de rendre actuelles toutes mes réalités et mes possibilités ? Voluptueuse est cette confusion qui mêle la tristesse et la joie, d'autant plus qu'elle l'est dans les larmes. Grimacer sous la douleur et le plaisir qui nous envahissent en même temps, plutôt que d'y rester insensible. Cette confusion intérieure n'a rien à voir avec cette espèce de sensation totale dont la profondeur nous plonge dans l'essence d'un phénomène, comme par exemple pénétrer dans l'essence de la souffrance universelle ; elle en diffère justement par sa capacité à mêler dans une convergence inexplicable notre diversité et notre structure multipolaire. Cette confusion admirable est une des joies de l'existence, et avant tout, le bonheur des hommes tristes. Comment ne pas ressentir la plénitude dans cette extase de la joie et de la tristesse ? On voudrait alors se débarrasser des lambeaux de soi-même, expulser les organes qui résonnent, s'élancer dans la confusion générale et, fier qu'en soi la confusion universelle se soit réalisée jusqu'au paroxysme, ne plus s'arrêter dans cet élan chaotique, vibrer et bouillonner dans une effervescence totale.

Toute l'infortune de l'homme est de ne pouvoir se définir par rapport à quelque chose de précis, de manquer de point stable et de repère dans l'existence. Son va-et-vient entre la vie et l'esprit les lui fait perdre tous deux ; aussi est-il un rien qui aspire à l'existence. C'est

indirectement que cet animal *désire* l'esprit et *regrette* la vie. L'homme ne peut trouver son équilibre dans le monde car l'équilibre ne s'atteint pas en niant la vie, si l'on vit déjà. Ce rien qui aspire à l'existence est le résultat d'une négation de la vie. Aussi l'homme a-t-il le privilège de pouvoir mourir à tout moment en renonçant à cette illusion de vie qu'il entretient. Son penchant pour la décadence n'est-il pas révélateur de son essence ? La plupart des hommes tombent dans la déchéance, peu s'élèvent. Et rien n'est plus affligeant que de voir comment. Ce n'est pas seulement le fait de voir dans leur aboutissement notre avenir qui nous afflige, mais surtout de constater la présence constante de la corruption dans son essence.

Tout le processus de décadence n'est qu'un détachement progressif de l'existence ; non pas un détachement par la transcendance, par le sublime ou le renoncement, mais par une fatalité pareille à celle qui jette à terre le fruit pourri de l'arbre. Toute décadence est une déficience au sein de l'existence et une perte d'existence, de sorte que la solitude de l'homme est à la fois solitude du rien et solitude de l'être.

Quand on pense longuement à l'homme, à sa condition particulière dans le monde, on est saisi d'une amertume sans fin. Se rendre compte à chaque instant que tout ce qu'on fait est le fruit de sa condition ; que tous les gestes absurdes, sublimes, aventureux ou grotesques, toutes les pensées, tristesses, joies, débâcles, tous les élans et tous les échecs ne sont que les résultats de sa forme particulière d'existence ; que si l'on avait été autre chose qu'un homme, on ne les aurait pas connus ; avoir à tout moment présent à l'esprit cette particularité de notre condition ; être obsédé par l'absurdité de la forme humaine d'existence, provoque une telle nausée devant le phénomène humain qu'on en viendrait à désirer être tout sauf un homme. Cette obsession permanente rend l'existence doublement insupportable : comme vie conçue biologiquement et comme vie déviée en forme humaine. Dans le monde, l'homme est un paradoxe. Et les hommes l'ont payé cher ; ils l'ont payé de trop grandes souffrances, inadmissibles dans un monde lui-même inadmissible.

Il est si difficile de surmonter la perte d'espoir qu'engendre la souffrance qu'on ne peut pas dédaigner l'illusion des chrétiens de tenter d'atténuer leurs souffrances en les comparant sans cesse à celles du Christ. Mais que faire si l'on ne trouve aucun autre moyen de n'être pas seul dans la douleur ? Et puis, quand on garde en mémoire tant de souffrances passées et qu'on pressent toutes les douleurs à venir, quels autres tourments pourraient adoucir l'amertume de nos propres souffrances ? Le Christ n'a pas souffert pour tous les hommes ; car s'il

avait souffert autant qu'on le dit, il ne devrait plus y avoir de douleurs après lui. Or, semble-t-il, tous les hommes qui sont venus après le Christ, sans être rachetés par sa souffrance, n'ont fait par leurs tourments qu'apporter leur contribution à l'infini de la souffrance humaine que le Christ n'a pu réaliser. En effet, le Christ n'a pas dû souffrir assez puisque nous avons tant enduré après lui. S'il avait souffert dans sa nature divine, il n'y aurait plus dû y avoir de souffrances. Mais le Christ n'a souffert qu'en tant qu'homme ; ainsi, il n'a pu racheter par sa souffrance que peu d'hommes, bien qu'il ait consolé les foules, sans pouvoir toutefois consoler ceux qui étaient *tout à fait seuls*. Eux n'ont trouvé la consolation que dans leur propre tourment et le calme que dans des souffrances encore plus grandes. Le Christ n'est pas venu pour eux mais pour ceux qui étaient simplement seuls. On n'a pas encore trouvé de Dieu ni pour ceux qui sont tout à fait seuls, ni pour ceux qui le sont absolument car personne n'a encore trouvé de consolations qui puissent les rendre moins malheureux. Ah, quel est ce monde qui n'a trouvé jusqu'à présent qu'un seul sauveur !

Seule la souffrance change l'homme. Aucune autre expérience, aucun autre phénomène, ne parviennent à changer essentiellement son tempérament ou à creuser certaines de ses dispositions au point de le transformer de fond en comble. Combien de femmes équilibrées la souffrance n'a-t-elle pas rendues saintes ? Toutes les saintes sans exception ont souffert au-delà de l'imagination. Leur transfiguration n'a été l'œuvre ni de l'intervention divine, ni de la lecture, ni même de la solitude. Une souffrance de tous les instants, une souffrance monstrueuse et prolongée leur a révélé un univers insoupçonné pour le commun des mortels. Elle les a aiguës et fait mûrir comme n'y réussirait pas toute une vie remplie de méditations chez un homme normal. L'homme qui a le privilège maudit et inépuisable de pouvoir souffrir en permanence, peut se passer définitivement des livres, des hommes, des idées et de toute sorte d'informations ; car le seul fait de souffrir suffit à rendre inutiles toutes contributions extérieures, et dispose à la méditation continue.

Les hommes n'ont pas compris qu'il n'y a pas de meilleure arme contre la médiocrité que la souffrance. On ne change pas grand-chose par la culture ou par l'esprit ; en revanche, on transforme un nombre incalculable de choses par la douleur. Le seul antidote à la médiocrité est la souffrance. Par elle, on change les caractères, les conceptions, les comportements et les visions ; on inverse le sens de certaines existences car toute souffrance grande et durable agit sur le fond intime de l'être. En le modifiant, c'est aussi son rapport au monde qui s'en trouve implicitement transformé : changement de perspective, de compréhension, de perception. Après avoir beaucoup souffert, il

devient impossible de se rappeler la période de vie où l'on n'a pas souffert ; car toute souffrance nous coupe de nos dispositions innées et nous conduit sur un plan d'existence étranger à nos aspirations naturelles. D'un homme né pour la vie, la souffrance fait un saint ; à la place de ses illusions, elle étale les plaies et la gangrène du renoncement. L'inquiétude qui fait suite à la souffrance maintient l'homme dans un état de tension qui lui interdit désormais la médiocrité.

Une nation pourrait être transformée dans son ensemble par la souffrance et l'inquiétude, par le biais du tremblement continu, accablant et durable qui en résulte. L'indolence, le scepticisme vulgaire et l'immoralisme superficiel peuvent être détruits par la peur, par une inquiétude totale, une terreur féconde et une souffrance générale. D'un peuple indolent et sceptique, on ferait jaillir des étincelles en le soumettant à une angoisse accablante et à une torture ardente. Il est vrai que la souffrance qui vient du dehors n'est pas aussi féconde que celle qui croît de manière immanente dans un être. Il ne faut pas souhaiter faire d'un peuple une pépinière de créateurs. Toutes les méthodes objectives, tout le complexe des valeurs de la culture ne modifient rien d'essentiel. La connaissance objective et impersonnelle ne fait qu'habiller un mannequin, pas un être. Je ne gouvernerais jamais un État avec des programmes, des manifestes et des lois, mais au moins je ne laisserais aucun citoyen dormir tranquille pour que son inquiétude le force à s'assimiler à la forme de vie sociale où il doit vivre.

Si la lutte contre ses propres afflictions est si difficile, c'est parce qu'il existe en nous un fond de tristesse, indépendant des causes extérieures. De celles-là, on peut triompher ; mais impossible de vaincre le substrat caché, source d'afflictions infinies. Dans ce fond de tristesse, je ne vois rien d'autre que la *tristesse d'être*, la véritable tristesse métaphysique. Dans notre for intérieur, il y a l'inquiétude de la distance qui nous sépare du monde ; bien plus profonde cependant est la tristesse d'être, car elle jaillit de notre *existence* comme telle, de la nature intrinsèque de l'être, tandis que l'inquiétude de notre distance au monde, résulte seulement d'un *rapport*, d'une relation.

Lutter contre cette tristesse métaphysique signifie lutter contre soi-même. Et certains hommes en effet ne peuvent continuer de vivre sans cesser de se nier.

Toutes les expériences totales, ces expériences qui nous engagent totalement, en fait nous dépassent. Et cela tient au sentiment d'irresponsabilité que nous éprouvons chaque fois que nous vivons de

telles expériences. Pourquoi connaît-on les hommes uniquement lors des grands événements de la vie ? Parce qu'à cette occasion, la *décision* et le calcul rationnel n'ont plus aucune valeur ; tout ce qui dérive des valeurs et des critères extérieurs disparaît pour laisser place à des déterminations plus profondes. Il est curieux de constater combien les hommes exagèrent la valeur de leur décision et de l'attitude qu'ils adoptent face aux grands événements, alors que c'est dans ces circonstances que nous sommes le plus irresponsables, et le plus près de notre fond irrationnel. N'avons-nous pas alors le sentiment d'une invasion irrésistible, d'un processus qui se déroule secrètement en nous, et nous domine ? D'où vient l'illusion d'autodétermination ? L'interprétation rétrospective rend les hommes insensibles à l'irrationalité d'un processus qu'ils comprennent plus tard sous la forme d'un schéma. Et bien que dans l'expérience du processus, l'irresponsabilité soit évidente, l'orgueil de l'animal rationnel se refuse à admettre le rôle du destin intérieur dans les grands nœuds de l'existence. Cet orgueil disparaît chez ceux dont la vie est une somme de carrefours et chez qui les expériences totales sont si fréquentes qu'ils se sentent dépassés à chaque instant. Quand on vit de manière extrêmement intense, les contenus de l'être débordent les limites de l'existence individuelle ; on a alors l'impression que palpitent en nous des forces inconnues, obscures et lointaines, et que se consomme un destin dont on n'est plus responsable. La valeur nulle de la décision rationnelle apparaît alors dans toute sa douloureuse évidence. Comme individus, nous avons fatalement conscience de notre limitation, de notre insuffisance individuelle ; c'est pour cette raison que nous souffrons et sommes surpris quand notre tension intime explose sous la forme de contenus si vivants, si profonds et si débordants ; c'est pour cela qu'elle nous donne l'impression d'un infini intérieur, tout en nous laissant conscients que l'individualité est fatalement bornée.

Parmi les hommes, seuls m'impressionnent ceux dont l'existence n'est qu'une suite de carrefours, ceux qui ont une destinée et dont la vie se dilate au point de devenir indomptable. Le principal est d'avoir un destin, d'être un « cas ». Que notre présence soit un avertissement, une peur, une inquiétude, une extase ou une joie. Que personne ne sache combien de temps nous vivrons, ce que nous ferons, à quoi nous penserons, et que seules la peur et la joie pour la chute et le redressement fassent de notre existence une surprise permanente et une inquiétude singulière. Que nous soyons pour l'autre une occasion d'alarme, de pressentiments, de méditation, de haine et d'enthousiasme ; que personne ne soit sûr de la route sur laquelle il marche ni de celle qu'il prendra. Que notre existence soit un problème insoluble que la mort même ne puisse jamais résoudre, et que notre absence physique aggrave les tourments devant l'inintelligible. Tous

les hommes qui n'ont pas de destin et ne peuvent devenir des « cas » marchent d'un pas assuré dans l'existence et sont convaincus qu'ils finiront bien par arriver quelque part ; car le dénouement est inclus dans les prémices de leur être. Alors que l'homme qui est un « cas », est pour lui-même une inquiétude absolue et pour les autres, une occasion d'inquiétude ; en lui, le vacillement de l'individuation, est une hallucination, une extase, une rêverie, ou une explosion, une création infinie, un rien qui devient être. Alors, il se pose cette *ultime* question : le monde a-t-il été créé ou ne l'a-t-il pas été *encore* ?

Il faut anéantir à tout prix la mémoire, et les sentiments qui tentent de se cristalliser en nous. Tous les attachements durables, tous les regrets et toutes les aspirations qui durent un peu, nous empêchent de vivre, nous embarrassent et lèstent notre existence. À quoi bon se souvenir et désirer ? Pourquoi encombrer le passé d'une suite sans fin de contenus et anticiper le futur par une suite plus longue encore ? Pourquoi conserver des sentiments qui s'expriment dans le temps et se lier à travers eux aux objets ? Pourquoi toujours finir par s'attacher au monde ? Ne pourrions-nous donc pas surmonter les obstacles dressés sur le chemin de la vie, par une expérience pure qui soustrairait les actes de la vie à l'emprise d'une intégration et d'une signification générale ? Vivre dans la durée transforme chacun des actes de la vie en élément d'une succession, en un maillon d'une chaîne, en un fragment partiel et symbolique ; par-là, tous les actes de la vie fournissent de la matière à la mémoire en instaurant ainsi une permanence inutile du moi. Car il est inutile de sentir et d'avoir conscience de la permanence et de la continuité du moi, au-delà des évolutions du sentiment, de la progression des aspirations, et de l'approfondissement des regrets. *Le tout est de pouvoir être total sans avoir de mémoire.* Et cela n'est possible qu'en réalisant intégralement chaque acte de la vie, sans tenir compte de sa relation et de sa relativité par rapport aux autres. Vivre de manière absolue dans l'instant signifie actualiser au plus haut point la vie individuelle et faire disparaître le désespoir de vivre dans le temps. Ne pas vivre les instants comme des problèmes mais comme des réalisations absolues ; vivre à chaque instant comme si nous vivions quelque chose de définitif, sans commencement ni fin. Ne considère jamais que tu commences et que tu finis quelque chose, mais que ta vie soit comme une ivresse de chaque instant où tu serais total et présent, pour n'avoir rien à oublier ni rien à désirer. Seule la réalisation absolue dans l'instant peut nous épargner la torture d'avoir *notre propre temps*, flanqué des cadavres du passé et du futur. En étant total à chaque instant, on n'a rien dont on puisse avoir à se débarrasser car rien du

dehors ne pèse plus sur nous, et l'on reste comme une existence, une plénitude d'existence, pour qui la vie et la mort ne signifient plus rien. Alors, on s'étonne autant de s'entendre dire qu'on est vivant, que de se rappeler que l'on va mourir.

Pourquoi les hommes qui souffrent ne s'ennuient-ils pas ? Sur l'échelle des états négatifs, qui commence par l'ennui et finit par le désespoir en passant par la mélancolie et la tristesse, l'homme qui souffre éprouve si rarement l'ennui que, pour lui, le premier degré est la mélancolie. Ne connaissent l'ennui que ceux qui n'ont pas de contenu intérieur profond et ne peuvent animer leur vie que par des stimulations extérieures. Toutes les nullités recherchent la variété du monde du dehors, car être superficiel revient à se réaliser par l'intermédiaire des objets. L'homme superficiel n'a qu'un souci : se sauver par l'objet. Aussi cherche-t-il dans le monde du dehors tout ce qu'il peut lui offrir pour pouvoir se remplir de valeurs et de choses extérieures. La mélancolie, elle, présuppose une dilatation intérieure, le vague des lointains et une nostalgie de l'infini qui prennent source dans une élévation et un raffinement spirituel introuvables dans l'ennui. S'il arrive à l'homme superficiel de se poser des problèmes d'ordre métaphysique, le substrat psychique d'où procède cette inquiétude approximative ne s'élève jamais au-dessus de l'ennui. Et toute la métaphysique de l'ennui n'est qu'une métaphysique de circonstance. Dans l'ennui, le problème de l'homme ne se pose jamais sérieusement, pas plus que celui du sujet ; seulement celui de l'orientation, de l'attitude à adopter face au monde du dehors. Il n'est pas question de *disposition* ; et encore moins de *destin*. L'ennui est le premier signe d'inquiétude quand l'homme n'est pas complètement inconscient ; c'est par l'ennui que l'animal manifeste son premier degré d'humanité.

Comme celui qui souffre est loin de tout ça ! Lui n'est jamais suffisamment pauvre pour pouvoir s'ennuyer. La souffrance a des réserves insoupçonnées qui procurent à l'homme assez de compagnie pour avoir encore besoin des autres.

AUX PLUS SEULS

— Je m'adresse à vous, à vous tous qui savez jusqu'où peut aller la solitude de l'homme, combien la tristesse d'être peut assombrir la vie et la palpitation de l'individu, et ébranler ce monde. Je m'adresse à vous, moins pour retrouver ce que je vis que pour unir nos solitudes. Frères en désespoir, en tristesse secrète et en larmes retenues, *nous sommes tous unis par notre désir fou de fuir la vie, par notre angoisse de vivre et la timidité de notre folie*. Nous avons perdu courage par trop de solitude et nous avons oublié de vivre à trop ressasser la vie. Tant de solitudes, pour en arriver à la mort, et tant de désillusions, pour aboutir au renoncement ? Pourquoi faut-il que le néant soit notre mort ? Nous nous sommes trop pensés *nous-mêmes* pour que la vie ne nous punisse pas et nous avons trop aimé la mort pour pouvoir parler encore de l'amour. Il n'est de vie que là où il y a *commencement* continu ; mais nous n'avons fait qu'*achever* la vie à chaque instant ; et notre être est-il autre chose qu'un éternel *achèvement* ? Qui nous donnera l'espoir d'oublier de mourir, nous qui sommes tout à fait seuls, et que la vie laisse *de côté* ?

Frères en désespoir, aurions-nous oublié la force de nos solitudes, aurions-nous oublié que les plus seuls sont les plus *forts* ? Car le temps est venu où nos solitudes vont surpasser le troupeau, vaincre les résistances, et tout conquérir. La solitude cessera d'être stérile, quand, à travers elle, le monde nous appartiendra, quand nous l'engloutirons sous nos élans désespérés. À quoi bon tant de solitude si elle n'est pas la suprême conquête, si par elle, nous ne triomphons pas de tout ? – Frères, la conquête suprême nous attend, l'ultime épreuve de nos solitudes ! Il faut que ce monde nous appartienne, à nous les plus seuls, à nous qui devons *regagner* la vie ! Nous sommes perdus si nous ne regagnons pas tout ce que nous avons perdu, si nous ne regagnons pas le tout. Ainsi seulement, notre courage va renaître et nous apprendre à vivre. Je ne sais pas combien il faut de solitudes pour conquérir le monde ; je sais en revanche que quelques-unes suffisent à l'ébranler. Car le monde ne peut être qu'à nous, qui n'avons pas vécu. Parviendrons-nous, frères, à unir toutes nos solitudes, aurons-nous la persévérance et le courage de mourir pour ce que nous n'avons pas vécu ?

Peur de tout : peur de tout ce qui existe et de tout ce qui n'existe

pas ! Connaissez-vous l'inquiétude sans sujet, l'inquiétude qui s'empare de l'être sans raisons, sans justifications, l'inquiétude du vécu comme tel, quand les choses deviennent des occasions de tremblement et de frisson ? Et ce frisson défigure les choses, de même que le tremblement les fait vaciller sous le boutoir des doutes. Comment l'inquiétude s'insinue dans le corps entier et comment elle réduit tout notre être à une vibration ténébreuse, crépusculaire, à un frisson d'agonie, comment l'ultime bribe d'existence se change en tremblement ! Il y a dans l'ivresse musicale un chant de tous les organes, un hymne de chaque fibre, une vibration extatique devant le charme voluptueux des cimes ; de même, l'inquiétude de tous les organes, la vie qui craint pour son sens, l'incertitude née de la confusion hallucinante de la mort avec la vie, de la cohue qui cache les contradictions ultimes de l'être et brasse à son gré toutes les expressions irréductibles d'existence. L'extase musicale, comme chant des organes, et l'inquiétude absolue comme palpitation prémonitoire de tous les organes ! Ce qui, dans l'inquiétude, est une fusion consolante vient du caractère prémonitoire de toute inquiétude, qui veut nous montrer comment, au terme de chacune d'elles, se trouve la paix absolue même si la paix revient au non-être. Quand toute la sensibilité palpite, quand tu deviens absolument *sujet*, il n'y a plus dans le monde entier que ton inquiétude. Dans le paroxysme de l'inquiétude, l'homme devient un *sujet absolu* car alors il prend ainsi totalement conscience de lui-même, de l'unicité et de l'existence exclusive de son destin. Les autres expériences totales créent des communions qui se limitent par certains oublis et se complaisent dans des réticences, alors que l'inquiétude absolue amène le sujet dans la position démiurgique de l'unicité. Non pas l'unicité comme individuel irréversible sur le plan des autres phénomènes irréversibles, mais comme une existence irréversible et absolue, comme l'existence seule. L'inquiétude absolue mène à la solitude absolue, au sujet absolu. Quand tu deviens sujet absolu, tout ce qui n'est pas toi ne fait qu'entrer en toi afin que l'inquiétude se trouve un mobile. L'inquiétude dissout et met le monde en lambeaux afin d'ancrer l'être dans l'esseulement absolu ; dans l'extase musicale, la fusion et la désagrégation se produisent en vue d'une suprême communion, de sorte que le désir d'unicité et d'exclusivité propre à l'extase n'est que l'expression d'un désir de communion intégrale. Dans l'extase musicale, on est plein au-delà des limites de l'être ; dans l'inquiétude absolue, on est *plein* du rien.

Il n'y a pas d'amour qui puisse nous consoler de la répugnance pour tout ce qui existe et n'existe pas, et du dégoût pour l'être et le non-être. Tous les moyens semblent impuissants à détruire ou même à atténuer ce poison du dégoût total qui nous rend la vie infiniment

lointaine. On ressent alors dans toutes ses fibres l'amertume de ce dégoût assassin qui nous envahit plus profondément que l'effroi et nous tараude plus fort qu'une obsession, qui est plus insinuant qu'une inquiétude et plus dramatique qu'une désespérance ; de sorte qu'on n'arrive pas à croire que ce qu'on vit est une vie, et que c'est la mort qu'on redoute, et on reste figé, loin de tout, immobile et pétrifié. La pétrification et l'immobilité de ces innombrables moments de dégoût ressemblent à la tristesse monumentale qu'inspirent l'horizon illimité du désert et l'infini des lointains. Mais personne ne se plaindrait de la distance infinie qu'introduit le dégoût entre le monde et lui, s'il n'était qu'immobilité, tristesse et stupeur. Ce qu'il y a de profondément inquiétant dans le dégoût, c'est qu'il vise avant tout les êtres qui nous sont chers ou devraient l'être. Chaque fois que le dégoût général de vivre nous envahit, ce ne sont pas nos ennemis qu'on hait, ni les gens qui nous sont antipathiques ou indifférents qu'on déteste ; mais ceux auxquels on est naturellement attaché, les amis, les maîtresses et les gens qu'on admire. Ce fait étrange est tellement inquiétant qu'on ne peut le laisser sans explications. Éprouver du dégoût pour tout ce qui nous est le plus cher ! Soudain, les êtres que l'on aime et pour lesquels on accepterait de tout sacrifier, semblent d'un coup défigurés, parfois même hideux, toujours insuffisants, limités et ordinaires. Là où nous avons vu auparavant de la délicatesse, nous trouvons désormais de la vulgarité ; à la place de l'abondance, la platitude sans remèdes. Ce qu'il y avait d'ineffable dans notre attraction pour certains perd de sa mystérieuse profondeur et s'y substitue l'image d'un être inexpressif, creux et vain. Le dégoût compromet le mystère des relations et annule les significations implicites ou secrètes qui dérivent de la communion des âmes. Les gestes de l'être cher auxquels tu étais sensible, les mots où tu avais cru discerner une vibration, les tonalités caressantes de la voix ou les regards envoûtants qui laissaient poindre toutes les nuances des états d'âme, cette gamme de délicatesses intimes, tout l'irrésistible et le fascinant, apparaissent d'un coup irrémédiablement plats, vulgaires à en pleurer, insignifiants jusqu'à l'exaspération. Ton dévouement passé, l'amour, l'admiration et l'adhésion sans réserves, l'enthousiasme qui découvrait des vertus et des qualités cachées, se dissipent dans un brouillard de l'esprit, dans un crépuscule inquiétant de l'être, incapable de retrouver les lueurs d'autrui et n'y constate qu'une inexpressivité lamentable, une fadeur froide et vide. Comment alors ne pas souffrir de ce dégoût qui, en nous éloignant de tout ce qui est, nous sépare de tout ce que nous aimons ou devrions aimer ? Pourquoi ce qui nous est si cher nous dégoûte-t-il ? Si le dégoût nous sépare de l'existence comme par un gouffre, sur qui faut-il qu'il se porte d'abord pour consommer cette séparation ? Sur ces êtres qui nous reliaient le plus à la vie, à l'*extérieur*, puisque intérieurement seul

notre équilibre vital compte. Ce dernier est épargné par le dégoût, car tout dégoût, élevé à sa signification métaphysique, est l'expression d'un déséquilibre vital, il ne peut naître que là où le lien intérieur et subjectif qui nous unissait à la vie a disparu. L'œuvre criminelle et destructrice du dégoût pour la vie, de la répugnance amère et profonde, apparaît uniquement dans la dissolution des relations qui nous lient extérieurement au monde. Et quand les êtres les plus chers nous apparaissent froids, vulgaires et lointains, tout ce qui pouvait encore nous relier à la vie s'anéantit sous nos yeux, car nous avons perdu l'assurance et l'équilibre de l'axe vital.

Quand donc mes blasphèmes vont-ils cesser, et devenir des ondes, quand vais-je enfin m'évaporer en parfums, en chatolements, comme pour briller des derniers feux de l'être ? Pourquoi mes souffrances ne jetteraient-elles pas un ultime éclat, une lumière absolue et mortelle ? Il me faut lutter contre une fatalité qui ne permet de choisir qu'entre la sainteté et l'imbécillité. Il me faut lutter contre le destin pour que mon destin soit tout autre, et unique. Et je ne parviendrai pas à la lumière finale, à la folie resplendissante, à l'immatérialité suprême, sans entretenir éternellement des flammes dévorantes sous mon être, qui consomment mon destin et ainsi le servent. Car nul ne peut accomplir une destinée unique et devenir un sujet absolu, une solitude dans l'existence ou dans le rien, s'il s'accepte. Il suffit de s'être *accepté* une seule fois, pour qu'il en soit fini de ton destin. Ne plus se prendre en pitié ; si tu as de l'amour, dispense-le pour les autres ; sois concessif avec ce qui n'est pas à toi, habitue-toi à l'idée que tu ne pourras aimer pour de vrai qu'une seule fois, quand, à la place de tous les renoncements, commencera subitement et définitivement ton apothéose, ton premier et dernier amour.

Mieux on connaît un homme, plus on risque de s'en séparer. La connaissance détache un être de l'autre et annule les grains de mystère présents dans chaque existence, aussi plate soit-elle. Les hommes résistent si peu à la connaissance que leur présence leur devient vite fatigante et pénible. Toute connaissance suscite la lassitude, le dégoût d'être, le détachement, car *toute connaissance est une perte*, une perte d'être, d'existence. L'acte de connaissance ne fait qu'accroître la distance qui nous sépare du monde et rend plus amère notre condition. On en arrive à ne plus supporter ses amis, les femmes même vous irritent, et tous les êtres vous dégoûtent. Il suffit qu'une secousse du corps et de l'âme vous fasse sortir du rythme normal de la vie, pour que l'existence ne puisse plus rien vous offrir hormis l'assurance de douleurs prolongées et involontaires. Et la douleur est d'autant plus forte qu'on ne supporte pas qu'elle puisse naître sans

faute commise, qu'on n'en est pas responsable, et qu'elle nous envahit de manière arbitraire, indifférente à notre valeur et à nos pensées.

Déployer une telle passion en tout que le moindre geste te révèle intégralement à toi-même. Parler comme un condamné à mort ; que chaque mot porte la marque du définitif, de l'ultime sursaut. Ne pas oublier de stimuler les vibrations intérieures jusqu'à l'extrême, et l'absurde. Comme un condamné à mort, que ton esprit se dissolve et s'élance dans une inquiétude extatique, dans un tremblement d'effroi, émis jusqu'à la volupté. *Être à chaque instant à la limite de son être.* Et, dans les moments où tu n'y es pas parvenu, pense au dédommagement que t'offrent ces moments que tu as vécus *au-delà* de la limite, au-delà des barrières de l'individuation ; quand, saisi d'une furie intérieure exaltée, tu as atteint de tels sommets et de tels abîmes que ton être n'a plus été seulement présent comme être, mais aussi comme ce qui n'est plus lui. La vie n'est vécue avec intensité que si tu sens que ton être ne peut plus en supporter davantage. Vivre à la limite de l'être signifie déplacer son centre dans l'arbitraire et l'infini. Là, l'existence devient une aventure risquée où l'on peut mourir à tout moment ; là, le saut dans l'infini commence à faire souffrir. Pas de bond dans l'infini sans briser les barrières de l'individuation, quand on sent qu'on *est* trop peu de chose en regard de ce qu'on vit. Car il est parfois donné à l'homme de vivre plus qu'il ne peut supporter. N'y en a-t-il pas qui vivent avec le sentiment de ne plus pouvoir vivre ?

Il est extrêmement pénible de vivre des moments musicaux en restant à *distance* de la musique, de sentir qu'on ne peut pas tressaillir alors qu'il faudrait être ému ; ce l'est aussi extrêmement d'être objectif en écoutant de la musique. Notre être ne prend pas son élan, ne ressent pas qu'il faudrait hurler, pleurer ou se dissoudre, il ne participe pas au rythme de frénésie générale et ne s'enivre pas au plaisir de la mélodie. Être à distance de la musique empêche de se réaliser intérieurement, de s'épanouir, de se dilater et d'écarter. Par chance, ces moments sont rares. Car la musique nous rend aérien en rendant la matière subtile, et anéantit la présence physique. L'état musical n'a de valeur que dans la mesure où il annule la conscience de notre limitation dans l'espace et dissout notre sentiment de l'existence dans la durée. Ces rares moments où nous regrettons la distance qui nous sépare de la musique, ne font que réveiller dans notre conscience la fatalité de notre limitation spatiale et temporelle et de notre distance à l'égard du monde. Dans ces instants, on souffre de ne pas pouvoir devenir pur et immatériel, et l'on constate que notre abattement nous empêche de vibrer, et nous isole comme matière dans l'espace. Toutes les dépressions isolent du monde, comme le serait une pierre qui aurait conscience de l'être. Elles tendent à nous

montrer que l'homme, s'il n'est plus un objet, l'a pourtant été un jour ; le sujet se rend compte de son substrat et de la matérialité qui le lie à la terre. Il y a là une véritable dualité, pour ne pas dire un paradoxe. L'esprit dans l'homme, qui en fait un sujet, se rend compte de la matière qui l'encadre dans la nature. Ainsi, la dépression n'est qu'une distance à l'égard du monde dans laquelle l'esprit humain endure la tristesse de sa propre matière. Le sujet se sent et se pense comme objet qui, par cette dualité, ne peut plus s'intégrer au monde à cause de l'immense distance qui l'en sépare, bien que, matériellement, il soit une présence physique semblable aux autres.

Si pourtant nous ressentons des états musicaux dans les moments de dépression, c'est que, par les sonorités, ceux-ci ont été immatérialisés ; une transfiguration intégrale fait que les tristesses intérieures vibrent et perdent de leur matérialité et de leur poids. La tristesse comme origine et résultat de l'état musical ressemble seulement extérieurement à la tristesse de tous les moments non musicaux, car elle se sublime par ses vibrations et se hausse jusqu'à l'extase de l'infini. La distance au monde se convertit alors en élan frénétique vers le vide que la tristesse a ouvert entre nous et le monde. Dans ce cas, le vide se convertit en plénitude qui peut n'être qu'un vide qui vibre. Tous les états d'âme se transforment en expérience musicale et reçoivent de nouvelles caractéristiques, car elle approfondit et raffine tous les états jusqu'à la vibration, les fondant dans des convergences et des immatérialités sonores.

Seuls ceux qui souffrent à cause de la vie aiment la musique. La passion musicale se substitue à toutes les formes de vie qui n'ont pas été vécues, et compense, sur le plan de l'expérience intime, les satisfactions limitées au cercle des valeurs vitales. Quand on souffre de vivre, la nécessité d'un monde nouveau s'impose à vous, un monde différent de celui dans lequel on vit d'habitude, pour éviter de s'égarer dans un intérieur inhabité. Et ce monde, seule la musique le propose. Les autres arts expriment des visions, des configurations ou des formes nouvelles. Seule la musique apporte un nouveau monde. Les œuvres les plus importantes de la peinture, quelque séduisante qu'en soit la contemplation, forcent la comparaison avec le monde quotidien et n'offrent pas l'accès à un monde complètement différent. Dans tous les autres arts, tout est proche, mais pas suffisamment toutefois pour devenir familier ; dans la musique, tout est si loin et si proche que l'alternance entre le monumental et l'intime, entre l'inaccessible et le lyrique, offre une gamme complète d'extases intérieures. Il n'y a pas un tableau au monde devant lequel tu peux sentir que le monde *aurait pu* commencer avec toi ; mais il existe des finales de symphonies qui t'ont souvent poussé à te demander si tu n'étais pas le commencement

et la fin. La folie métaphysique dans l'expérience musicale grandit à mesure qu'on connaît l'échec et qu'on souffre dans la vie ; car c'est cela qui t'a permis d'entrer plus profondément dans l'autre monde. Plus on se pénètre de l'expérience musicale, plus l'insatisfaction initiale grandit et plus le drame originaire qui nous a fait aimer la musique s'aggrave. Si la musique est le résultat d'une maladie, elle en favorise aussi le progrès. Car la musique détruit l'attrait pour l'action, pour les données immédiates de l'existence, pour le fait biologique comme tel, et déshabitue de l'individu. Qu'après la tension intérieure où nous conduisent les états musicaux, on ressente l'inutilité de continuer à vivre, n'exprime rien d'autre que ce phénomène de désaccoutumance. Plus encore que la poésie, la musique mine la volonté de vivre et distend les ressorts vitaux. Faut-il alors renoncer à la musique ? Nous tous qui sommes *forts* quand nous écoutons de la musique, parce que nous sommes faibles dans la vie, serons-nous nuls au point de renoncer à notre perte dernière, la musique ?

Je recommande la musique de Mozart et de Bach comme remède au désespoir. Dans sa pureté aérienne, qui atteint parfois une sublime gravité mélancolique, on se sent souvent léger, transparent et angélique. Autrefois inconsolables, voilà que vous poussent des ailes qui vous élancent dans un vol serein, accompagné de sourires discrets et voilés, dans une éternité de charme évanescent et de transparences douces et caressantes. Comme si on évoluait dans un monde de résonances transcendantes et paradisiaques. Tout homme a en puissance quelque chose d'angélique, ne serait-ce que le regret d'une telle pureté et l'aspiration à la sérénité éternelle. La musique réveille le regret de ne pas être ce qu'il aurait fallu, mais sa magie nous charme un instant en nous transportant dans notre monde idéal, celui où il aurait fallu vivre. Après les fausses notes démentes de notre être, un désir de pureté angélique nous saisit, et nous fait espérer rejoindre un rêve de transcendance et de quiétude, loin du monde, naviguant dans un vol cosmique, les ailes étendues vers de vastes lointains. Et l'envie me prend d'êtreindre les cieux qui ne me furent jamais ouverts.

Tous les baisers que je n'ai pas donnés et tous ceux que je n'ai pas reçus, les sourires qui n'ont pas germé et la timidité de nos amours n'ont-ils pas aggravé et scellé nos solitudes ? Tant de refus de la vie n'ont-ils pas fait de nous des combattants et des exaltés ? Et quand nous avons renoncé à nous-mêmes, ne l'avons-nous pas fait la tête haute, en espérant d'autres triomphes ? Quelle est l'origine de nos solitudes si ce n'est un amour qui n'a pu s'épancher ; de quoi se sont-elles nourries sinon de tout cet amour emprisonné en nous ? Notre désir d'absolu, notre volonté d'être dieu, démons ou fous, tout le vertige engendré par la recherche d'autres éternités et la soif de

mondes infinis ne sont-ils pas nés de tant et tant de sourires, étreintes et baisers non échangés et restés inconnus ? Ne cherchons-nous pas le *tout*, parce que nous avons perdu *quelque chose* ? Un seul être aurait pu nous sauver du chemin vers le néant. Nous avons été si nombreux à perdre l'individuel et l'existence, que nos solitudes poussent, s'enracinent, pareilles aux fleurs marines abandonnées aux vagues. Nourries de tant d'amours inaccomplis, pour mieux soutenir notre élan vers d'autres mondes et d'autres éternités, comme nos solitudes sont fortes !

II

— Déchaîner toute l'ardeur passionnée de l'esprit, vaincre toutes les résistances et abattre tous les obstacles sur la route de notre grande folie. Être fier de l'absurdité et de l'infinité de notre courage et partir, ivre d'orgueil et d'extase vers les cimes ultimes de l'être, poussé par la faim de grandes conquêtes et le désir de réalisations finales. Que notre geste soit une création, le signe d'un monde nouveau ; que l'enthousiasme soit notre mission et la pensée, notre impératif. Que notre folie, intense et profonde jusqu'au sublime, soulève une terreur cosmique et une angoisse illimitée dont les tourbillons accueilleront les flammes de notre vie, trop vives pour ne pas brûler et trop dramatiques pour ne pas exploser. Que rien n'arrête notre élan d'affirmation et que notre vie sème la mort sur son passage, afin que notre ultime consécration rachète tous nos sacrifices. Que la conquête suprême et l'élan absurde vers le monde occupent toutes nos pensées et tous nos désirs ; que la soif inextinguible de monde augmente avec notre élévation. Aimer les grandes joies et les grands désespoirs ; mais haïr à mort l'inertie, le doute et la passivité, et haïr tout autant ce qui freine l'ardeur passionnée de l'esprit et retient l'élan absurde vers le monde. Que nous soyons positifs ou négatifs, peu importe ; il suffit que notre esprit vibre. Car d'une grande négation ne peut pas ne pas sortir une grande affirmation ; le même feu palpète dans les grandes négations et dans les grandes affirmations : les transmutations se font seulement sur les cimes. L'extase ne résulte-t-elle pas des flammes qui nous consomment dans les négations terrifiantes et infinies ? Que la folie soit notre seule sagesse.

Que toute notre vie soit un élan irrationnel qui nous brûle d'une fièvre insupportable, et ranime la conscience hallucinante de notre mission. Ne pas bâtir sa vie sur des certitudes, car nous n'en avons pas et ne sommes pas assez lâches pour en inventer de stables et de définitives. Car où trouver dans notre passé des certitudes, des points fermes, un équilibre ou un appui ? Notre héroïsme n'a-t-il pas commencé quand nous nous sommes rendu compte que la vie ne pouvait apporter que la mort, sans avoir pour autant renoncé à affirmer la vie ? Les certitudes nous sont inutiles car nous savons qu'elles ne peuvent se trouver que dans la souffrance, la tristesse et la mort ; que celles-là sont trop intenses et prolongées pour ne pas être

absolues. Il faut se contenter de résister à leur attrait ; notre héroïsme consiste seulement à se combattre soi-même, car la souffrance, la tristesse et la mort se sont nichées en nous afin de nous priver, par leur caractère absolu, de notre droit à la folie. Que notre folie consiste donc à fouler aux pieds les certitudes qui naissent en nous sans avoir été désirées. Nous ne pouvons continuer à vivre avec la peur de la mort ; et notre élan sera d'autant plus fécond qu'il la surmontera. Nous voulons vivre, bien que nous *sachions* que rien ne peut sauver la vie des griffes de la mort. Notre seul idéal désormais ? Passer outre ce que nous *savons*, résister aux tentations de la connaissance et de toutes ces choses *sûres* qui nous ont fait désespérer. Secouer frénétiquement l'ignorance qui nous cache la vérité : la vie est une maladie durable.

Vers quels horizons lointains la mélancolie nous emporte ! Quelles tristesses elle dissipe pour laisser place aux sourires voilés d'une pudeur naïve ! Le charme du sourire mélancolique réside dans la candeur qui s'égaille de son envol. Sans elle, il n'aurait rien de l'inexprimable qui nous le rend si lointain et pourtant si proche. Dans toute mélancolie, la douceur atténue les regrets et la nostalgie ; elle confère à l'amour pour la solitude une pointe de délicatesse intime. À combien de reprises la mélancolie nous a-t-elle transportés sur des mers inconnues et insoupçonnées, où notre rêve se dévide en ombres et en crépuscules, sans que nous souffrions de la solitude ou que les ténèbres nous recouvrent ! Car la douceur de la mélancolie est comme une fleur odorante qui rafraîchit les arômes de l'esprit. Il existe une joie propre à la mélancolie, à laquelle nous ne renoncerions pas pour toutes les joies du monde. Le sourire mélancolique, ouverture de notre infini vers l'infini du monde, ensorcelle par son air rêveur, trop caressant pour être triste et trop familier pour être sublime. On savoure grâce à lui la nature éphémère des choses à partir de son immobilité, jamais rigide par son penchant secret pour l'indécis. L'équivoque et l'attrait indéfinissable de la mélancolie viennent du regret contenu de voir passer les choses et de la peur d'en suspendre le cours. Voilà pourquoi nous aimons la mélancolie ; pour le plaisir étrange d'être au-delà du devenir et au-delà de l'immobilité, et de ne les caresser que de loin.

L'amour est d'autant plus profond qu'il se porte sur des êtres malheureux. Pas malheureux de ne pas avoir de conditions d'existence favorables – ceux-là n'éveillent en nous que de la pitié – mais malheureux au cœur de leur être. Pourquoi faudrait-il aimer l'homme qui marche dans la vie d'un pas ferme ? A-t-il besoin de notre amour ? Plus il y a d'hommes satisfaits de leur condition sur terre, plus ma quantité d'amour diminue. Le malheur des autres m'attire comme une

occasion pour moi d'exercer mon amour. La soif malade de malheur, la recherche des peines des autres, suscitent en moi un amour proportionnel à leurs tristesses, à leurs maladies et à leur malheur. Et quand mon amour réduit l'intensité de ces malédictions, c'est comme si je combattais mes propres tristesses, mes maladies et mes malheurs, dans une lutte qui, en les adoucissant chez les autres, les fait grandir en moi, pour qu'en maîtrisant leur variation, je puisse mieux les supporter. Tous les malheurs, les tristesses et les maladies des autres, je les ai intégrés en moi dans la mesure où je les ai amoindris chez les autres. Je ne peux m'en défendre qu'en les faisant croître. Certains êtres ont, dans ce domaine, une capacité de résistance infinie. Ainsi donc, il est criminel de ne pas pratiquer l'amour comme un moyen de réduire le malheur d'autrui. Et ce n'est que dans l'amour pour les malheureux, pour ceux qui ne sauraient être autrement, que le sacrifice couronne l'amour. Il n'y a pas de profondeur dans l'amour sans sacrifice car la profondeur exige un grand renoncement. Et qu'est-ce d'autre que le sacrifice sinon un grand renoncement à un grand amour ? La vie ne paraît avoir de sens que dans le sacrifice. Mais, ironie amère, le sacrifice nous la fait perdre.

Le sacrifice est l'affirmation suprême par un suprême renoncement. Se sacrifier pour quelque chose signifie découvrir une valeur au nom de laquelle on peut renoncer à tout ce que la vie nous offre ; par le sacrifice, on veut sauver quelque chose qui ne saurait exister que si la non-existence la compense. Mon anéantissement appelle à l'existence une autre forme de vie qui s'érige sur moi, qui suis devenu rien. Le sacrifice est une tentative pour sauver la vie par la mort. C'est ma mort qui est la condition de survie ou de naissance des valeurs ou d'un être.

L'aspiration au néant ne devient positive que dans le sacrifice. De même, c'est par lui que le renoncement devient un acte de vie.

Que notre amour tire ses malheurs, ses peines et ses maladies du malheur, de la tristesse et de la maladie des autres. Que notre sacrifice et notre *ruine* par l'amour signifient le *triomphe* de l'amour. Et si nous ne donnons aux malheureux que l'illusion de moins de malheurs, ne leur offrons-nous pas, par notre surcroît de malheurs, la confirmation de notre amour ?

Je voudrais être seulement un rayon et un jour, m'élever dans un rythme sonore vers les cimes de la splendeur ; que les profondeurs de l'obscurité m'emportent sur les ailes d'une musique sombre. Je ne sais si c'est la lumière qui se lève en moi ou si c'est moi qui m'élance dans la lumière ; je ne sais si je suis lumière ou si je le deviens. Mais

palpitent en moi des gerbes de rayons, fleurs lumineuses comme des apparitions angéliques, et jaillissent des scintillements de larmes. Ces larmes ne tombent-elles pas de moi comme les étoiles d'un ciel déserté, un ciel qui anéantit dans les flammes ses propres hauteurs ? Comme la lumière se répand en moi pour se rassembler en faisceaux ! Comme elle devient solide comme une substance, chargée de trop d'éclats avant de se déverser en moi, pareille au temps, au temps qui s'écoule en moi !

Ce qui me distingue des autres : moi, je suis mort d'innombrables fois, quand eux ne l'ont jamais été.

Les pensées pour lesquelles nous regrettons de ne pas verser de larmes sont les plus profondes, et nous sont les plus chères.

Dans les instants de grand détachement, quand nous sommes infiniment loin de tout et que nos pensées ne sont plus que vertiges au-dessus d'un abîme, pourquoi sont-ce les images d'une actualité banale qui nous viennent subitement ? Pourquoi surgissent soudain dans la mémoire des incidents insignifiants du passé, des fragments indifférents de la vie, trop personnels pour qu'on puisse leur attribuer une quelconque signification ? Ces présences délimitées, immédiates et directes tirées de notre néant subjectif n'ont-elles aucun sens ? Notre être ne chercherait-il pas dans ces apparitions spontanées un salut instinctif, une compensation à sa dilatation vers le rien ? Ne se défend-il pas par un appel au vulgaire, au plat et à l'accessible ? Quand on est infiniment loin de tout, seul l'individuel inexpressif peut encore nous ramener à la vie. Quel sens donner à l'apparition d'une vallée, d'une certaine personne, d'une rue ou d'un arbre, dans les instants où le renoncement est devenu notre seul problème ? Quand le déracinement métaphysique nous recouvre et nous envahit, pourquoi des présences physiques et immédiates nous reconduisent-elles vers le monde où nous avons été et nous rappellent ce que nous pouvons y perdre ? Un tel retour, dans les instants de détachement suprême, n'exprime-t-il pas le besoin organique de se raccrocher à quelque chose ?

Quand tu es pris d'un furieux désir de baisers infinis, pour ne pas céder au caprice d'une volonté qui ne sait pas ce qu'elle veut ni tomber dans une confusion écrasante de sensations contradictoires, essaie de dépenser tout ton surplus d'énergie et de tension nerveuse dans la fuite ou la marche rapide. Dans les moments où l'amour fait mal parce qu'il demande trop, libère-toi par d'autres moyens et

d'autres voies. Cours au hasard des rues, traverse les forêts et disperse dans la fuite l'obsession impossible à réaliser. Sème à chaque pas un baiser parmi les mille que tu aurais voulu donner et, la fatigue venant, oublie toutes les femmes que ton amour voulait étreindre. Que les baisers se détachent de toi comme les pétales d'une fleur sous l'orage, et non comme ceux d'une fleur d'automne. Que cette dispersion ne paraisse pas un échec ou un renoncement ; mais que des milliers de baisers éclairent la vie d'autant de sourires que de tristesses l'ont un jour assombrie.

La mélancolie est d'autant plus pure que l'amour l'enveloppe et l'alimente. De leur association naît une palpitation agréable et suave, une grâce de la solitude, un pressentiment voluptueux de l'éternité. Nous regrettons alors de ne pas être une fontaine de larmes dont la source serait inépuisable, des gouttes transparentes qui refléteraient le monde de leur éclat, plus enchanteresses que les plus divines illusions et plus enivrantes que les plus douces rêveries ? Dans la lassitude consolante de la mélancolie, ne souffrons-nous pas de ne pouvoir fondre en larmes ?

Il n'y a que dans l'amour que la mélancolie atteint des sommets, car seul l'Éros la transfigure. La passivité, la saveur, l'abandon, une palpitation immatérielle, purifient la mélancolie en sorte qu'à l'état pur la mélancolie devient potentiellement féconde sans être pour autant créatrice. C'est seulement lorsqu'une passion exacerbée ou une tension extrême, provenant d'un élan conquérant, troublent la suavité et la pureté de la mélancolie, qu'elle devient créatrice. Les grands compositeurs ont toujours su secouer la mélancolie avec une fougue, une passion ou une énergie intense. L'infini de la mélancolie devient alors une puissante vibration ; les aspirations vagues, des élans déterminés ; les pressentiments deviennent tonnerres ; les larmes, orages ; la palpitation immatérielle, volonté de réalisation ; le survol suave au-dessus du monde, réalisation effective dans le monde et la saveur, explosion. Il n'y a pas de disposition plus créatrice que la mélancolie quand elle est bouleversée par un principe antinomique. La soif d'un monde infini devient désir de créer des mondes infinis et l'aspiration à la fusion dans la fluidité de l'infini, affirmation dramatique dans l'infini. La conscience démiurgique convertit le vague de la mélancolie en tensions et en foudres, et alimente de ses illusions séduisantes les flammes frémissantes de trop d'ondulations. Le passage au plan démiurgique fait de nos rêveries des projections vitales, et des regrets, des élans irrésistibles. Le flux de la création est une vague de pureté et de drame ; le reflux, dans une agréable lassitude, est comme un retour aux puretés perdues. Si par la création, il fallait renoncer à

jamais aux délices de la mélancolie pure, qui d'entre nous ne renoncerait pas à la création ?

La pensée ne me mène-t-elle pas à tout ? N'ai-je pas été ce que j'ai voulu et ne puis-je devenir ce que je veux ? N'ai-je pas été couleur, vent, tonnerre ? N'ai-je pas assimilé tout ce que l'audace de la pensée a conçu ? N'ai-je pas pu être autrui aussi souvent que j'ai été moi-même ? N'ai-je pas été tour à tour un univers de regrets, d'aspirations, de tristesses et de joies ? Et ne pourrai-je pas devenir successivement toutes les couleurs qui existent et se peuvent concevoir ? Car je voudrais me réaliser en couleur, être tour à tour jaune, bleu, violet, orange, voguer sur les couleurs et les intégrer. Être mélancolique en bleu, fou en rouge, triste en jaune, gai en vert, nostalgique en violet et suave en orange. Faire passer mon être par une succession chromatique, qu'il soit source et miroir des couleurs. Que les rayons irradient de moi comme des messages dans l'infini et qu'en moi, ils se renvoient toutes leurs nuances pour vêtir le monde entier d'un rêve de miroitements.

D'où vient la profondeur de l'amour si ce n'est de la négation de la connaissance ? Ce qui est plat dans la connaissance devient absolu en amour. Toute connaissance objective est plate ; c'est la mise en relation qui fait perdre aux objets leur valeur. En connaissant une chose, nous la rendons pareille aux autres ; plus nous connaissons, plus la réalité devient commune, vulgaire, pauvre, car la connaissance ne *sauve* jamais rien mais détruit peu à peu l'être. Il y a dans toute connaissance objective, qui considère les choses du dehors, les encadre dans des lois et les met en relation, qui comprend tout et veut tout expliquer, une tendance destructrice ; et quand l'élan vers la connaissance devient une passion, elle n'est plus qu'une forme d'autodestruction. En revanche, nous aimons dans la mesure où nous nions la connaissance, où nous pouvons nous abandonner absolument à une valeur en la rendant absolue. Et si nous n'aimions que notre désir d'amour ou même notre amour, il y aurait dans cet élan pas moins de négation de la connaissance. Nous ne connaissons véritablement que dans les moments où nous vibrons intérieurement, où nous brûlons, où nous pouvons nous hausser à un niveau psychique élevé. Cette différence de niveau psychique entre connaissance et amour nous indique suffisamment qu'ils ne peuvent jamais coexister. Quand on aime, les moments de connaissance réelle sont extrêmement rares ; leurs apparitions sont dues à un faiblissement de l'amour. Et lorsqu'il arrive qu'on parvienne à comprendre du dehors, d'un point de vue objectif, que la femme qui ondule comme une obsession et envahit tout son être, qui a poussé organiquement en soi, ressemble à

n'importe quelle autre par sa qualité spirituelle ; lorsqu'on comprend que son sourire n'est pas unique mais parfaitement interchangeable, qu'on peut la rapporter et l'assimiler aux autres, que l'on trouve des explications générales pour ses réactions individuelles – alors, la connaissance a supplanté cruellement les élans de l'amour. *L'amour est une fuite loin de la vérité. Et nous n'aimons vraiment que lorsque nous ne voulons pas la vérité. Amour contre vérité*, voilà un combat que la vie, nos extases et nos fautes, affectionnent. L'être aimé, nous ne le connaissons vraiment que lorsque nous ne l'aimons plus, quand nous sommes redevenus lucides, clairs, secs et vides. Dans l'amour, impossible de connaître, car la personne que nous aimons n'actualise qu'un potentiel intérieur d'amour. La réalité primordiale et effective est l'amour en nous. Voilà pourquoi nous aimons. J'aime l'amour en moi, j'aime mon amour. La femme est le prétexte indispensable qui fait battre à un rythme intense les pulsations timides de l'amour. Il ne peut y avoir d'amour purement subjectif. Mieux vaut s'abandonner à l'expérience voluptueuse de l'amour comme état pur, que s'abandonner aux délices suprêmes avec l'autre. Nous aimons une femme parce que c'est notre amour qui nous est cher. La solitude des sexes et la lutte sauvage entre hommes et femmes tirent leur origine de cette intériorité de l'amour. Car en amour, nous goûtons à nous-mêmes pour nous savourer, et ce sont les voluptés de notre propre frisson érotique qui nous transportent. Aussi est-ce la raison pour laquelle l'amour est d'autant plus intense et profond que l'être aimé est loin. Sa présence physique fait de notre sentiment quelque chose de si orienté, avec une direction si précise, que ce qu'il y a en nous de vécu érotique vraiment innocent, d'élan subjectif, nous semble venir du dehors et se détacher de la présence physique de la personne aimée. Seul l'amour de loin, l'amour mûri et nourri de la fatalité de l'espace, se présente comme un état pur. On est alors en prise directe sur son intériorité profonde ; alors, on vit l'amour en tant qu'amour, et l'on s'abandonne aux tressaillements du sentiment, à son charme voluptueux qui rend les souffrances fluides et les dissipe comme une illusion.

Les hommes dotés d'une imagination fertile et d'une vie intérieure complexe connaissent souvent une telle purification de l'amour ; de sorte qu'ils vivent les élans de l'amour dans ce qu'ils ont de suave, de virginal, dans les volutes vitales de l'amour, dans ses pulsations pures, dans le potentiel érotique brut, avant que l'être ne réveille la vie et n'actualise ce potentiel. La fusion avec le frémissement vital, avec l'amour comme germe et comme désir, fait de ces âmes des fontaines intarissables d'états purs et cristallins.

L'amour qui reste à l'état de désir et s'en nourrit exclusivement

n'est qu'une manifestation de cet amour qui ne veut pas se réaliser de peur de mourir. Quand l'Éros s'est actualisé, quand il vit non seulement comme réalité subjective mais aussi avec l'obsession d'un être extérieur, l'extinction de l'amour est malheureusement à prévoir. Par la femme, nous nous réalisons plus vite mais mourons plus rapidement ; nous connaissons et nous devenons objectifs plus vite qu'en nous maintenant dans les élans purs de notre esprit. Il n'est pas moins vrai que, par la femme seulement, nous pouvons apprécier à quel niveau s'élève l'intensité de notre amour, jusqu'où sa profondeur nie la tendance vers la connaissance et à quel point la vérité est vaincue par cet amour qui nous rend trop vivants pour être objectifs.

L'amour est source d'existence. Nous *sommes* grâce à l'amour. Nous recherchons l'amour pour échapper à la chute dans le vide provoquée par les lucidités de la connaissance. *Nous désirons l'amour pour ne pas être défigurés et contrefaits par la vérité et par la connaissance.* Car nous existons seulement à travers nos illusions, nos désespoirs et nos fautes, et eux seuls expriment l'individuel. Le caractère général de la connaissance et l'abstraction de la vérité (même si la vérité n'existe pas, il y a pourtant une impulsion vers la vérité) sont des atteintes à l'amour et à notre désir d'amour. L'Éros pourra-t-il venir à bout du Logos ?

La conversion de l'amour en pitié annonce la phase ultime de l'amour, son agonie. Quand on en arrive à avoir pitié d'une personne qu'on a aimée, c'est que notre enthousiasme ne peut plus tenir tête à l'évidence. La pitié est un amour fatigué, un amour dont l'objet nous est devenu étranger. Nous percevons alors clairement la condition de l'autre et sa place dans le monde. Dans la pitié, nous n'anticipons rien, nous n'offrons rien généreusement, nous ne transfigurons plus rien du tout ; au contraire, la lucidité de la pitié retire tout l'éclat et l'illusion auxquels chacun a droit de céder. Après les embrasements et les flammes de l'amour, la pitié est comme une cendre qui couvre les derniers vacillements du feu de l'Éros. L'amour de l'autre ne nous fait-il pas souffrir, ne souffrons-nous pas d'être aimé ? Et notre pitié n'exprime-t-elle pas le regret de ne plus pouvoir répondre à un amour depuis longtemps anéanti en nous ? Plus la pitié grandit, plus l'irréparable qui sépare deux êtres se creuse, et son intensité ne témoigne que du regret de ne plus pouvoir aimer. L'ultime phase de l'amour nous montre combien nous sommes seuls même quand nous aimons ; que tout dépend non de l'objet extérieur mais de l'élévation de nos sentiments. La lutte entre amour et connaissance s'accomplit une dernière fois dans la pitié. Et le triomphe de la connaissance nous montre seulement en quelle grande lutte nous nous sommes engagés, et combien de postes perdus nous avons à reconquérir.

Ne sentons-nous pas dans la mélancolie que notre esprit s'ouvre à des appels vagues ? Ses appels ne sont-ils pas les présages d'inquiétudes agréables ? Ses effluves répandus par notre décomposition ne sont-ils pas doux ? Car l'esprit s'épanouit dans une désagrégation voluptueuse et indolore, une caresse indéfinie et une aspiration au vague. Ne ressentons-nous pas au contraire des délices virginaux, des douceurs intimes, extases dans un monde de couleurs irréelles comme en un jardin riche de fleurs qui étendent leurs pétales vers l'infini ? Dans ce doux délitement de la mélancolie, ne sommes-nous pas ravis de solitudes sonores, solitudes nées de l'infini qui s'insinuent partout, se heurtent aux choses et reviennent en gerbes sonores, dans un reflux insensible vers l'infini d'où elles sont parties, ce silence dont procède l'être. Les solitudes prêtent leurs voix innombrables à ceux qui ont trop à dire pour pouvoir encore parler !

Le mystère du sourire mélancolique résulte de l'énigme introduite par la douceur dans la mélancolie. Tout ce qui est suave, ingénu, pur, verse sur le vague de la mélancolie un fluide impondérable et mystérieux qui se dilate en nous comme un parfum enivrant et fin. Flottant sur tout, ce sourire s'arrête à tout et à rien. Son indécision est amplifiée par l'immensité vers laquelle il se dirige. Génial ou dilettante, il plane sur le monde, sans qu'on puisse savoir si c'est un sourire de connivence ou d'extase. Le vague qui s'en détache attire comme l'inexplicable du mystère. Et plus on croit comprendre, moins on a compris. Ne suffit-il pas d'un seul sourire mélancolique pour qu'une femme superficielle nous paraisse chatoyante ? La mélancolie ne transfigure-t-elle pas le visage le plus dépourvu d'expression en prêtant une profondeur au vide intérieur ? L'attraction du sourire vient aussi de ce qu'on le rencontre chez des personnes très différentes quant à leur éducation spirituelle et à leur hauteur d'esprit. Quand il part d'un raffinement intérieur, il est sublime ; quand il est instinctif, il rend la vulgarité mystérieuse. Dans la mélancolie, la douceur est une source de lumière énigmatique. C'est dans cet indéfini que réside l'explication de notre impossibilité à nous en rassasier, à la trouver un jour fade, à la comprendre et à la connaître. Ici, la connaissance n'a rien à détruire car sa progression n'est qu'une perpétuelle auto-annulation.

Autant la mélancolie est douce, autant la tristesse est amère. Pour la combattre, toutes les méthodes possibles, toutes les voies et toutes les possibilités sont bonnes. Car si nous n'avons pas assez de forces pour vaincre le cancer de la tristesse, c'est lui qui nous minera et nous pourra avant l'heure. On ne doit pas se laisser envahir de tristesses. Les supporter seulement lorsqu'elles sont poétiques ; quand elles

deviennent réelles et effectives, s'y attaquer furieusement. Ne pas oublier que les coups de poing, les cris, les gifles, la marche, le sport, les femmes, la vulgarité, sont à notre portée et que, par eux, nous pouvons gagner le combat dans le temps. Ce n'est qu'après de longues tristesses que nous sommes amenés à apprendre ce que vivre signifie. Nous apprenons à vivre seulement par réactions. Nous apprenons à vivre en luttant contre la fatalité, et, dans la lutte, nous ne faisons que tarir la fontaine des tristesses. Nous puisons en nous-mêmes, en espérant pouvoir être un jour complètement à sec, et recommencer différemment depuis le début, avec une source plus pure, d'autres profondeurs et d'autres clartés.

Puisque la mort ne peut être évitée, s'en scandaliser est inutile et stérile. Plus nous nous révoltons contre elle, plus nous prouvons que notre sentiment de la mort est superficiel. Car la révolte exclut la révélation de l'irréparable et du définitif, et de l'immanence inéluctable de la mort qui se révèle toujours à nous dans l'expérience intense du phénomène. La révolte contre la mort est le fruit de l'inspiration du moment ; seule la peur de la mort est durable et profonde. Nous ne pouvons pas soutenir le combat contre la mort ; nous pouvons seulement étouffer dans la perspective du temps la peur de la mort. Il faut apprendre à mourir un peu moins. Pourquoi ne pas profiter de toutes les expériences qui nous font oublier la mort, ou dans lesquelles elle nous semble évanescence ? Pourquoi ne pas profiter de l'union avec la lumière, offerte dans l'expérience intégrale du monde, pour nous en éloigner ? La lumière, occasion et cadre d'extase et de féerie, nous élance loin du temps, de la fatalité et de la matière. En elle, nous oublions, dès le début et surtout, dès la fin ; mais lorsqu'une invasion lumineuse semble nous inonder jusqu'à nous faire éprouver la sensation de la mort, elle ne ressemble pas à une fin catastrophique, mais à une issue sublimée et volatile ; elle se rapproche plus vite de la fusion immatérielle dans la lumière, ce dépassement individuel dans l'universalité transcendante et sublime de la lumière. Quand nous ne trouvons pas de lumière au-dehors, il faut rallumer les foyers éteints de notre être ou métamorphoser et convertir en lumière les immensités ténébreuses de notre abîme. Que toutes les autres occasions d'oublier la mort aient comme prototype l'expérience et l'extase de la lumière.

Je me persuade toujours davantage que l'héroïsme s'enracine dans le désespoir. Nous ratons la vie dans le désespoir ; mais, par lui, nous ne manquons pas la mort. Le sacrifice, le sacrifice seul, *sauve* notre mort, et lui seul rachète une vie. Du moment que la vie n'est pas pure

mais infernale et torturante, le sacrifice n'est-il pas l'anéantissement le plus sublime ? Pouvoir mourir pour les autres ; pour les souffrances de milliers d'anonymes, pour une idée féconde ou absurde ; brûler sa vie par les deux bouts pour ce qui ne nous regarde pas, se détruire avec largesse et inutilité, n'est-ce pas la seule forme de renoncement dont nous sommes capables ? Chaque geste ne gagne de valeur que dans la mesure où il part d'un grand renoncement. Seule la mort approfondit les actes de la vie. Dans le sacrifice, la vie se réalise par la mort.

Si tous les hommes qui ont gâché leur vie apprenaient à moins rater leur mort, le monde deviendrait une symphonie d'immolations. Alors, par la mort, la vie acquerrait une gravité solennelle et tendrait à la pureté à laquelle aspirent tant d'élans désespérés. Tout sacrifice est une protestation contre l'insuffisance de pureté de la vie. Voilà pourquoi nous ne pouvons désormais être créateurs que par le sacrifice.

Passer du renoncement à l'héroïsme ! Mais pas à la passivité indifférente des sages. Le renoncement, comme détachement silencieux et progressif des choses mené jusqu'à l'indifférence totale, nous est inaccessible. L'idée de notre mission ne germe-t-elle pas dans ces moments de grand renoncement, de détachement suprême ?

On ne peut parler du renoncement sans être soucieux, tourmenté et triste. Le renoncement représente pour nous un drame infini ; nous y mettons trop d'énergie pour qu'il en soit encore. Et le processus psychologique du renoncement nous touche de trop près pour qu'il ne devienne pas tragique. Nous ne renonçons pas ; nous *voulons* renoncer. Aussi ne pouvons-nous être qu'héroïques.

Quand Bouddha parle du renoncement, c'est comme si nous parlions de l'amour. Renoncer avec le naturel d'une fleur qui s'épanouit au crépuscule, voilà son secret. Nous n'en sommes pas capables parce que nous mettons trop de passion dans nos négations. Mais toutes les négations ne deviennent-elles pas positives par notre excès ? En détruisant tout, c'est comme si l'on créait tout. Nous débordons de négations ; comme les flammes du feu. Et nous les consommons, non pas dans le doute, mais avec la certitude d'une mission. Nous jetons tout pour tout conquérir ; nous nous sacrifions pour transfigurer la vie ; nous renonçons pour nous affirmer ; dans le détachement ultime, notre élan étreint l'univers. C'est pourquoi la libération reste dans notre conscience à l'état de problème. Car la libération ne devient effective que pour ceux qui suivent une direction unique dans l'absolu.

Détache-toi de tout, afin de devenir un *centre métaphysique*, ton unique gain, ta seule destinée. Que dans la dépossession, tu te

réjouisses de ta conquête et que, dans les échecs, tu découvres des bijoux pour ta couronne. Vis comme un mythe ; oublie l'histoire ; pense qu'en toi, ce n'est pas une existence qui se brise mais l'existence ; que la matière, le temps, le destin, se sont concentrés dans une seule expression ; deviens source d'être et d'actualité dans l'existence. En vivant comme un *mythe*, tout ce qui est anonyme te sera propre et tout ce qui est personnel deviendra anonyme. Tu vivras ainsi le tout d'autant plus intensément que les choses deviendront des essences et qu'elles perdront leurs noms. Alors tu pourras renoncer à la tentation de l'individuel ; tu pourras oublier les personnes et les objets, tout donner et t'offrir entièrement. Formulation moderne d'un problème éternel : est-ce le *regret* d'avoir renoncé qui nous tourmente ?

Tout le problème du renoncement : comment faire de lui autre chose qu'une perte, mais une forme d'amour ? Nous voulons faire du renoncement quelque chose de positif. Lâcheté ou héroïsme moderne ?

Si le renoncement ne s'achève pas dans le sacrifice mais dans l'amertume et le scepticisme, l'expérience capitale est ratée ; comme une négation qui ne nous mènerait pas à l'extase. Pour le renoncement, il n'y a qu'une façon de devenir productif : en étant *ouvert* sur la vie. Après avoir rompu les liens avec le monde, ayons assez d'amour pour pouvoir, par notre détachement, étreindre le tout ; soyons infiniment loin de tout et infiniment près de tout ; englobons tout dans la vision de l'extase. Alors, le renoncement devient profit. En lui, notre esprit s'offre à tout parce qu'il a tout perdu. Pas d'amour total et infini sans détachement. Car l'amour qui se réalise individuellement, l'amour immédiat fait l'économie du détachement.

Seul un esprit déchiré d'amour peut encore réhabiliter ce monde vulgaire, mesquin et écœurant. Un grand amour n'existe pas sans grand renoncement. On ne peut tout avoir que lorsqu'on n'a plus rien. Joies et tristesses du renoncement ! Nous nous réaliserions absolument si le renoncement était seulement une occasion de félicité. Mais nous aimons tous trop notre imperfection pour ne pas nous attrister de nos amours. Quand donc apprendrons-nous à voir dans l'amour autre chose qu'une perte ?

Question obsédante et sans réponse : comment l'homme peut-il survivre aux états extrêmes ? Je ne me pardonnerai jamais de ne pas avoir eu cette audace absurde lors d'extases suprêmes, d'avoir survécu aux moments simultanés de béatitude et d'aspiration à la mort, de vivre encore après que mon océan de larmes en moi n'a pas pu se déverser dans l'extase symphonique de la mort, de l'amour et de la

tristesse. *Jadis*, j'ai été tout : que vouloir de plus ? Pourquoi n'ai-je pas le courage des grandes séparations ?

Être tout, et tout avoir à tout instant.

Mais quel est celui qui peut être toujours Dieu ?

Si nous étions obligés de choisir entre la musique et la femme, qui sait si nous ne donnerions pas la préférence à la première ? Bien que toutes deux procurent des sensations d'une enivrante intensité, seule la musique nous suspend dans l'infini voluptueux de l'inachèvement. Avec la femme, on est contraint d'épuiser et de déverser ce qui en nous est source pure ; dans la musique, jamais ; sa complexité trouble nous permet de ne jamais nous réaliser.

Nous recherchons la compagnie féminine pour peupler notre solitude, mais la musique pour la préserver. Avec les femmes, n'essayons-nous pas d'échapper à la tristesse ? Qui, dans les voluptés sublimes de la musique, n'a pas éprouvé la tristesse d'un Dieu seul et abandonné, ne soupçonne pas l'essence de la musique. Ce n'est que dans la musique qu'on peut deviner ce que seraient les joies et les tristesses de Dieu...

Après avoir eu si longtemps conscience de notre inanité, comment ne pas se prendre pour Dieu ? Peut-on ressentir autre chose que l'alpha et l'oméga ? Pourquoi ne pas se faire à l'idée de notre propre divinité ? N'avons-nous pas tous tant perdu que nous avons droit au moins à une dernière illusion, à l'illusion absolue ? Notre solitude n'aurait-elle pas assez de voix pour nous faire entendre la réalité de notre illusion ? Toutes les solitudes ne sont-elles pas musicales et sonores ? Ne doivent-elles pas aussi nous chanter la gloire d'être seuls au point de vouloir être le tout ?

III

— Si la négation ne mène pas à l'extase et le désespoir à la prophétie, c'est qu'ils n'ont pas atteint la profondeur par laquelle ils se dépassent eux-mêmes. S'il n'en jaillit pas l'assurance de notre vocation, les voies de l'existence nous resteront fermées à jamais. N'avons-nous pas le devoir envers notre destinée de plier notre conscience à notre mission exemplaire ? Ne devons-nous pas exploiter en nous la fièvre, la confusion et les vibrations pour parvenir à la transfiguration que nous promet la certitude de l'unicité et de la profondeur de notre destinée ? Pour une grande âme, ce que nous appelons tristesses, désespoirs, renoncement, n'a pas de valeur en soi mais représente seulement les degrés de sa métamorphose, les étapes d'une ascension grandiose. Tous ces degrés et toutes ces étapes sont des chemins vers la pureté, vers le sublime détachement qui n'est autre qu'une communion suprême. N'essayons-nous pas, en effaçant nos taches sombres, de laisser place en nous à la fluidité douce et immatérielle de la vie, de redevenir des sources pures et de nous rendre enfin immaculés après tant de virginités perdues ? Qui sait si l'aspiration à la mort ne vient pas du regret que la vie n'est pas éternelle ! Ceux qui ont découvert la vie ne sont-ils pas justement ceux qui ont souffert à cause d'elle et l'ont désavouée, de peur de ne pouvoir l'aimer ?

Dès lors que nous ne pouvons pas être heureux, pourquoi ne pas chercher à rendre notre malheur créateur, dynamique et productif ? N'avons-nous pas le devoir d'attiser nos flammes intérieures et de nous embraser aux sommets calcinants de la tristesse ? Nous ne conférerons de fécondité aux actes de notre vie qu'en vivant tout de manière illimitée. Que notre désir de céder aux feux de l'expérience soit sans frein et sans retenue, le frisson qui fait vibrer notre être. Nous avons le devoir de monter et de descendre sans fin l'échelle des formes de la vie, dont la nature nous importe moins que la profondeur et l'infini que nous pourrions atteindre.

Au-delà de la sphère habituelle des expériences de la vie, il existe un domaine où chaque chose donne lieu à des transfigurations successives. La souffrance se change en joie, la joie en souffrance ; l'enthousiasme en désillusion, et la désillusion en enthousiasme ; la tristesse en exaltation, et l'exaltation en tristesse. Dans cette succession, les états d'âme perdent de leur consistance et s'affinent par

extases continues. Quand on vit tout sous le signe de l'illimité et à une profondeur vertigineuse, on découvre ce domaine qui n'est accessible que par nos propres expériences extatiques. Là, les négations cessent d'être stériles et les maléfices destructeurs ; comme en une symphonie de flammes intérieures, tout se déploie et se consume dans un hymne de la vie et de la mort.

Mais avant de parvenir au lieu des transfigurations successives, il faut avoir beaucoup souffert ; pour que les actes de la vie prennent de la profondeur, il faut beaucoup endurer. Nos actes quotidiens sont banals et insignifiants quand ils s'accomplissent dans les conditions naturelles de la vie. Le seul fait de vivre ne veut rien dire. Vivre purement et simplement, c'est n'accorder aucune profondeur aux actes de la vie. Ce n'est que lorsqu'on vit comme si la vie était un bien qu'on pourrait sacrifier n'importe quand qu'elle cesse d'être triviale et évidente. Il est stupide d'affirmer que la vie nous est donnée pour être vécue ; elle l'est pour être sacrifiée, c'est-à-dire pour en extraire plus que ne le permettent ses conditions naturelles. Il n'y a pas d'autre éthique hormis l'éthique du sacrifice.

Considérer la mort en soi, séparément de la vie, c'est rater et la vie et la mort. Le sentiment intérieur de la mort est fécond à condition qu'il nous permette de donner une autre profondeur aux actes de la vie. Celle-ci y perd de sa pureté et de son charme. Mais elle y gagne infiniment en profondeur. L'extase pure de la mort conduit fatalement à la paralysie totale de l'être. Mais si l'on est capable de tirer des étincelles de l'obsession de la mort, alors on peut aussi transfigurer la vie.

Il faut soumettre la vie aux épreuves extrêmes. Que rien de dangereux et de risqué ne nous soit étranger. Seules les vierges se refusent à penser aux pertes. Mais qu'est-ce que la vie sinon une suite de virginités perdues ?

Faut-il s'étonner alors que chez certains hommes, la volupté du tourment tourne à l'obsession vitale ? D'où vient-elle, sinon du penchant à vouloir creuser la vie par tout ce qui l'agresse et la compromet ?

N'est-ce pas l'inclination à brûler la vie par les deux bouts qui fonde l'existence entière sur les flammes ? Progresser dans les flammes, voilà en quoi consiste la volupté du tourment. Et il y a en elle un mélange étrange de sublime et de spectral, de solennel et d'irréel.

Tirer de la vie plus qu'elle ne peut donner, c'est l'impossible que ce tourment réalise, en joignant les souffrances aux frissons. Peu importe que la souffrance soit provoquée par l'homme, la maladie ou un deuil

irréparable ; seul compte ce qu'on peut féconder intérieurement afin que la vie y gagne en éclat et en profondeur. Si nous ne parvenons pas à consteller les ténèbres, comment atteindre l'aurore de notre être ?

Alors seulement, nous pourrons prouver combien nous sommes proches du sacrifice et fermes dans le malheur.

Après nous être étourdis de ténèbres, après avoir voulu épuiser le corps de souffrances et de mort, et encombré l'esprit de vacuité, après y avoir mis toute notre intensité et notre démesure pour ne pas être réduits en cendres, ne serons-nous pas enfin nimbés de l'auréole totale et définitive de la transfiguration ?

Graver au fronton de notre temple intérieur les mots de sainte Thérèse : « *Souffrir ou mourir* », non pour nous souvenir de ce que nous voulons faire mais pour savoir qui nous sommes. Soit nous avons un destin, soit nous n'en avons pas. Car nous ne sommes pas hommes à mourir à l'ombre d'un arbre par un après-midi d'été ! Que des frissons infinis s'emparent de notre être et que l'esprit soit comme un four immense ; que nos enthousiasmes soient brûlants et nos extases vibrantes ; que tout entre en ébullition et que nous crachions et débordions comme le volcan. Que le feu soit notre symbole ; que l'inexprimable nous déchire dans nos extases mystiques. Que la braise de toutes nos souffrances dégage une chaleur envoûtante et que, tourmentés par tant de vie, nous redoutions moins le renoncement. Le temps n'est-il pas venu où, dans un jugement définitif, nous devons comprendre que la vie ne peut plus nous consoler de la tristesse d'être, autrement qu'en empruntant d'autres formes que les siennes. N'est-ce pas l'occasion de montrer que le courage de vivre signifie autre chose que refuser de mourir ? Ne faut-il pas êtreindre la mort afin que le combat contre les ténèbres rende les lumières de la vie plus resplendissantes ? Et ne faut-il pas éprouver chaque jour les résistances de notre vie par une lutte sans merci contre les forces de la mort ? Ne faut-il pas *se sauver la vie* à chaque instant ? Une fois la vie sauvée, notre sacrifice sera notre première et ultime délivrance.

Pour se conforter dans l'idée de notre mission propre, ne rien laisser en friche. Transformer tout en moyens et en stimulations pour raffermir la confiance en soi ; vivre avec ardeur tout ce qui tend à nous paralyser afin d'en faire le ressort de notre existence. Pourquoi ne pas essayer de convertir les sinuosités de la musique en ressorts, pourquoi ne pas faire de l'expérience musicale un moment essentiel du déroulement de notre destin ? L'abandon à la fois pur et spontané à la musique dilue les élans vitaux jusqu'à les annihiler. Ce n'est pas dans l'expérience musicale comme telle que nous apprendrons à faire de

notre destin un éclair ! Mais quand nous investissons énergie et ardeur dans la musique, quand nous ne nous laissons pas prendre par la musique mais que nous la dominons, quand ses vibrations, en pénétrant la volonté d'une concentration infinie, deviennent les aliments de nos obsessions vitales, alors la conscience de notre destinée sera fortifiée par cela même qui l'avait perdue auparavant ! Apprendre à survoler et à intégrer les choses, à les vivre par transcendance ; et si nous nous y abandonnons, le faire pour les exploiter et non pour y sombrer. Aimer, savourer et souffrir afin que notre destin puisse devenir le *destin* aux yeux des autres : sinon, les femmes, la musique et la maladie seront autant d'occasions de chutes.

Parviendrons-nous à échapper à la terrible alternative de la vie et de la mort ? Pourrons-nous accéder au sublime détachement, en nous consolant par nos révélations intérieures et en nous grisant d'éternités insoupçonnées ? Pourrons-nous oublier et dépasser le drame qui naît des contradictions inhérentes à l'être ? Il doit bien exister un espace de lumière intérieure, où l'on vit sans vivre et où l'on meurt sans mourir. Il doit bien exister un temple de musique subtile aux sonorités desquelles la nature tout entière se désagrège.

Il faut qu'il existe un lieu où le temps lui aussi triomphe de son inanité.

Il y a deux façons de rendre la maladie au moins supportable, à défaut de pouvoir la vaincre : ou bien nous l'assimilons à notre organisme, en ne la considérant plus comme venue du dehors, comme un élément étranger et distinct de nous ; ou bien nous essayons, par un effort interne, de nous élever au-dessus du « niveau » où se situe la maladie dans l'organisme et la conscience. Le processus d'intégration de la maladie est en fait un processus d'intériorisation : nous la laissons se développer en nous-même, nous l'assimilons de manière immanente à notre vie. Nous apprenons à considérer l'accident comme normal, et le mal comme parfaitement naturel. Cette méthode est la plus répandue et la plus facile : oublier la présence de l'irréremédiable.

À sa manière, chaque maladie réussit plus ou moins à nous dominer : elle atteint un niveau dans notre être en deçà duquel tout ce qui s'y passe relève du phénomène de maladie. Mais pour ne pas être submergé et vidé de notre contenu, il faut aussi, par une tension extrême, se hisser au-dessus du niveau de la maladie, atteindre le stade supérieur d'où nous pourrions la mépriser, comme un simple processus naturel. Nous augmentons par cette tension les pulsations de notre existence, et nous l'enrichissons de ses résistances. Le tout est

d'atteindre un niveau supérieur à celui de la maladie. Quand la crise atteint son pic, serrer les poings, bander les nerfs, bref, témoigner d'une volonté d'affirmation organique dans un sursaut fulgurant de la nature, nous sauve et nous réanime comme le ferait un bain balsamique. Si nous pouvions à chaque instant faire de notre esprit une convergence d'élangs tel un puits artésien, la dépression et la maladie seraient repoussées à la périphérie de notre être. Pour se tirer des griffes de la maladie, une seule solution : parvenir au point où les pulsations de la vie nous crispent, atteindre l'extase organique.

Pourquoi les maladies n'alimenteraient-elles pas la vision prophétique ? Pourquoi ne pourrions-nous pas les transformer en ressorts de notre mission et de notre destinée ? Pourquoi gâcher toutes les occasions de veilles et de réveils que la maladie nous prodigue avec une générosité effrayante ? La maladie ne broie-t-elle pas jour et nuit la matière en nous ? Ne la rend-elle pas capable de vibrations inaccessibles même aux délices les plus purs ? Qu'est-ce que la maladie sinon le réveil du sommeil de la matière ? Tout notre idéal doit tendre à rendre cette malédiction féconde, à puiser dans la maladie ce que d'autres n'oseraient même pas imaginer dans des milliers de bonheurs. Ce n'est qu'ainsi que nous pourrons différer la débâcle ; à cette seule condition, la débâcle pourra devenir transfiguration. Pourquoi ne pas utiliser chaque instant où la maladie embrase les racines de la vie, s'insinue dans la matière pour la réduire en miettes délicates, en lambeaux d'existences, et pousse jusqu'à nous mettre en pièces minérales, qui ne sont que les regrets infinis d'une vie intégrale ? Pourquoi ne pas utiliser ces instants à nous stimuler dans l'infortune, à redorer nos saignements, à nimber nos défaites ? Si nous n'apprenons pas à rendre la maladie positive, à quoi bon continuer de vivre en regrettant sa vie gâchée ? Pourquoi se plaindre du désastre quand il pourrait être le prélude à une suite d'illuminations ? Et toutes les souffrances qui ont ravagé notre visage, ne sont-elles pas l'aube de notre *transfiguration* ?

Il n'y a de tragédie que dans l'unilatéral ; seul l'homme qui garde obstinément un cap, ivre d'être seul à le suivre, est capable d'endurer au-delà de l'imaginable. Mais faut-il se l'imaginer ? Il est si facile de tout imaginer, de tout comprendre et de ne pas même lui accorder la faveur du mépris. Avoir le courage fanatique d'affronter l'insoluble, violer l'irréparable dans une furie aveugle, être absurde au point de laisser ses pensées danser dans l'excès et s'élever comme des feux dans les ténèbres lointaines. La profondeur d'une pensée est fonction du risque que l'on y court. Ou nous mourons en héros de la pensée, ou nous renonçons à penser. Si penser n'est pas un sacrifice, à quoi bon penser encore ? Se réserver seulement les questions épineuses,

insolubles et ultimes. Les professeurs répondront aux autres. Parce qu'ils sont payés pour ça. Si l'on pouvait résoudre le problème de la vie, de la souffrance, de la mort, du destin ou de la maladie ou les épuiser par la compréhension, à quoi cela rimerait-il de penser ?

Certes, la maladie procure des états de vibrations inhabituels. Mais pour rendre la maladie féconde et en faire le ressort de notre dynamisme intérieur, il faut absolument pousser les vibrations à leur paroxysme. Il existe une véritable *méthode de vibration totale*, qui nous ouvre des voies de purification intérieure et d'exaltation. Atteindre une tension psychique telle que chaque acte entraîne une amplification des vibrations ; que le raidissement intérieur soit si fort que, comparés à son paroxysme, les actes de la volonté semblent des simples réflexes. Si, au stade où la maladie règne en maître, la volonté est paralysée et occultée, au stade où la maladie est féconde, la volonté est littéralement enjambée, dépassée. Elle semble débile et approximative devant le volcan des vibrations qui se déchaînent et remontent des profondeurs de l'être comme une explosion qui protège de la vie. Dans les vibrations de la maladie, l'intensité des vibrations vitales est le pouls par lequel la propension à la désagrégation est transformée en autant d'extases d'une vie qui ne veut pas céder avant d'avoir connu le grand changement et la transfiguration ultime.

La maladie ramène à la surface de la conscience ce qu'il y a de plus profond en nous. De sorte que nous ne sommes vraiment profonds que dans la maladie ; et quand nous arrivons à la maîtriser, nous devenons plus que nous *sommes* : nous nous créons nous-mêmes.

C'est sur nos ruines que nous sommes parvenus à savoir qui nous sommes. Quant à ce que nous deviendrons, nous avons tout à faire. Notre avenir ne doit-il pas être une création ex nihilo ? Ne sommes-nous pas obligés à recommencer depuis la fin ? Notre route a été notre naufrage ; soyons fiers de n'avoir rien hérité. Et notre mission n'est-elle pas d'autant plus grande qu'elle exprime un début absolu, une quête sans bagages ? Nous avons gaspillé trop de nous-mêmes pour encourager encore nos restes. Notre force vient de notre pauvreté. Ne nous sommes-nous pas déshérités nous-mêmes en osant vivre le désastre jusqu'au bout ? N'avons-nous pas eu l'audace de nos débâcles et de nos ruines ? Si nous avons anéanti notre vie, c'était pour que la dépossession nous pousse à la conquête et que nous puissions, après une telle perte, créer notre vie. Tous les désespoirs qui hantaient nos ruines n'étaient que l'espérance d'une autre vie recommencée à l'appel magique d'autres éclats.

Au regard de la tension, de la vibration et de l'enthousiasme que

nous mettrons à conquérir des mondes sans fin, tout ce que les hommes appellent volonté, tendance, ambition et aspiration semblera des expressions ternes de la vie, des formes approximatives et atténuées. Dans l'infini de notre sensibilité, elles n'auront plus leur place. Jalonner notre vie de sauts mortels. Que chaque saut soit non seulement un élan mais aussi un assaut. Assoiffés de rien, nous avons trop appris ce qu'est l'infini pour ne pas vouloir celui de l'être ; nous avons trop conquis dans l'obscurité pour ne pas désirer ardemment la lumière. Ne tremblons-nous pas déjà de la pressentir ? L'infini de l'être ne nous chauffe-t-il pas au rouge comme un feu immense ? Nous connaissons trop bien les poisons du néant et du dégoût de l'être ; mais ils n'ont pu apaiser notre soif de l'être, seulement réveiller en nous le désir de conquête et de reconquête. Nous avons ravagé la nature au point d'en faire des déserts sans limites ; nous avons erré dans ces déserts et dans les nôtres, secs dans un monde aride : comment ne pas désirer, silhouettes desséchées dans un univers desséché, devenir sources vives à la source de l'être.

Que l'extase soit la mesure de notre vibration et ses sommets notre patrie. Que la crête des cimes berce notre regard et que la perspective des hauteurs caresse notre âme. Qu'une vibration dans l'infini soit tout notre être. Qu'est-ce que l'extase sinon une vibration dans l'infini ? Dissoudre notre vie dans la pureté des élans, la hisser aux vibrations extrêmes, l'élever aux musiques des sphères. Que notre regard soit un flux de rayons et que résonne dans notre corps un monde d'harmonie ; que des spirales sonores et infinies l'inondent, tournoyant et rivalisant de volutes étranges. Que des cris de désespoir et des grincements de dents donnent le ton aux vibrations et que ces lamentations soient transfigurées dans leur élan. Avant que la douleur ne devienne musicale, abîmons-nous en elle et que la maladie chante son renoncement en hymnes.

Que cette musique nous donne un avant-goût de la sérénité et que, par elle, nous en apprenions la profondeur. Nous avons perdu l'habitude de contempler son image lointaine et perdu la mesure de sa grandeur. Que la vibration dans l'infini soit notre extase et que sa musique nous révèle la profondeur de la sérénité. La soif d'absolu nous a appris ce qu'est une autre vie et quelle vie est-ce de ne s'arrêter jamais. Seule la conquête peut éteindre notre soif d'absolu ; se laisser et faire marche arrière ne fait que l'augmenter. Engloutir l'absolu est la seule activité qui, dans l'infini, puisse encore réchauffer notre enthousiasme et nous faire oublier de marquer une halte. Enflammés d'une soif inextinguible, avalons tout : que notre empire diminue notre néant. Que l'élan fasse irruption dans l'existence et que le bonheur s'apparente aux grandes extases. Et que le mal d'être soit

aussi universel que la tristesse d'être. Dans leur lutte, que le mal d'être encercle de flammes les ténèbres de la tristesse : que notre soif d'absolu s'étanche dans l'obscurité.

Quand vous souffrez de trop d'élan, quand l'enthousiasme de vivre vous pèse et que, devant l'explosion désordonnée de votre vie, vous redoutez le suicide, transformez l'excès de douleur en anathèmes, canalisez les vagues débordantes de votre énergie dans des extases vitales. Cherchez dans les drames des occasions de sublimation, usez des tragédies comme de voies vers la pureté, torturez-vous pour vaincre la pourriture qui vous ronge. Ne sentez-vous pas, frères, que de telles douleurs attendent leur apaisement ? Ne sentez-vous pas que c'est par nos plaies que le poison s'écoule ? Tout notre être était à vif ; car le poison était dans le sein. N'êtes-vous pas, frères, saisis par un désir de printemps et une nostalgie de quiétude ? Cette nostalgie d'un monde plus pur, aux vastes cieux ouverts et aux harmonies inconnues, ne vous oppresse-t-elle pas de tendres voluptés ? Votre esprit ne tressaille-t-il pas au pressentiment des bonheurs qui vous attendent dans d'autres mondes ? N'êtes-vous pas illuminés par la vision des douleurs sublimées ? Ne voulez-vous pas le changement de fond en comble, celui qui se fait dans la poitrine ? Ne voulez-vous pas un monde où vous téteriez le bonheur au sein de la douleur, l'extase, auprès de la négation et la prophétie, auprès du désespoir ? N'êtes-vous pas séduits par un monde où notre trop-plein inonderait en vagues caressantes le désert caché de nos inanités ? Frères, n'entendez-vous pas l'appel de la sérénité, et son immensité plus chaude et plus douce ? N'êtes-vous pas saisis par la nostalgie des lointains, vastes comme vos douleurs ? Ne pouvez-vous donc pas trouver, par le désir de pureté, un lit à votre trop-plein pour qu'il s'y déverse ?

PROPHÉTIE ET DRAME DU TEMPS

— Que notre ardeur embrasse sur tous les plans de la vie, tous les contenus de l'existence dans une participation originaire ; vivre tout jusqu'à l'extase. Que la vie sociale soit le champ de vérification de notre sensibilité exacerbée ; que nous épanchions notre infini intérieur dans tout ce que la vie a d'extérieur. Dissipons nos énergies loin de la culture, qu'elles grandissent en tourbillonnant. Vivons tout avec passion en sorte que le destin fende comme l'éclair notre obscurité et celle du monde. Devenir autre chose, voilà notre but ; n'accepter la vie que pour ses grandes négations et ses grandes affirmations. Si la conscience de notre mission ne nous embrase pas, nous ne méritons ni de vivre ni de mourir. Je ne comprends pas qu'il puisse y avoir dans ce monde des hommes indifférents, des esprits sans tourments, des cœurs sans brûlures, des sensations sans vibrations et des larmes sans pleurs. Il faudrait interdire les spectateurs, tous ceux qui font de la distance une vertu. Seul un esprit qui fermente et n'oublie jamais qu'il vit peut réveiller notre enthousiasme. Nous déclarons fausses les vérités qui ne font pas souffrir et nuls les principes qui ne consomment pas. Que nos vérités se muent en visions et nos principes en prophéties. Que les mots soient des flammes et les arguments des éclairs. Nous n'avons pas de temps à perdre en preuves, en démonstrations et en certitudes.

N'aimons-nous pas les prophètes parce qu'ils annulent le temps ? La prophétie est un saut de la conscience hors du temps. Son contenu, le futur vécu dans l'actuel. Nos désirs deviennent en elle des présences et les visions brillent dans le trop-plein de l'actualité. La prophétie ne tente-t-elle pas de supprimer l'inéluctable des distances dans le temps ; n'essayons-nous pas avec elle de vivre tout de manière absolue ? Ceux qui ignorent les feux ardents de l'esprit prophétique accueillent la succession des instants dans leur relativité et, sceptiques, acceptent tout. Ce n'est que dans la prophétie qui enjambe le temps, que nous vivons l'instant en regard de la direction absolue, vers laquelle il faudrait tendre. Les fins dernières, la prophétie nous les rend accessibles dans le vécu exacerbé du moment. Il faut savoir s'abandonner à tout ce qui est prophétique, à la passion de l'absolu qui l'anime, à la présence de grandes fins dans de grands commencements qu'elle révèle. L'ardeur prophétique ne se nourrit-elle pas du pressentiment de la fin présente dans tout ce que nous avons vécu ? Avec un désir bestial, annulons le temps pour que chaque

instant de la vie soit un commencement, un sommet et un crépuscule. Comme dans l'élan mystique, que les visions nous envahissent de leur éclat et qu'elles nous aveuglent par leur paroxysme lumineux. Qu'avons-nous à perdre ? Même sans désir infini d'absolu, de réalisation intégrale et de possession infinie, le temps finira par nous engloutir irrémédiablement ; et, chaque fois que notre être aura été diminué par la lâcheté, nous aurons gâché notre vie.

Avec un fouet immense, il faudrait frapper tous ceux qui attendent de vivre, qui ne savent pas céder à la démonie du temps, et attendent dans l'angoisse que le temps disperse les miettes de leur existence. Car la quasi-totalité des hommes sont des miettes d'existence qui attendent l'anéantissement. Aussi la valeur de l'éthos prophétique réside-t-elle dans la volonté de s'anéantir par sa main, dans une existence intense comme une extase. La conception d'un vécu dramatique dans le temps est à la base de toute prophétie. Combat sans merci contre le temps ou inertie du vécu temporel. Le sentiment normal et commun de la temporalité ne peut conduire qu'à attendre la vie, suivant en cela une conception commode où l'on se complaît dans les surprises qu'offre la diversité des instants. Les hommes attendent tout du temps : ils attendent que leurs idéaux s'accomplissent dans l'avenir, que leurs espoirs se réalisent et que la mort vienne en son « temps ». À l'inverse, il faut que notre frénésie prophétique ne connaisse pas de freins. Que la conscience de notre mission dérive d'une communion avec l'instant et d'une fureur exaltée de vivre une vie pleine, en dépit du néant temporel. Que notre messianisme soit comme un incendie où tous les tièdes de ce monde seront dévorés, et auquel n'échapperont pas ceux que le désir de transfiguration ultime indiffère. Que le feu intérieur soit notre obsession pour nous élever avec lui comme sur des ailes. Que de grandes tâches nous épargnent la gangrène du temps : que les instants mettent une éternité à passer et que l'éternité passe en un instant. Que nos visions atteignent de tels sommets que leur amplitude fige les hommes ; et qu'en étant secoués d'une longue contemplation, ils puissent être désormais prompts à la passion pour l'absolu. Car l'indifférence est un crime envers la vie et envers la souffrance. Et que notre élan prophétique soit un tremblement contagieux comme la maladie ou comme le feu ; que, portés par lui, nous prenions d'assaut ce monde abrité dans le silence et les ombres et que, dans une croisade universelle, nous libérions enfin les lumières cachées derrière l'obscurité du monde et derrière nos ténèbres !

Frères, ne vous êtes-vous jamais demandé pourquoi nos joies sont si rares et si intenses ; pourquoi nous ne respirons pas sans soupirs et pourquoi nous tremblons de joie ? N'avez-vous jamais pensé que la

souffrance est le prix de la joie, que les grands bonheurs sont des douleurs transfigurées ? N'avez-vous pas attendu pendant tous ces instants de douleur, celui d'une joie immense ? Ne l'avez-vous pas espéré comme le rachat de nos échecs sans nombre ? Frères, n'aimons-nous pas la souffrance pour ce moment-là, cet unique instant de joie, profonde et infinie, où les douleurs deviennent pures et les désespoirs sublimes ? Ah, frères, combien il faut souffrir pour se réjouir d'un seul instant de joie ! Certes, la souffrance est un crime envers la vie. Mais ne vous êtes-vous pas demandé pourquoi notre *vie* est pour nous une *autre vie* ? Nos douleurs n'ont-elles pas déjà supprimé l'autre vie ? Et pourquoi les douleurs d'aujourd'hui ne sont-elles pas aussi fécondes qu'elles nous étaient néfastes autrefois ? Ne serait-ce pas parce que nous avons édifié une autre vie sur des souffrances prolongées afin d'obtenir de rares et grandes joies ?

MOURIR D'ENTHOUSIASME

— Que d'enthousiasme meure notre esprit ; que nous mourions tous d'enthousiasme. Que les élans vers la vie soient irrésistibles et que le désespoir brûle notre élan. Que notre mission s'achève dans un dernier sursaut, dans le grand sursaut de notre enthousiasme. Nous n'en avons pas vécu si nous n'en mourons pas. Que l'enthousiasme soit intensités musicales et étreintes d'éternité dans l'instant et que l'infini du monde soit un infini de sensations. Qu'il soit si grand que nous nous sentions nus devant nous-mêmes : pleurons d'avoir tant attendu un tel instant.

Que tout ce que nous vivons soit les préparatifs et les degrés de l'enthousiasme suprême. Il faudra mourir maintes fois d'enthousiasmes et dans nos élans, pour qu'un ultime élan nie la vie parvenue à son sommet.

Que nos regards soient fixés sur l'infini et nos pensées, lourdes d'éternité ; que le corps vibre comme une corde ; que les organes, comme des prises branchées sur des harmonies cachées, nous accordent sur de grands mystères. Mourir de tant d'enthousiasme que notre mort soit celle du monde.

Que notre élan soit si fort que son irruption nous empêche de penser. Qu'il nous traverse comme un vertige et que sa furie volcanique nous domine, afin que ses sursauts remplissent les vides où les pensées se complaisent. Car si les pensées naissent des vides de la vie, c'est lors d'un manque d'enthousiasme qu'elles se libèrent. Qu'au contraire, notre enthousiasme soit irrésistible et entraîne dans ses remous la pensée. Les déchaînements de la vie sont trop précieux pour ne pas piétiner les idées claires et stériles. Mais si des pensées apparaissent à la périphérie de notre enthousiasme, que nous leur donnions vie dans la fièvre et que nous fondions leurs tumultes dans les tourbillons flamboyants de l'enthousiasme.

Et si vous ne voulez pas qu'on voie en elle votre seule fortune, apprenez alors à penser dans la fièvre, à rendre les pensées ardentes, à tirer de la vapeur des idées. Que la fièvre soit la condition naturelle de vos pensées. Votre élan ne s'abaissera plus jamais jusqu'à la connaissance et vos extases vous empêcheront de chercher au-dehors ce que vous pouvez obtenir à l'intérieur. Les manques d'enthousiasme ne vous rendent qu'objectifs. Que, sur le chemin de l'extase, vos

pensées soient de simples détours. Que votre élan engloutisse les mondes et, comme en une étreinte, que vous embrassiez l'être et l'infini. Que les désirs refoulés explosent en étreintes totales et que votre *désir* féconde le monde. Que vos impulsions soient démiurgiques et votre passion, une sexualité cosmique. Que l'ensemencement couronne votre geste et que votre instinct engendre de nouveaux mondes. Et, joyeux dans vos désirs frénétiques, oubliez le *grand dégoût*, la tentation du renoncement sans issue, de la séparation sans retour. Prenez garde au grand dégoût, aux moments putrides, fuyez ceux qui vous ferment les routes de l'être. Car le grand dégoût est l'amertume qui étouffe l'extase de l'être, qui nous interdit de nous perdre en tout et empêche que tout se perde en nous. Frères, explosez en fécondations, que vos pensées soient ensemencées et que leur fertilité vous fasse oublier l'attrait du grand dégoût. Que votre élan soit une fécondation continue et qu'en engendrant des mondes nouveaux, surmontant les tentations de votre abîme, vous embrassiez la nature tout entière.

Toutes ces tristesses qui sont aujourd'hui nos joies, ne sont-elles pas devenues des mers de larmes ? Les tristes lueurs d'autrefois ne nous illuminent-elles pas désormais ? Et ces océans de larmes qui nous inondent, recouvrant de leur flux le dégoût amer et la sécheresse de l'être ? Nous sommes charmés par toutes ces larmes qui naissent en nous et s'étendent comme de vastes sérénités, nous sommes enchantés par tous ces crépuscules devenus des aurores. Ne pleurons-nous pas pour n'importe quoi, ne nous enivrons-nous pas de clartés irrésistibles, qui gargouillent et déversent en nous en fluidités transparentes toutes les tristesses devenues joies ? Nos extases ne sont-elles pas baignées de larmes, ces revers du feu qui nous inonde ? Des vagues de larmes se dressent en nous qui ne sommes plus qu'une mer de larmes. Goutte à goutte, nous débordons de tristesses sublimées dans un flux sans bornes, et les larmes remontent vers l'origine de nos joies. Autant de larmes versées, autant de joies perdues.

S'il y a encore de la folie et de l'enthousiasme dans le monde, qu'une autre vie soit faite d'obsession et de vision. Élevons-nous jusqu'au point où notre paroxysme nous indique une autre vie, et équivaut à *la vie* à laquelle notre enthousiasme aspire. Attaquons-nous aux racines de la vie pour que, dans une création absolue, un autre monde s'offre à nos extases. Mieux vaut détruire la vie par les racines que recueillir plus tard la sève de racines pourries. Nous aurons tant de forces que nous enlèverons la vie de son milieu sale et corrompu, et qu'une sève nouvelle en réchauffera les pulsations. Plantons la vie dans le soleil, que sa sève soit la lumière. Croissons les pieds dans la lumière, inaugurons notre vie nouvelle par de vastes clartés, et que la

fécondité retrouvée jouisse d'une extase lumineuse. Après cela, la vision d'un autre homme ne sera plus un rêve. Une autre sève dans la vie, puis un autre homme !

Si les ressorts de cette vie médiocre et calme ne se cassent pas, la route de l'existence absolue est barrée. Que les ressorts d'une autre vie soient si tendus que, dans leur liberté, chaque mouvement signifie l'absolu !

Mon âme s'afflige devant ce monde où les hommes vivent pour se rendre tour à tour malheureux.

Comment peuvent-ils encore respirer après avoir semé la désolation ?

Chacun devrait désirer le malheur pour soi afin de l'épargner à l'autre. Il est mille fois plus supportable d'avoir été rendu malheureux que de rendre malheureux. Quand on pense qu'il y a des hommes qui peuvent dormir alors que d'autres souffrent par leur faute. Il faudrait détruire la culture qui autorise de parler d'idéal quand coulent les larmes. Comment ne pas regretter la pureté dans un monde où l'on ne peut être *essentiel* que dans le malheur ? Nous avons tous déjà croisé des sourires doux, tendres et consolants. Pourquoi n'avons-nous pas juré après eux d'être complètement différents ? Un seul sourire de femme vaut plus que les trois quarts de la pensée humaine, si l'on savait y voir le sourire de la vie. Mais combien d'entre nous s'imaginent alors le bonheur dans l'extase réciproque, combien sommes-nous à avoir prêté serment au nom d'une autre vie !

Pourquoi je m'en prends à l'homme ? (Pourquoi faut-il que nous fassions de même entre nous ?) Parce que l'être humain n'attise pas le feu de la vie, parce qu'il ne vit pas dans les flammes la naissance et la destruction des choses.

Parce qu'il ne brûle pas du désir de pureté, et ne meurt pas dans une invasion de lumière et son ultime transparence.

J'aimerais que la vie s'écoule dans l'homme, pure comme la musique de Mozart. Mais il n'a pas poussé le tragique jusqu'au bout, pour brûler du désir de pureté ; ni non plus le malheur ou la douleur jusqu'à la démence, pour penser à ce bonheur qui pourrait être si profond. Dans toute l'histoire humaine, le bonheur n'a atteint cette profondeur que chez Mozart. Quand l'homme tirera toutes les conséquences de sa condition, il ne rêvera qu'à se perdre dans des harmonies transcendantes. Alors, l'homme sera sincère avec lui-même. L'homme doit mourir ; il faut que meure l'homme en nous ; de cette agonie, une nouvelle vie pourrait jaillir, pleine d'enthousiasmes purs

et des extases enchanteresses. Ce n'est pas la *force* qui doit définir les pulsations de la vie, mais une extase réciproque, qui doit rapprocher les êtres dans des vibrations immatérielles.

Comme pour un culte, que leurs gestes portent la marque du symbole, que les regards décrivent des courbes immatérielles et que des rapprochements subtils mêlent dans un bain rayonnant la sève pure de tant de vies qui s'expriment comme les tons d'une mélodie. Que tout prenne le caractère de l'extase, que chaque acte de vie soit participation à l'essence, prise directe dans le rythme total de l'esprit.

Être le premier dans l'espace, tel fut l'idéal de la conquête sur l'étendue. Que la vision d'une autre vie soit si profonde que l'être qui grandirait dans l'extase ne considère pas l'espace comme un obstacle mais, en étreignant les sources de la vie, qu'il puisse à chaque instant parvenir là d'où la vie est partie, aux formes premières, quand la volonté, l'esprit et la culture n'en avaient pas troublé la source pure.

Être dur, être brute, ainsi s'est rêvé l'homme dans sa forme idéale. Il n'est parvenu ainsi qu'à vivre à la périphérie de la vie. Mais le temps est venu où la forme humaine d'existence doit être anéantie pour rejoindre les profondeurs de la vie, dissimulées sous les illusions humaines.

Si vous désirez l'absolu, osez courir le risque de rompre ; de quitter toutes ces choses qui ne peuvent être oubliées, ces personnes qui vous sont chères et celles qu'il faudrait aimer. Si vous ne ressentez pas le désir d'une séparation radicale, qui vous insufflera la mélancolie des instants de solitude sans laquelle la porte des révélations ultimes reste close ? Renoncez à vos idéaux si la mélancolie ne répand pas dans votre esprit ses effluves enivrants et si, grâce à elle, le goût du renoncement ne vous a pas empoisonné. La force de la solitude se manifeste lorsqu'on se sépare de ceux qu'on aime. N'avez-vous pas ressenti la nécessité de renoncer à un ami, à une maîtresse ou à la musique, pour vous endurcir dans sa mission ? N'avez-vous jamais recherché le contact de la douleur sur les routes les plus douloureuses ? Si vous n'avez jamais tué un grand amour pour une grande souffrance, vous êtes perdu pour les épreuves qui forgent la destinée ; vous êtes perdu pour votre destin.

Figurez-vous un ciel d'été infini et toute la mélancolie qui enveloppe l'immensité bleue. Dans de tels instants, quand les hommes oublient tout, vous sentez-vous capable de perdre tout ce que vous avez aimé, pour pouvoir, dans une grande séparation, vous retrouver vous-même ?

Oubliez la science, qui ne parle jamais de la douleur et imprégnez-

vous de vos propres révélations. Oubliez tout ce qui vous exile de vous-même et atténue inutilement vos douleurs. Ayez le courage de vos douleurs et cherchez les souffrances comme des occasions de s'éprouver sans cesse.

Nous devons tous haïr ce monde de douleurs approximatives. Car nous n'avons à choisir qu'entre des douleurs absolues et infinies, et l'élan pur vers la vie. Si le poison de la douleur ne vous déchire pas au point de vous faire accomplir le saut vertigineux dans la pureté, soyez-leur reconnaissants. Sinon, inutile d'y verser un baume réconfortant ; que votre esprit brûlant absorbe la chaleur virulente du poison. Aimez et haïssez les souffrances ; mais ne les fuyez jamais. Traînez-vous sous la douleur mais qu'elle ne vous entraîne pas.

Frères, que la vie soit si intense en vous que vous mouriez et vous détruisiez en elle. Mourir de la vie ! Détruire sa vie ! Criez des cris de la vie, chantez dans des chants derniers les derniers sursauts de la vie. Comme dans un tremblement de terre, que vos profondeurs mugissent et que des menaces inconnues calment votre soif d'inquiétude. Que tout ce que vous vivez ressemble à ce cataclysme et que l'effondrement de la vie vienne de votre désir d'élévation. Ne sentez-vous pas que la vie en vous fait craquer ses coutures ? Ne repoussez-vous pas dans vos chutes et vos élévations les limites de l'existence ? Comment peut-on vivre seulement pour ne pas mourir ? Pourquoi certains hommes ne peuvent pas mourir de tant de vie ?

Luttez en restant conscients de la fatalité, car alors seulement tout ce que vous vivez pourra être un effondrement ou une transfiguration. Sentez l'inévitable à chaque pas, pour que chaque pas soit un pressentiment de la tragédie. Méprisez les saints, qui montent vers la lumière mais n'ont jamais peur de dégringoler dans les ténèbres ; méprisez-les parce qu'aucun n'a perdu l'esprit. Aucun, même devant la lumière en lui. Tragédie ou mépris de la sainteté...

Aucun saint n'a connu la chute et, me semble-t-il, aucun saint n'est mort. Du bonheur de ne pas être saint ou du grand malheur...

Commencement de la sainteté : quand on sent que la vie n'a plus rien à perdre dans la mort et la mort dans la vie.

Tragédie : la vie comme limite de la mort.

La sainteté est comme une fleur sans parfum, une beauté sans éclat.

La seule profondeur fade : la sainteté.

Sainteté ou l'absence de destin.

Un saint *ne peut* mourir car il *ne vit pas*. La vie d'un saint ne *s'achève* pas plus qu'elle ne commence. Le génie peut être tué par son œuvre. Quel saint est déjà mort de l'amour qu'il porte ? Chaque instant comme expression d'un destin, comme lutte entre vie et mort, est une tragédie. En elle, la mort et la vie sont des absolus. Mais l'absolu auquel le saint parvient sacrifie autant la vie que la mort. Absolu inutile et profondeur fade ou pourquoi nous avons peur de la sainteté, au prix de notre être.

IV

— Je vous invite, frères, à renoncer à la conscience, à renoncer à tout ce qui peut faire obstacle à votre orgie intérieure, à votre ivresse infinie et exaltée. Que le doux chaos des sens vous berce et vous entraîne dans sa ronde ; que vos frissons cruels dessinent des mouvements de ballet. Assumez les instants où votre drame devient aussi inutile qu'un jeu ! Ayez des moments de grâce dans votre tragédie et n'oubliez pas de savourer votre chute en la sublimant dans un pas de danse ! Ah, rares instants où la souffrance devient vaine, gratuite et sinueuse jusqu'à l'élégance ; où la douleur, en une vibration trop forte, se dissipe et se fond dans la danse ! N'avez-vous jamais remarqué comment, par certains gestes spontanés de la main, les souffrances peuvent se purifier, comment elles bondissent en une danse intérieure, et, en bondissant, s'oublient elles-mêmes ? Ces mouvements ondoyants du corps, ne les avez-vous pas sentis naître en vous dans les heures où la souffrance devient inutile, le désespoir gratuit, la fatalité souriante, l'irréparable engageant, et les ténèbres gracieuses ? Et n'avez-vous jamais été subjugués dans des moments trop rares par les ténèbres qui jouent en vous ; n'avez-vous pas été foudroyés de joie à l'invitation au jeu lancée par la douleur, ces rares invitations où elle s'oublie elle-même ? Renoncer à la conscience et chercher l'orgie, cette autonégation de la douleur ?

Depuis quand es-tu un homme ? Depuis que dans son esprit, l'Éros se nie lui-même.

Drames inavoués : l'Éros se cherche dans les régions de l'esprit, désire s'en retirer, comme la vie désire rester vierge d'esprit. Palpitation subtile de l'Éros dans notre être, sensation douce et étrange que le sperme circule dans le sang ? N'est-elle pas présente ici, la volonté de l'Éros d'être pur et de se manifester dans une vie pure ?

L'amour comme état pur, dissocié des valeurs – ou pourquoi la paix entre l'esprit et la vie ne se fera pas.

Salut de l'esprit par les femmes ou lassitude de l'homme devant sa condition.

Triomphe de l'Éros comme expression suprême de la vie ou pourquoi l'esprit n'est qu'un accident dans le monde.

La mort, la vie, l'esprit ou la route de l'éternité au temps. Qu'est-ce que l'esprit au regard de la vie et la vie face à la mort ?

Par rapport à l'esprit, la vie est originaire ; dans le vide de la vie, l'esprit est apparu ; la conscience a grandi au détriment de l'Éros. Dans le Logos, une forme d'existence a gagné en majesté et a perdu en éternité. La vie est éternelle pour l'esprit et éphémère pour la mort. Car la mort *précède et survit à la vie*.

Le corrélat de la mort : le rien ; de la vie : l'Éros ; de l'esprit : la conscience.

Progrès dans l'éternité ou avancée dans rien. L'existant, le concret, le vivant *sont* seulement dans le transitoire. L'éternité signale un manque de vie ; le transitoire consomme tour à tour des surcroûts d'être.

Le rien est primordial (d'où, au fond, *tout est rien*) ; l'Éros est capital ; la conscience est dérivée.

Pour l'homme, qui hésite entre rien, Éros et conscience, approfondir l'Éros peut encore le consoler de ses oscillations entre l'éternel de la mort et le passager de l'esprit. L'esprit peut viser l'éternité ; en tant que *durée*, il est inférieur à l'irrationnel de la vie. De nombreuses fleurs s'épanouiront encore au soleil quand on ne trouvera plus trace de nos idées.

Abandonnés au tremblement de l'amour, enrichis par une orgie érotique comprise comme tumulte substantiel de la nature, cultivons tout ce qui est originaire, et palpite ainsi. Voguons sur les dernières fluidités de la vie, flottons sur les ondulations de l'océan de nos sens. Répondons frénétiquement aux clameurs profondes de l'Éros et pénétrons jusqu'à ses premières lueurs. Rejoindre au plus près les pulsations de la nature pour que notre esprit s'ouvre comme aux premiers appels intérieurs de l'Éros. Et que notre soif des choses ultimes dresse un temple des premiers commencements de la vie !

S'il est difficile d'accéder à l'état de tension extrême, il est plus difficile encore de supporter le dégoût, la dépression et la fatigue qui s'ensuivent. Peu de gens s'imaginent ce que coûte une révélation, une exaltation prophétique ou un paroxysme musical. Une grande joie se paye de milliers de tristesses et une seule vision de fatigues infinies. Combien peuvent résister à l'épreuve du grand dégoût ; combien peuvent supporter la propagation générale d'un poison ardent et destructeur ? Les mâchoires tétanisées, le cerveau et les membres compressés, plus la sensation confuse d'être pris dans l'entrelacs d'un

clair-obscur, tout cela nous enserre comme dans des pinces de feu qui nous laisseront éternellement stigmatisés. Il faut à tout prix effectuer un saut au-dessus de nous-mêmes pour vaincre le grand dégoût, et il est héroïque de le supporter. Car dans ces instants sombres, nous sommes à ce point empoisonnés que nous avons l'impression d'être réduits aux sécrétions d'un être toxique. Comme une fleur venimeuse, nous changeons tout en sève virulente : nous voilà devenus principe de destruction. Et la vie est alors aussi puissante en nous que ce principe est grand. Le regard tue ; le sourire fige ; la parole ébranle. Dans le grand dégoût, nous sommes traversés par toutes les impulsions destructrices et autodestructrices présentes dans la vie. Rien d'étonnant à ce que les impulsions érotiques semblent sadiques et bestiales, avec leurs volontés sanguinaires de destruction et d'anéantissement définitif. Un Éros venimeux prend possession de nous et nous révèle des stries noires là où nous désirions la vie pure. Mêlant l'amour aux convulsions de l'effroi dans une contorsion infernale, il engendre une lassitude inhumaine et souterraine, pollue les sources de la vie en sorte que nos élans vers la pureté s'y brisent comme autant de tragédies.

Qu'un Éros pur, qui suive l'écoulement spontané de vie, nous délivre de l'attrait et des tourments du grand dégoût ; que le progrès dans la sérénité nous sauve de la solitude et du temps où nous mourrons et qui nous fait mourir.

Exergue à une autobiographie ; je suis un Raskolnikov sans l'excuse du crime.

Éros : accomplissement dans les sources de la vie ; Musique : impossibilité de s'accomplir dans la vie.

Seule la musique est une « tentation » : car elle seule peut nous détourner des finalités de la vie. Une sensation musicale profonde résulte de l'impossibilité de l'homme à se réaliser dans la vie. La musique nous « délivre » de la vie, en ce qu'elle nous fait *l'oublier*. Sinon, toute musique est un attentat...

Pourquoi l'homme chante-t-il dans l'amour ? Parce que son amour n'est pas certain de s'accomplir. Un amour profond découvre dans la musique ses propres pudeurs. Comme si l'amour voulait échapper à lui-même.

Musique érotique ou lâcheté de l'Éros.

D'où vient le vague dans l'érotisme, puisque l'amour s'enracine dans l'instinct ? L'instinct a une direction déterminée et une grande

capacité à absorber l'objet visé. Mais alors d'où viennent l'ineffable de l'amour, les aspirations indéfinies et les nostalgies érotiques ? Le débordement de l'Éros dans toute la sphère de l'être mêle l'élan érotique à tous les plans de l'existence, y compris à ceux qui n'ont aucune affinité avec ce qui est spécifique dans l'Éros. Nous aimons alors avec toutes les parties du corps et avec toutes les cellules de l'esprit.

Nous aimons en marchant, en dormant, dans nos rêves, nos souvenirs et nos peines... Soumis à une telle extension, il est naturel que l'amour perde la conscience précise de lui-même et se disperse par excès de plénitude, comme une inondation. Le vague dans l'érotisme résulte de cette effusion de l'instinct, qui, de trop d'intensité, veut tout étreindre et laisse échapper l'essentiel et l'individuel.

Tout le charme de l'amour réside précisément dans le mariage étrange du fond instinctif et du vague érotique.

MOZART OU MA RENCONTRE AVEC LE BONHEUR

— L'homme ne peut être *essentiel* que dans le malheur. Mozart nous attire-t-il seulement comme une exception ?

Est-ce de Mozart seul que j'ai appris la profondeur des cieux ? Chaque fois que j'écoute sa musique, je me sens pousser des ailes d'ange.

Je ne veux pas mourir parce que je ne peux imaginer qu'un jour, ses harmonies me seront définitivement étrangères.

Musique officielle du paradis.

Pourquoi ne me suis-je pas encore effondré ? C'est ce que j'ai de *mozartien* qui m'a sauvé.

Mozart ? Des *pauses* dans mon malheur.

Pourquoi j'aime Mozart ? Parce qu'il m'a fait découvrir ce que je pourrais être si je n'étais pas l'œuvre de la douleur.

Symboles du bonheur : ondulation, transparence, pureté, sérénité...

Ondulation : schème formel du bonheur. (Révélation mozartienne.)

La clé de la musique de Bach : le désir d'évasion du temps. L'humanité n'a pas connu d'autre génie qui ait représenté avec un plus grand pathos le drame de la chute dans le temps et la nostalgie du paradis perdu. Les évolutions de sa musique donnent la sensation grandiose d'une ascension en spirale vers les cieux. Avec Bach, nous nous sentons aux portes du paradis ; jamais à l'intérieur. Le poids du temps et la souffrance de l'homme tombé dans le temps accroissent la nostalgie pour des mondes purs, mais ne suffisent pas à nous y transporter. Le regret du paradis est si essentiel à la musique de Bach qu'on se demande s'il a eu d'autres souvenirs que paradisiaques. Un appel immense et irrésistible y résonne comme une prophétie ; et quel en est le sens sinon qu'il ne nous tirera pas de ce monde ? Avec Bach, nous montons douloureusement vers les hauteurs. Qui, en extase devant cette musique, n'a pas senti sa condition naturellement passagère ; qui n'a pas imaginé la succession des mondes possibles qui s'interposent entre nous et le paradis ne comprendra jamais pourquoi les sonorités de Bach sont autant de baisers sérapiques.

Chez Bach, le transcendant a une fonction si importante que tout ce qu'il est donné à l'homme de vivre n'a de sens que rapporté à sa condition dans l'au-delà. Rien de naturel dans cette musique transcendante qui ne tolère ni les apparences ni le temps.

Bach nous invite à une croisade pour découvrir dans l'esprit de l'homme, au-delà des apparences, le souvenir d'un monde divin. Mais a-t-il compris *l'homme*, en pensant que ses émotions suffiraient à l'en consoler ? Ses appels réconfortants ne s'adressent-ils pas plutôt à un monde d'anges déchus, dont la tentation astrale du péché a brisé les ailes et qui les a jetés d'au-delà jusqu'ici, où les choses naissent et meurent ? Toute la musique de Bach est une *tragédie angélique*. L'exil terrestre des anges est son motif et son sens caché. C'est pourquoi nous ne pouvons comprendre Bach que lorsque nous nous éloignons de notre humanité, lorsque nous vivons notre premier souvenir. Affligé par la chute dans le temps, Bach n'a vu que l'éternité. Le pathos de cette vision consiste à représenter le processus d'ascension vers l'éternité et non l'éternité elle-même. Une musique dans laquelle nous ne sommes pas éternels mais où nous le deviendrons. L'éternité est la défaite complète du temps et l'entrée, non pas dans un autre ordre d'existence, mais dans un monde substantiellement différent. Bach a donné un contour sonore à la conception chrétienne du désaccord absolu entre temps et éternité. L'éternité n'est pas conçue comme une infinité d'instants – il y a une éternité dans le temps, une totalité immanente du devenir – mais comme un instant sans centre et sans limites. Le paradis est l'instant absolu, une boucle où tout est *actuel*. La tension et le dynamisme de sa musique viennent de ce que nous avons à conquérir le paradis ; nous ne voulons pas qu'on nous le donne. L'intervention divine n'y joue à peu près aucun rôle. Bach prie Dieu plutôt de nous accueillir que de nous sauver. Le moment dramatique a lieu à la porte du paradis, au seuil de l'éternité. C'est dans le christianisme profond de Bach que la croisade pour le paradis atteint son point culminant. L'autre solution, celle de la révolte et de l'abîme humain ? La croisade pour affranchir le paradis de la domination divine...

Quelles harmonies résonnent aux portes du paradis ? Que peut-on entendre à cet endroit seulement ? Si, avec Bach, nous éprouvons le regret du paradis, avec Mozart, nous sommes au paradis. Sa musique est paradisiaque pour de bon. Ses harmonies font danser la lumière de l'éternité. De Mozart, nous pouvons apprendre en quoi consiste la grâce de l'éternité. Un monde sans temps, sans douleur, sans péché... Bach nous parlait de la tragédie des anges ; Mozart nous parle de leur mélancolie. Mélancolie angélique, tissée de calme et de transparence, jeu de couleurs.

La construction en spirale de la musique de Bach indique par ce schéma même l'insatisfaction devant le monde et ce qu'il nous offre, ainsi qu'une soif de reconquérir une pureté perdue. La spirale ne peut être le schéma de la musique paradisiaque parce que le paradis est le point final de l'ascension ; plus haut, il n'y a plus rien à atteindre. Reste à se tourner vers le bas, vers la terre. Éprouverait-on aussi là-haut le regret de la terre ? Elle qui est démonie... Chez Mozart, l'ondulation signifie l'ouverture réceptive de l'esprit devant la splendeur paradisiaque. L'ondulation est la géométrie pure du paradis, alors que la spirale est la géométrie plane des mondes qui s'interposent entre la terre et le paradis.

MOZART OU LA MÉLANCOLIE DES ANGES

— Je garde en mémoire comme un remords, un regret et une obsession ce que Maurice Barrès écrivait un jour des premières compositions de Mozart, de ses premiers menuets conçus dès l'âge de six ans : qu'un enfant ait pu entrevoir de telles harmonies est une preuve de l'existence du paradis par le *désir*. Barrès a raison : toute la musique de Mozart, pure et aérienne, nous transporte dans un autre monde, ou peut-être dans un souvenir. N'est-il pas étrange que, purifiés par elle, nous vivions chaque chose comme un souvenir sans qu'il devienne jamais un regret ? Pourquoi cela ? Sans doute parce que le monde que Mozart nous offre est de la consistance même des souvenirs : il est immatériel. On aime Mozart dans les instants où l'on prive la vie de sa direction, où l'on convertit l'élan en vol, quand les ailes portent le sort mais non les fatalités. Qui pourrait dire où finit la grâce et où commence le rêve ? Cette musique destinée aux anges nous fait découvrir une nouvelle catégorie : le *planant*, le suspens, le survol. Chez Haydn aussi, nous rencontrons la même grâce et la même pureté ; lui aussi possède ce charme intime propre à l'absence de métaphysique. Mais à la différence de Mozart, il s'adresse trop aux hommes ; son rêve est pastoral, sa grâce plus terrestre qu'aérienne. Le charme *suspendu* est troublé par l'attraction qu'exerce le monde. Pour Mozart comme pour toute musique angélique, porter ses regards vers le bas, vers nous, est une trahison. À moins que se sentir homme soit la pire des trahisons...

Mozart est-il resté jusqu'à la fin de sa vie fidèle à sa vision, fidèle au monde que révèlent les ondulations de la mélancolie et du rêve, fidèle à son paradis intérieur et au paradis du désir ou du souvenir ? Ne sommes-nous pas parfois enclins à croire que Mozart n'a jamais été sali par la pensée de la mort, et n'a jamais été infecté par ses tristesses délétères ? Bien que, dans une lettre écrite quelques années avant sa disparition, il confesse son intimité parfaite avec la pensée de la mort, il serait pourtant difficile d'y trouver à cette époque, si l'on excepte la fatigue et l'élan comprimé, une réflexion morbide, qui aurait tendu ses arcs noirs au-dessus de son univers. On a remarqué depuis longtemps que le *Requiem* de Mozart, bien qu'il exprime le désir d'échapper au monde, n'en conserve pas moins son souffle pur, ce je ne sais quelle allusion réconfortante à un monde de couleurs roses, qui masque les souffrances de la chute dans le monde.

Et pourtant, Mozart n'est pas resté conséquent avec son rêve initial. S'il a bien écrit une musique pour les anges, les ailes ne lui sont pas moins tombées chaque fois qu'il n'était pas dans sa musique, c'est-à-dire dans leur *musique*. Ainsi, ce qu'il a créé pendant l'année de sa mort est une trahison. Le retour à sa condition, ses retrouvailles avec son humanité, le réveil du rêve de sa vie substituée à la mélancolie transcendante une tristesse sombre, matérielle, une atmosphère de décomposition, d'inéluctable et de funèbre, qui plus tard, trouveront leur couronnement douloureux dans les créations de Schubert.

Presque jusqu'à sa mort, Mozart a préservé la continuité de son rêve de jeunesse. La preuve de l'existence du paradis par le désir, dont parle Barrès, est renouvelée, jusqu'à la trahison. Soudain, c'est comme s'il avait été anéanti par l'éternité du paradis. Et sa chute nous est rendue sensible par la tristesse infinie et l'intimité avec la mort présentes dans ses dernières créations. Un véritable saut s'est opéré, un écart significatif, une rupture symbolique. L'adagio de son dernier *Concerto pour clarinette et orchestre* nous révèle un Mozart changé ; non pas converti mais abattu ; non pas transfiguré mais vaincu. Sa musique où, auparavant, la mélancolie subtile et éthérée refusait la tristesse matérielle, où l'élan gracieux excluait l'autre côté de la vie, glisse soudain sur la pente opposée, et ne mène qu'à sa défaite. C'est l'effondrement du rêve d'une vie entière. Si, formellement, on peut encore reconnaître le Mozart d'autrefois, l'atmosphère et les reflets affectifs constituent une surprise des plus bizarres. La tristesse des dernières créations de Mozart, en particulier l'atmosphère sombre du *Concerto pour clarinette et orchestre*, donne la sensation d'un abaissement du niveau spirituel, d'une descente vers le zéro vital et psychique. Chaque ton marque un degré dans la dissolution, et l'anéantissement de notre hiérarchie spirituelle. Nous rejetons l'un après l'autre les voiles de notre esprit, les illusions tombent, leur transparence s'avère vide. La tristesse musicale de ce finale mozartien est comme un murmure souterrain ; en sourdine et, je ne sais pas pourquoi, embarrassé. Quand on pense à la grandeur pathétique de la tristesse musicale dans la *Symphonie n° 3* de Beethoven, où la tristesse prend une telle ampleur qu'elle relie les mondes, en construisant au-dessus d'eux une voûte sonore, un autre ciel – alors on comprend que le finale triste de l'œuvre de Mozart ne dépasse ni les dimensions du cœur, ni le cadre de l'âme. Ce n'est pas dans la tristesse et dans la mort qu'on peut transfigurer une âme dont l'inspiration a fait « carrière » au paradis.

Si l'on dit que le rêve de sérénité, de profondeur dans la sérénité, de grâce et de vol immatériel, que toute la mélancolie subtile et transcendante qui se dégage de son œuvre, est de nature à nous laisser

croire qu'il a surpris les mélodies d'un autre monde et les lui a données – n'exprimons-nous pas plutôt notre désir que la réalité spirituelle de Mozart ?

Ce problème rebattu est un faux problème. Peut-on s'imaginer qu'un homme n'ait pas vécu toute son existence dans le monde qu'il avait réalisé ? Rien ne nous fait croire qu'avant sa chute Mozart n'ait pas vécu dans un monde de pures vibrations, dans un autre monde. Personne ne chante le paradis parce qu'il ne l'a pas, mais parce qu'il ne veut pas le perdre.

Ceux qui vivent dans les états du second Mozart, de cette brève période où la mort a assombri les lumières et le souvenir de son paradis intérieur, ceux-là aiment passionnément la musique paradisiaque de Mozart, au point d'en faire un véritable « complexe ». Et ils l'aiment parce qu'ils gardent, caché sous leurs déceptions et leurs échecs innombrables, le monde de leur paradis intérieur, ces mondes qui se révèlent à eux dans les dilatations infinies de l'extase. Car on ne peut pas aimer le monde de Mozart sans le retrouver dans ses profondeurs spirituelles. Tout le secret du désespoir réside dans l'antinomie créée entre un fond mozartien et les immensités noires qui parasitent la vie pour étouffer ce fond. Tant d'âmes vivent dans le deuil des autres, sans savoir où chercher leurs origines, leur aurore.

Que Mozart n'ait pas vécu dans notre monde, qu'il n'ait pas dès le début compris la chute et la mort, c'est stupide de l'expliquer par l'atmosphère rococo où il évoluait. On doit dire au contraire qu'il y a des êtres pour qui l'individuation n'est pas une malédiction parce qu'on leur dévoile tardivement les fatalités de cette condition. Ceux qui sont conscients, et malheureux dans la conscience de l'individuation, dans le contact avec la douleur et la mort, se transfigurent, et acceptent les lumières de la démonie. Mozart a connu trop longtemps les harmonies séraphiques pour pouvoir encore exploiter ces lumières.

« Mystère » de l'ondulation : accomplissement dans l'élévation *ou forme dans l'élan*.

Aimer la ligne ondulée, se fondre en elle et s'y plier. S'il existe une conscience dansante...

Nous aimons l'ondulation parce qu'elle nous *réalise*, nous achève par aspiration...

Une conscience ondulée, dansante, gracieuse : lâcheté pour la tristesse ; trahison pour le dégoût mais pour le bonheur, fleur.

En guise « d'idées » : pensées obsessionnelles. J'aimerais mieux

qu'elles ondulent en moi au lieu de me tараuder...

Me reviennent bruyamment en mémoire toutes ces choses qui n'ont pas voulu mourir. Et je suis assourdi par tout ce qui, en moi, crie après la vie.

Quand l'existence devient une musique et l'être, tremblement, alors cessent les regrets.

Désespoir : vibration dans rien.

Mystique, musique et érotisme : limites où se réalise notre désir d'infini.

Le goût de la chair : une sensation matérielle de la musique.

Question que pose la musique : s'il n'y a pas en l'homme une volonté inconsciente d'être malheureux... peur d'être superficiel dans le bonheur.

Désir secret dans la mélancolie : mourir sous des cieux sereins. Pourquoi des mélodies oubliées nous reviennent-elles dans la mélancolie ? Est-ce seulement pour nous faire mesurer tout ce qui est mort en nous ? La mélancolie ne réveille-t-elle pas le souvenir des lieux où nous avons vécu heureux, où nous avons pressenti que nous pourrions l'être ? Poison délicieux de la mélancolie...

Qui n'a jamais souhaité détruire la musique ne l'a jamais aimée...

Désespoir : forme *négative* de l'enthousiasme.

Apprenez à aimer les attitudes injustifiées, les gestes inexplicables, les actions sans mobile, l'élan absurde... Ne cherchez pas le début d'une chose, la cause, le motif. Que l'abandon surgisse d'un sacrifice spontané, par-delà la joie et la douleur. Moins vous pouvez justifier un acte, plus il est généreux et pur. *L'acte absurde* est l'expression de la plus haute liberté. À moins que l'absurde n'en soit la limite...

La quasi-totalité des hommes travaille pour quelque chose, en partant de quelque chose ; presque tous réalisent leur vie dans le temps. Le geste absurde n'a pas de commencement parce qu'il est sans motif et n'a pas de fin parce qu'il ne vise rien.

L'absurde n'est-il pas ce qui sauve la liberté dans ce monde ? Depuis des milliers d'années, l'esprit humain travaille contre l'absurde ; depuis des milliers d'années, l'homme cache sa peur de la liberté dans son culte des lois. Toute la culture n'est-elle qu'une lâcheté ?

Nécessité de pleurer tout ce qu'on n'a pas vécu ; désir de verser des larmes à l'idée de tous les sourires réprimés ; tendance à se détruire pour avoir perdu tant de sérénités ; enthousiasme pour un être et regret de ne pas avoir disparu en lui ; inutilité de tous les instants où l'on n'a pas été comblé par la générosité de Dieu ; un dieu qui meurt dans des larmes d'amour...

Aux heures où l'on est le commencement et la fin.

Ah ! Comme les éternités roulent en des larmes infinies...

Gouttes d'éternité...

Limites de l'extase : se croire seulement Dieu...

Une divinité en larmes...

Que chacun vive comme s'il était dieu, que chacun s'abandonne au mythe de sa propre divinité. L'infini n'est-il pas notre cadre et la musique, notre température ? Ne mesurons-nous pas tout à l'aune des rayons et des sons ? Nos vibrations ne nous étranglent-elles pas, comme le font nos chants secrets et nos mélodies définitives ?

Tous ces instants d'invasion lumineuse, ces instants uniques et inoubliables où nous passons à côté du temps avec le mépris et la condescendance de l'éternité, que peuvent-ils faire d'autre de nous que des dieux. Ne vous êtes-vous jamais vécus, frères, comme ultimes, définitifs, clos ? Vos yeux ne se sont-ils jamais ouverts sur vos cieux intérieurs ? Ou n'avez-vous jamais vécu l'extase de vos élévations ? Votre ouïe ne vous aura jamais conquis, puisque vous ne vous êtes pas noyés dans vos sérénités. Votre infini ne vous a-t-il jamais ravis, votre immensité, jamais enivrés, au point que vous vous sentiez si pleins d'une telle plénitude, que vous soyez le tout en tout ? Quelle existence est celle qui n'est pas un couronnement ? Refus de la hiérarchie divine ou degrés de notre divinisation...

L'instant absolu de l'existence... commence quand la lumière en nous triomphe des ombres. On l'a vu, rompre l'équilibre du clair-obscur conditionne le saut dans l'absolu. Car le clair-obscur est notre air ambiant. Mais quand les ombres se retirent par peur de la lumière, qui interrompt le jeu fantomatique du clair-obscur, quand nous calcinons l'obscurité dans un bain rayonnant, alors, le moment de la *grande* lumière nous couronne d'une auréole divine. Nous participons de la lumière et de l'oubli. Et nos yeux où s'éteignent les ombres, telles deux fenêtres, ouvrent sur la lumière...

Pourquoi redouter seulement les ombres, alors que nous sommes aussi tourmentés par la peur de la lumière ? Parce que, dans notre

clair-obscur, l'ombre est crainte et fuite de la lumière, comme le halo qu'elle laisse en s'en allant. Aussi la tension du clair-obscur est-elle une condition naturelle de la tragédie. Dans la chute ou dans la transfiguration, notre fin ne peut être qu'un absolu.

Pour satisfaire au mythe de l'existence absolue, laisse-toi combler des sensations les plus étranges. Ne regrette pas de te sentir l'ultime représentant d'une espèce en voie de disparition, un grand criminel, un chevalier de la fin et du néant, ou un dieu déchu... Ton but ultime n'est-il pas de devenir un Dieu sans monde ?

Être essentiel à chaque instant, c'est faire de son visage un masque mortuaire.

Le regard sans perception, le regard qui reflète et réfléchit, le regard *épuré* d'objets, donne une image de la pureté. N'avez-vous jamais regardé le regard des canetons, pour voir des yeux où le ciel est ciel, l'eau eau, et la feuille feuille ? Et n'avez-vous pas aimé ces yeux qui ne volent pas les objets, qui ne s'emparent pas du monde pour le fondre en eux ? Le ciel qui descend dans les yeux d'un caneton ; car ceux de l'homme sont trop obscurcis pour accéder à la sérénité et l'élévation. Image de la pureté : un regard avant la perception ; un regard dans le monde et d'avant le monde. Un regard qui *ne voit pas*, mais dans lequel on *voit*.

Jour de printemps d'un calme infini et, dans une vaste clairière, une eau étale : un caneton aux yeux gracieux et innocents où le monde cherche le paradis perdu ; et l'homme triompherait de ses regrets et de son envie...

Yeux célestes : devant lesquels on se demande s'ils ont été une fois profanés par la vue d'un objet.

Sensations célestes : comme si chaque instant s'était détaché du cours du temps pour m'en ramener un baiser.

N'avez-vous pas connu ce long isolement où vous étiez squelettique à force de méditer, soumis à l'ascèse qu'exige l'élévation, et où vos sensations s'oubliaient elles-mêmes dans l'extase ? N'avez-vous jamais veillé au pied de la solitude des montagnes, en vous sentant trop *bas*, parce que vous avez voulu sauter dans la lumière, remonter en glissant sur ses rayons et suivre la trajectoire immatérielle vers l'absolu ? La fusion n'a-t-elle pas été le prolongement de l'ascension ? N'avez-vous pas oublié alors la vie dans votre excès de plénitude ? N'avez-vous pas oublié la vie de trop de vie ?

Si vous n'avez pas été malade d'excès, vous n'avez jamais atteint les limites ; si vous n'avez pas été malade de votre absolu et de celui du monde, vous êtes perdu pour vous et pour le monde. Si vous ne vivez pas votre divinité, qui s'arrêtera sur votre ombre fugitive ? Car tous ceux qui ne veulent pas être des dieux sont des ombres.

La voix de ma solitude, enrouée par les appels qu'elle lance dans le vide et les tristes échos qu'il lui renvoie, descend vers le royaume des ombres. Dans les heures de veille complète, une lumière vacillante naît dans la nuit, issue de ma nuit pour se noyer dans la nuit du monde ; tandis qu'une procession d'ombres se faufile dans on ne sait quelle obscurité lointaine.

... À cette obscurité, nous échapperons, perdus dans la lumière absolue, au moment intense et infini où tout se crée et se détruit en nous... Instant de bonheur divin, après quoi toutes les douleurs peuvent être endurées ; après quoi l'existence future du monde devient superflue...

Perdre *conscience d'être créature* : haïr tous les êtres ; se désolidariser de toutes les créatures dont nous peuplions jadis le paradis. Quand nous haïssons les animaux, nous haïssons en nous la base de notre vie. Nous espérons échapper complètement à la hiérarchie des créatures. Pourquoi donc, quand le sentiment d'être une créature nous abandonne, considérons-nous tous les animaux comme des reptiles ? Pourquoi sommes-nous envahis par le dégoût et la peur de quelque chose de froid, de souterrain et de rampant ? Pourquoi, dans le dégoût que nous éprouvons pour les créatures, un serpent immense se love-t-il sur tout notre corps, dans une spirale sinistre qui accroît la terreur ? Pourquoi sentons-nous monter en nous un venin amer et destructeur ?

L'obsession du serpent ? La peur de la chute toute proche, d'une chute absolue. La *seconde* tentation du serpent : perdre le *souvenir* du paradis. Et nous serions privés de la consolation d'avoir été une fois, plus qu'un instant, heureux...

La grande tentation : voir le monde par les yeux du serpent ?

À l'heure où les souvenirs m'envahissent comme des flammes, quand tout le passé me brûle – tout ce qui en moi était sourire, tristesse, regret – quand rien de moi ne peut se taire. Cri de mes entrailles... Douleur d'avoir du temps derrière soi, tristesse devant sa propre histoire... Un monde sans souvenirs et sans espérances... Vivre absolument, sans paradis. Si la conscience ne tend pas un arc entre le commencement et la fin du monde, un arc-en-ciel immense et éternel, si elle ne se courbe pas sur le monde entier, elle ne se consolera jamais

de la perte du paradis. Nés dans l'ombre de la divinité ; lui faire de l'ombre, tel est notre idéal.

Murs noirs dans une ville du Nord, de hautes murailles enfumées. Brouillard, pluie, et tristesse. De vieilles mélodies montent d'un orgue de Barbarie et lancent des fausses notes surprenantes et sinistres. Comme si les sons se détachaient des murs enfumés et se rassemblaient, comme en un foyer sonore, dans ton âme. Saisi par l'étrange désaccord de l'orgue de Barbarie rouillé, tu entonnes l'hymne funèbre à ton propre enterrement.

Seul le désespoir change le cours d'une vie, car il est l'auréole de la douleur. La transfiguration est un saut de la douleur, un saut sur le bord de la douleur, c'est-à-dire du désespoir. La désespérance est le sentiment le plus fécond ; tout vient d'elle. Et qu'est ce tout ? *La passion pour la douleur.*

Impossible de savoir si l'homme aime *sincèrement* la souffrance. Il n'y a pas de *destin* sans le sentiment intime d'une condamnation et d'une malédiction.

Le temps comme une échelle de douleurs...

Celui qui aurait pu devenir un saint, s'il l'avait voulu. Pensée dans la nuit : l'homme souffre au point que Dieu lui-même devrait lui demander des excuses.

La première fois, le paradis a été corrompu par la connaissance ; la seconde, ce sera par la tristesse. Alors, je renaîtrai sous la forme du serpent...

Ce qui me distingue de Dieu : lui *peut* ce que je *sens*. La puissance nous sépare : différence de nuance métaphysique. Non pas vivre dans la divinité mais dans *notre divinité*.

Suspension totale du temps : le monde se *crée* en nous.

Extase divine : le temps *commence* en nous. Sensation du premier instant... Ensuite, les instants tombent dans le temps comme les larmes dans l'âme.

Je me reflète dans tes larmes et toi dans les miennes. Chacun se reflète dans les larmes d'un autre. Tout le monde se mire dans les larmes de tous. Comme devant de vieilles icônes, nous restons dévotement penchés sur nos transparences troublées, éclatantes mais non limpides. Que les larmes soient notre véritable miroir. En lui s'uniront nos douleurs et nos extases. Quoi de mieux qu'une larme pour être le miroir de qui a perdu le paradis ? Ce n'est que dans les larmes que nous retrouverons un *visage*. Et puisqu'elles se détachent des profondeurs de l'homme, elles sont comme les appels d'un autre

paradis, où l'on entrera après le dernier instant, après la deuxième larme.

Parmi ceux qui refusent la vie et ne peuvent l'aimer, tous l'ont aimée un jour ou ont *voulu* l'aimer.

SERMENT DEVANT LA VIE

— Jamais je ne te trahirai *complètement*, bien que je t'aie trahie et que je te trahirai à chaque pas ; quand je t'ai haïe, je ne pouvais t'oublier ; je t'ai maudite pour te supporter ; je t'ai repoussée pour que tu changes ;

je t'ai appelée et tu n'es pas venue ; j'ai hurlé et tu ne m'as pas souri ; j'étais triste et tu ne m'as pas consolé. J'ai pleuré et tu n'as pas séché mes larmes. Tu as été un désert pour mes prières, le tombeau de ma voix. Tu as été silencieuse devant mes tourments et vide devant ma solitude. J'ai tué dans l'œuf le premier instant de vie et foudroyé tes commencements. J'ai voulu le poison pour tes racines, et mon âme a désiré l'aridité des fruits, la sécheresse des fleurs et l'assèchement des sources.

Mais mon âme t'est reconnaissante pour le sourire qu'elle a vu, elle seule et personne d'autre ; reconnaissante pour cette *rencontre* ignorée de tous ; cette rencontre ne s'oublie pas ; la confiance retrouvée, elle résonne dans le silence, reverdit les déserts, adoucit les larmes et rassérène les solitudes.

Je te jure que jamais tu ne connaîtras de grande trahison de ma part.

Je jure sur tout ce qui peut être le plus saint – sur ton sourire – que je ne m'éloignerai pas de toi.

N'avez-vous jamais senti le temps se rassembler en vous, grandir et vous inonder, quand tout ce qui est devenu et qui s'est écoulé jusqu'à présent se concentre soudainement en une fluidité abstraite pour se lever en vous vers un pic inconnu ? N'avez-vous jamais souffert de cette amplification du temps ; été tétanisé par lui ? Ne vous êtes-vous jamais voûté sous la spirale interne du temps, tordu par ses sinuosités et ses mouvements brûlants ? Le devenir se vengerait-il de nos instants absolus ? N'avons-nous pas le droit à un contact, même épisodique, avec l'absolu ? Le temps semble vouloir nous rappeler nos oublis dans la lumière, et nous détruire là où nous voulions nous perdre.

Le temps érode les bases du paradis. Le serpent n'a pas été seulement l'instrument de la connaissance mais aussi celui du temps. Le futur est une concession faite au temps par l'éternité.

MURMURES À LA SOLITUDE

— N'as-tu pas senti la force de mes négations ? La tension qui arquait les articulations de mon être ? Mes plaies ne t'ont-elles pas brûlé pour avoir prédit ma fin ? N'as-tu pas compris que tu m'as permis d'être fort, que tu as été mon rempart contre le rien ? Pourquoi me chuchoter à l'oreille de tout quitter, quand je me suis déjà attaché grâce à toi aux apparences de la nature ? Je ne t'ai pas demandé de me prendre en pitié, mais de me donner la force de maudire et l'éclair d'espérer.

Et toi, ne m'as-tu pas enseigné que le mépris devait avoir l'amplitude de l'amour ? Mépris hautain, solitude, telle est ta loi ; un sommet dans le mépris, sommet atteint par ton amour. Car on doit d'abord bâtir un monde sur l'amour avant de s'autoriser à le regarder *de haut*.

Et ne m'as-tu pas conseillé de regarder ainsi vers lui pour retirer à la douleur son identité et à la défaite son obscurité ?

Ne m'as-tu pas palpé, n'as-tu pas baisé mes plaies, solitude, ces plaies qui parlent de résurrection ?

J'ai senti tes caresses, quand ma voix brisée, amère et triste, t'ai murmuré : *je suis un univers de regrets*. Pourquoi toi, qui ne pardones rien, as-tu toléré la faiblesse d'un tel aveu ? Que mes os soient brisés, que ma langue soit clouée, que mon regard me soit ravi. Car je ne veux pas être en *être* ce que je ne suis pas en *pensée*. Et, chaque fois que mes pensées m'ont abandonné, chaque fois, je n'ai pas *été* en pensée. Inspire à mes pensées la fraternité de la vie et fait qu'elle se souvienne de moi dans les grandes heures. Mais ne me console pas quand je suis faible, las et abattu. Je te veux alors sévère, méchante, implacable. Brûle-moi la plante des pieds quand je veux ensevelir mon esprit et transperce mon âme quand elle est tiède. Lacère ma chair quand elle se berce dans l'oubli et rends mes larmes brûlantes comme le poison. À toi, je confie mon âme, solitude, et dans tes entrailles, je veux que tu l'enterres.

SUPPLIQUE DANS LE VENT

— Préservez-moi, Seigneur, de cette grande haine, de cette haine qui fait jaillir les mondes. Apaisez le tremblement agressif de mon corps et desserrez l'emprise de mes mâchoires. Faites disparaître ce point noir qui s'allume en moi et s'étend sur tous mes membres, faites naître une flamme meurtrière dans le brasier de l'infini noir de ma haine.

Sauvez-moi des mondes nés de la haine, affranchissez-moi de l'infinité noire sous laquelle mes cieux agonisent. Allumez une lueur dans cette nuit et que se lèvent les étoiles perdues dans le brouillard dense de mon âme. Mon Dieu, montrez-moi le chemin vers moi-même, taillez un sentier dans mes fourrés. Descendez en moi avec le soleil et inaugurez mon univers.

PÉCHÉ ET TRANSFIGURATION

— L'inquiétude procure bien des joies et la souffrance bien des voluptés. Sans ce compromis supérieur, qui sait s'il y aurait encore des hommes pour chercher leur bonheur dans le malheur et le salut sur les routes de l'obscurité ? Qui sait si la rédemption par le biais du mal serait encore possible ? L'amour de l'inférieur est impraticable sans les reflets paradisiaques de la joie et de la volupté pure. Mais qu'arrive-t-il quand, sur la voie du salut inversé, la conscience en reste soudain privée, quand l'inquiétude et la souffrance se ferment sur elles-mêmes pour méditer sur leur abîme ? Pouvons-nous encore croire que nous sommes sur la route du salut ? Ou *voulons-nous* encore nous sauver ? Impossible de dire si l'homme le veut ou non, car il est impossible de savoir si le moment ultime du salut – la transfiguration – n'est autre chose qu'une sublime impasse.

Le refus du salut vient d'un amour secret pour la tragédie. Comme si nous avions peur, une fois sauvés, d'être jetés aux ordures par la divinité et préférions l'errance, pour satisfaire notre orgueil absolu. Tous les hommes pourtant regardent la perte du salut comme la plus grande occasion perdue, de même que chacun rougirait à l'idée du rêve blanc de la transfiguration. Situation si dramatique qu'on en vient à se demander si Dieu ne nous aurait pas exilés l'un après l'autre sur la terre.

Mais on ne peut vivre seulement dans l'inquiétude et seulement dans la douleur. Exister exclusivement dans une gamme d'états négatifs, sans revenir à la naïveté ni avancer dans la transfiguration, accable notre conscience, en sorte que le poids de la *faute* se rajoute douloureusement aux autres. L'apparition de la *mauvaise conscience* marque un moment périlleux et fatal. Nous nous sentons tour à tour accablés par des appréhensions cachées et responsables sans savoir devant qui. Nous n'avons commis aucun crime ni offensé la moindre personne ; mais notre conscience est troublée comme après un crime ou après la pire offense. Nous nous cacherions bien dans une zone d'ombre par crainte de la lumière. La peur de la clarté nous domine, une peur des choses limpides, de tout ce qui existe sans besoin de justifications. Et l'inquiétude grandit d'autant plus que nous ne pouvons lui trouver de détermination concrète et immédiate. Une faute sans objet, une inquiétude sans cause extérieure. Nous aimerions mieux alors avoir commis un crime, avoir offensé un ami, ruiné une

famille, être ignobles, triviaux, bestiaux. Nous accepterions plus volontiers d'être redevables à une victime plutôt que sombrer dans une inquiétude indéfinie. Égarés dans une galerie obscure ou condamnés sans appel, nous nous sentirions plus clairs que dans les mailles d'une faute que nous ne pouvons comprendre. La mauvaise conscience nous offre l'exemple du naufrage moral absolu. Sans elle, nous ne comprendrions rien à tout le drame du péché, nous ne pressentirions rien du processus par lequel, sans être coupables devant *quelque chose*, nous pouvons pourtant être coupables devant tout. Quand nous nous sentons responsables devant les sources premières de la vie, alors le courage de la pensée est devenu dangereux pour notre existence.

La mauvaise conscience ne peut se concevoir hors d'une existence qui souffre. La route vers le péché part de la souffrance et elle est une souffrance, mais infinie. La pression de la mauvaise conscience est ignorée de ceux chez qui la souffrance s'interrompt, pour qui elle n'est qu'un simple sentier, étroit comme leur désir de bonheur ou de malheur. Qu'arrive-t-il cependant à ceux qui ne peuvent choisir qu'entre la souffrance et le paradis ? (Y a-t-il d'autre alternative ?) Et pour ceux qui, de peur de perdre la souffrance en gagnant le paradis, ne sauraient renoncer à elle ? Dans quel monde ranger ceux qui se sentent forts seulement dans la contradiction, et ne sont victorieux qu'entre deux tranchants ? L'existence la plus pleine n'est-elle pas celle où les bourgeons côtoient la pourriture ? Dans une grande existence, la contradiction est l'unité suprême. Le réflexe divin en l'homme est perceptible dans sa résistance aux antinomies. Nous sommes sur la voie de la divinité chaque fois qu'en nous la dialectique n'a plus cours, et que les antinomies s'arrondissent dans la voûte de notre être, imitant la courbe de l'azur céleste. Mais nous sommes sur le chemin de nous-mêmes (pour ceux qui sont tombés irrémédiablement dans le temps), chaque fois que nous vivons tout le processus dialectique comme une douleur. Et nous vivons la douleur comme une dialectique à un seul terme. La douleur s'affirme ; tout s'annule et se combine en elle. Il y a quelque chose de monotone dans toutes les tragédies de la douleur...

Volontairement ou non, chacun est enclin à considérer la douleur comme une voie vers la pureté, comme une simple étape dans son évolution, parce que jusqu'à présent personne n'a pu encore l'accepter comme un état naturel. Ne pouvant être vaincue ni dépassée, elle devient un système d'existence qui demande une disposition exactement contraire à la pureté. Qu'expions-nous par notre souffrance ? C'est la première question de la mauvaise conscience. Qu'expions-nous alors que nous n'avons rien fait ? La faute sans objet

nous tyrannise et la charge sur la conscience augmente avec le progrès de la douleur. Le criminel a une *excuse* pour son inquiétude : sa victime ; l'homme religieux : l'acte immoral ; le pécheur impénitent : l'infraction à la loi. Ces hommes sont exclus de la communauté ; aussi bien eux que la communauté *savent* pourquoi ils en sont maudits. Leur inquiétude a un soutien dans la certitude du motif extérieur. Chacun peut se dire en son for intérieur : je suis coupable, parce que... Mais qu'en est-il de ceux qui ne peuvent même pas dire *parce que* ? Ou quand, plus tard, dans les tortures de la mauvaise conscience, ce *parce que* sera suivi d'une *excuse* qui couvre le tout, ce tout ne pourrait-il pas consoler de son immensité notre désir douloureux après un péché immédiat, concret et vivant ? Ne voudrions-nous pas être coupables devant quelque chose de *visible* ? Sachons que nous souffrons à cause de telle ou telle chose, que nous nous sentons coupables devant une présence, devant un être précis, que nous pouvons donner un *nom* à notre douleur sans nom...

Nous n'avons commis de péché devant personne ni devant rien ; mais nous avons commis un péché devant tout, devant la raison ultime. Telle est la voie du péché métaphysique. De même que les formes multiples de l'appréhension – au lieu de naître individuellement et de façon disparate pour culminer dans la peur de la mort – naissent chez certains d'une peur initiale devant la mort, de même, dans le cas du péché métaphysique, une faute essentielle devant l'existence irradie tous les éléments de notre fardeau intérieur.

Notre mauvaise conscience, ceinte sous la couronne noire du péché, découvre finalement l'attentat commis par notre existence contre les sources de la vie et de l'existence. Premier et dernier péché.

La conscience du péché naît d'une souffrance infinie ; le péché est la punition pour cette souffrance. Ou plus encore : le péché est une autopunition pour la souffrance. Nous expions par lui la faute de ne pas avoir été *purifiés* par la douleur ; de ne pas avoir accompli le saut, la transfiguration, et nous continuons à souffrir encore sans limites, nous expions surtout pour ne pas avoir *voulu* devenir purs. Car on ne peut pas dire que chacun de nous n'ait pas eu un jour entre ses mains la clé du paradis...

À réfléchir sans arrêt sur elle-même, la mauvaise conscience commence à découvrir les raisons ultimes de son inquiétude. Elles ne pourront jamais égaler un motif précis et une cause extérieure, mais élargissent au contraire le problème de leur existence.

Car tout le drame du péché métaphysique réside dans la trahison des raisons ultimes de l'existence. Ce qui signifie être coupable devant tout et non devant quelque chose. *Sachant* cela, n'avons-nous pas

allégé notre fardeau et notre malédiction ? Non. Parce que nous ne pouvons pas écarter la « cause » de notre inquiétude sans nous écarter aussi de nous-mêmes. En commettant ce péché, nous nous sommes déjà écartés de l'existence en gagnant au change une déconcertante *conscience* de cette existence.

Tous ceux qui ont trahi le génie pur de la vie et troublé les sources vitales dans l'élan démiurgique de la conscience ont attenté aux premières raisons de l'existence, à l'existence elle-même. Ils ont violé les mystères ultimes de la vie et soulevé les voiles qui recouvraient les mystères, les profondeurs et les illusions. La mauvaise conscience résulte d'une atteinte volontaire ou involontaire à la vie. Tous les instants qui n'ont pas été des instants d'extase devant la vie se sont additionnés dans la faute infinie de la conscience. La vie nous a été donnée pour mourir en extase devant elle. Le devoir de l'homme était de l'aimer jusqu'à l'orgasme. Les hommes devaient travailler à construire ce second paradis ; mais aucune pierre n'en a encore été posée ; rien que des larmes. Peut-on bâtir un paradis sur les larmes ?

Le péché métaphysique est une déviation de la responsabilité suprême devant la vie. Aussi nous sentons-nous tellement responsables en face d'elle. Nous sommes coupables d'avoir conspiré dans notre douleur infinie contre la pureté initiale de la vie. (Mais la *vie* n'a-t-elle pas, elle aussi, conspiré contre nous ?)

Un homme qui aime la vie mais se rebelle contre elle est pareil au chrétien fanatique qui a renié Dieu. Le péché théologique est aussi grave que le péché métaphysique. Il y a pourtant une différence : Dieu peut pardonner, s'il veut ; mais la vie, lassée et aveuglée par nos éclairs, ne peut nous récupérer que si nous le voulons. Ce qui signifie : renoncer à la voie de sa divinisation et se perdre dans l'anonymat des sources vitales (rejoindre la naïveté paradisiaque, quand l'homme ne connaissait ni la douleur ni la passion pour la douleur). Encore une fois, le salut est une question de *volonté*.

Tuer un homme ou tuer la vie ? Dans le premier cas, vos semblables vous condamnent ; dans le deuxième, c'est votre destin qui devient votre condamnation. On vit comme si l'on était condamné par un principe ultime (par la nature, la vie, l'existence, Dieu, etc.). Mais ce n'est peut-être qu'alors qu'on commence à *savoir* ce qu'est la vie et à comprendre des choses inaccessibles à la philosophie ; à mépriser les lois de la nature ; à être triste *autrement*, à aimer l'absurde...

De là, la route de l'obscurité pourrait déboucher sur une lumière secrète. Et si cette lumière était un point final ? Car nous ne pourrions plus retomber de la lumière dans l'obscurité, lors que la lumière nous reçoit comme la fin de notre histoire. Aussi la transfiguration est-elle

pourvue d'un attrait irrésistible après le fardeau du péché métaphysique, qui, plus qu'un crime ordinaire, nous a sortis du rang des hommes et de la vie ; personne, sur la route de la douleur et du péché, de la folie et de la mort, ne perd de vue la fascination enveloppante de la lumière finale. Mais, de même, aucun de ceux qui ont vécu amèrement la dialectique de la vie et de sa démonie ne peut accepter la béatitude finale, quand bien même il aurait encore à vivre. Par peur de sa *fin*. Car la transfiguration est un échec de la dialectique, la transcendance essentielle de tout le processus. Aussi la sainteté est-elle un état de transfiguration continue puisqu'elle est le dépassement définitif de la dialectique. Un saint n'a aucune sorte d'histoire ; il va directement au ciel.

Celui qui accepte le grand fardeau de la vie préfère la tragédie à la transfiguration. La peur de la monotonie des instants sublimes est plus grande que celle de la chute. Et la transfiguration, que peut-elle être d'autre pour lui sinon *l'oubli* de sa tragédie et de ses sublimes lâchetés ? L'inquiétude procure bien des joies et la souffrance, bien des voluptés, car l'homme redoute toute forme de salut, qu'il considère comme prématuré, *avant terme*. Comme si, une fois l'effort de transfiguration réalisé, nous avions peur de provoquer nous-mêmes notre perte. Combien de fois jusqu'à aujourd'hui l'homme aurait-il pu se sauver s'il l'avait voulu ? Où l'on constate que la souffrance révèle un univers capable d'étouffer et le souvenir, et le regret du paradis...

Vie, pseudonyme de Dieu ?

Pourquoi, quand notre conscience rétrécit au point de perdre tout contenu actuel, descend jusqu'à notre borne inférieure et se concentre en un point limite, le *péché* nous oppresse-t-il, comme un crime commis sans le savoir ? Et pourquoi le progrès dans la conscience du péché le fige-t-il en nous comme un souvenir, comme si l'on avait été coupable quelque part il y a longtemps ? Pourquoi la conscience du péché, apparue à un moment donné de notre vie, reporte-t-elle la source du péché dans l'immémorial de *notre* histoire ? Pourquoi vivons-nous le péché sans *son origine* ? N'est-ce pas parce qu'une fois le péché entré en nous, il devient *essentiel* à notre existence, qu'il pénètre et enveloppe de telle sorte que nous ne pouvons nous en imaginer un jour – passé, présent ou futur – libérés ? Le péché s'insinue à la source de notre existence car on ne peut vraiment commettre de péché que contre ses origines. Le péché n'est pas un compagnon mais une sève. Et, bien qu'il naisse dans le temps, il donne une sensation d'éternité (être condamné pour l'éternité).

La conscience du péché pénètre en nous si loin que nous croyons

de manière fatale nous souvenir vaguement d'une faute immémoriale. Et le péché s'approfondit de façon si agressive et si criminelle que nous découvrons un jour, dans un passé reculé, le péché de notre origine (c'est pourquoi nous pouvons parler d'*origine* du péché), le péché d'être et d'avoir été. *Être* comme première faute ; erreur d'*avoir été* un jour. Voilà pourquoi l'idée de péché originel est tellement enracinée dans l'âme humaine. Ne connaît pas le péché celui qui ne ressent pas qu'une grande faute a été commise un jour et qui ne s'en sent pas, involontairement, solidaire. De même ne connaît pas le péché celui qui ne le vit pas, alors même qu'il n'y croit pas, au seuil du péché théologique. Sa forme typique et originelle est le péché contre Dieu : péché personnel de l'homme contre la personne divine. (Le péché indique toujours un rapport existentiel.) Qui peut dire si Dieu lui-même est préservé du péché !? Car n'a-t-il pas péché lui aussi, en choisissant parmi les infinies possibilités d'être du monde la moins divine ? Cela n'est-il pas le péché absolu ? Les hommes ont péché devant Dieu ; et lui, devant les hommes !?

Différence entre péché et douleur : le péché, nous pouvons l'accepter comme une condition naturelle ; pas la douleur. Mais ne vaudrait-il pas mieux parler de *douleur originelle*, et non de péché originel ?

Ne pas aimer la vie est le crime le plus grand. Qui sont les responsables ?

Ceux qui n'ont pas le *goût* des apparences et divisent le monde en essence et en phénomènes. Ceux-là aiment la mer, pas les vagues ; tous ceux qui ne vivent pas les apparences comme des essences absolues. Pour eux, le monde commence au-delà d'une fleur, d'un sourire, d'un baiser ; tous ceux qui, dans l'individuation, ne voient pas une réalité autonome, mais les métamorphoses d'une substance inaccessible. Ceux-là n'aiment pas la vie, car la mort d'un être n'est jamais une perte en *nature*.

Qui n'aime pas la vie ouvre sous lui un vide qu'il ne peut combler avec rien. Ne serait-elle pas *digne* d'être aimée ? Mais l'amour que nous lui portons est d'autant plus sublime que nous ne pouvons savoir si la vie en est digne, ou non. Même aveugle au monde, on ne peut pas ne pas observer la vie du coin de l'œil. – Quel dommage qu'elle ne soit pas un ange, que je l'adore, ou un monstre, que je la haïsse ! Personne ne peut savoir combien il l'aime... Même ceux qui n'ont pas aimé la vie peuvent connaître le désespoir...

CONFESSION DES CHOSES

— Je crains la musique secrète des choses, ses tonalités souterraines qui me parviennent aux heures de tristesse solennelle, comme les aveux mystérieux d'un autre monde. La confession des choses est d'une grande séduction.

Sois notre confesseur et écoute notre prière ! Notre nature est sans contenu et pauvres nos contours. Notre jeu fugitif enivre les hommes, nous les attache, les comble et les détruit. Ils adorent nos leurres, et, de l'autel qu'ils nous dressent, descendent les marches de leur vie. Leur amour pour nous est une dégradation, leur foi en nous, une calamité ; l'extase, une déception. À nos côtés, leur feu devient cendre ; leur être, apparence. Ils entrent riches dans notre danse et nus ils sortiront. Nous sommes les ombres et notre jeu est un leurre suprême. Nous procédons du temps : en lui, nous nous mouvons et nous nous consacrons à lui.

La danse des ombres est l'extase du temps. Tout ce qui tombe dans le temps est victime de notre charme. Nous le servons en attirant par nos jeux les servants de l'être. Ceux qui ont répondu à nos appels mendient de l'être. Défaits par le temps, ils clameront en vain la gloire d'autres mondes !

L'ATTRAIT DES OMBRES

Irrésistible est votre attrait, vous les ombres, et celui du temps. Séduisante et triste est votre musique. De même que vous avez recouvert mon être des tonalités des choses, ainsi vous le découvrez dans la musique des ombres. Grande est votre attirance, envahissant votre charme : à vos sonorités, j'ai oublié le goût de l'être. En vous, que je sois nu, pauvre et mendiant, et je sacrifierai pour vous la fortune de ma solitude à vos charmes fugitifs. L'éternité nous apprend à être débordant pour ne pas désirer être une victime dans le temps et la proie du temps. Peut-on vivre sans le temps quand on est atteint d'éternité ? Malade des instants qui s'arrêtent, vers vous, ombres passagères, j'étends les bras, épuisez-moi dans votre danse, enlevez-moi le regret de l'immortalité, desséchez mes fautes dans votre chaos, dissipez les arômes purs de mon âme. Et que le temps me suce le sang, pour que l'éternité me possède entièrement.

Et vous, vous qui êtes effrayés par cet univers d'ombres, et dégoûtés de combattre au milieu des apparences et pour elles, avez-vous oublié que la lumière n'est pas moins passagère ? Pourquoi refuser de lutter dans un univers d'ombres ? Nous y vivons, que nous en mourions ! Puisque la vie n'a aucune valeur, pourquoi ne pas la sacrifier pour rien ? Je ne trouve pas de charme plus admirable que de dissimuler la passion dans un tel monde, que d'atteindre la liberté par le culte de l'absurde et de se consumer sans raison. Passion dans un univers d'ombres ! Bandons nos cordes intérieures pour nous abandonner sans entrave au jeu de la lumière et des ombres, guidés par son éclat et leur mystère. Et qu'à notre dernière heure, l'inquiétude éprouvée devant la présence du mystère fasse trembler l'éclat. L'éternité ne nous engloutira pas avant que nous ayons été possédés par les ombres. Elles imbiberont notre âme de leurs mélodies nostalgiques, en prenant la place de l'éclat devenu immobile dans la lumière blanche et monotone de l'au-delà.

L'HEURE DES ANATHÈMES

— Quand nous descendons en nous-mêmes à une telle profondeur qu'aucun reste d'existence ne peut nous rappeler que nous avons *été* un jour, le point où le rien ne s'est pas encore décidé à être est atteint. Le minimum vital absolu correspond exactement à cette hésitation qui nous porte au-devant de tout ce qui est. En plongeant vers notre limite inférieure, nous anéantissons l'une après l'autre toutes les concrétions de l'existence. Progresser dans le non-être, c'est glisser à reculons sur la dimension métaphysique de l'existence. Nous perdons tout en nous et nous perdons aussi le tout. Parvenus dans le rien, l'indécision entre être et non-être nous procure une sensation exaltante. Dans cette hallucination où l'esprit se révèle à nous du début à la fin et de son terme jusqu'à son origine, les pensées s'identifient aux anathèmes, et se détachent de nous comme des langues de feu. Et *là-bas*, terrifiés devant le non-être, nous promettons à l'esprit de revenir à ce que nous avons été, de remonter vers notre limite supérieure.

Seule la pitié passagère et quotidienne place celui qui en témoigne à un niveau supérieur, et lui prête une attitude condescendante. Maudite soit la pitié qui ne s'éveille qu'en présence des malheureux et n'est active que liée à un objet. On ne devrait pas s'apitoyer sur quelqu'un, parce qu'on n'est *pas encore* à sa place ; on ne devrait jamais s'autoriser à mettre en relief son bonheur. Être saisi de pitié uniquement parce que l'autre souffre devant vous est ce qu'il peut y avoir de plus vulgaire et de plus commun : c'est un acte d'amour ordinaire. Rien à voir avec la pitié qui naît sans souffrance objective, cette oppression de la pitié dans la solitude ! La pitié sans déterminations extérieures, le désir infini de compatir, de se perdre dans un acte de charité, cette palpitation étouffée de l'âme... D'où vient le désir de mourir dans la souffrance d'autrui ? Que se cache-t-il sous le mystère de cette pitié profonde, qui envahit certains hommes au point de les annihiler, pour qui la vue d'un malheur est l'occasion de poursuivre un processus amorcé en eux depuis longtemps ? Quelles sont les racines ultimes de la pitié ?

Dans la pitié quotidienne, l'homme se protège de ses souffrances à venir en anticipant sur elles et rassure sa conscience en pensant à une récompense future. Lâcheté explicable mais excusable. Dans ce cas, il n'entretient aucune relation avec l'objet de sa pitié, qui est inutile et inefficace. (Il se pourrait bien que toute pitié le soit.) Mais la pitié

organique peut-elle provenir de la peur de nos souffrances futures ? N'est-elle pas un état de présence à soi-même, dont l'objet lui donne plus d'actualité mais pas plus d'intensité ? Une telle pitié peut-elle partir seulement de la méfiance devant la souffrance ? Ne dérive-t-elle que du pressentiment d'une tragédie, d'une chute, de l'attente vague d'une catastrophe future ? Avons-nous pitié d'un malheureux parce que nous le sommes autant que lui ? Non, au contraire ; parce qu'il n'y a pas de plus grand malheur que celui dont provient la pitié (il n'y a pas d'état qui ne mérite plus la pitié que celui de l'éprouver). Être envahi par la pitié signifie tout perdre, ne plus rien avoir. Le malheur ne peut pas atteindre de point plus bas et par conséquent aucun malheureux ne pourrait le prendre à son compte. *Dans la pitié, nous aimons notre souffrance dans la souffrance des autres.* En nous, l'invasion de la pitié va du centre à la périphérie. Comme la tension de notre malheur peut atteindre son point culminant, approfondir le malheur d'autrui est un déplacement indifférent à son degré d'illusion. La pitié est ce phénomène de déplacement. Un déplacement qui est au fond une sauvegarde, un salut. D'habitude, nous nous abusons nous-mêmes dans la pitié. Nous nous imaginons que nous avons pitié de quelqu'un de plus malheureux que nous, et nous nous excluons en apparence de la zone pestiférée. En réalité, nous ne pouvons être affectés par la pitié que si nous avons atteint un degré d'irréparable plus grand que la personne pour laquelle nous éprouvons de la compassion. La forme suprême et véritable de la pitié trouve sa meilleure expression dans la peur des souffrances qu'attend l'autre. Je n'ai pas pitié parce que quelqu'un est malheureux mais j'ai pitié de ce que je pourrais encore souffrir. Dans cet ordre, l'infini et le possible nous remplissent de frayeur et d'inquiétude. Dans la pitié suprême, nous nous plaçons sur un point extrême et absolu. Nous vivons alors dans la conviction que personne ne peut aller aussi loin, que, pour les autres, la souffrance est un cercle dont la circonférence ne laisse que nous au-dehors.

Si, dans de tels instants, nous sommes pris de pitié, quand nous-mêmes devrions l'inspirer à tous, comment ne pas aimer notre souffrance avant d'aimer celle des autres ! Y a-t-il une pitié pour autrui sans pitié pour soi-même ?

La pitié part d'une secrète et profonde pitié pour soi-même. Objectivement, nous ne pouvons parler que de la pitié pour les autres parce qu'elle seule se montre à nous et que nous manifestons seulement celle-ci. Mais il n'y a que de la pitié pour soi-même. Les racines ultimes de la pitié sont plantées dans le sentiment étrange de la pitié pour soi-même. On embrasse alors le malheur d'autrui, par générosité peut-être, ou par lâcheté... Quelque part au plus profond de lui-même, là où il est plus fort et plus solitaire qu'ailleurs, l'homme

attendrait-il une compassion qui ne vient pas ?

Depuis fort longtemps, les hommes s'accordent à penser que la sainteté est la valeur suprême, l'ultime élévation qu'un être humain puisse atteindre. Libération du péché, purification par l'amour et abandon à la charité, enfin sourire réceptif à chacun des actes de la vie, en sont des expressions auxquelles ils n'ont jamais refusé leur admiration. Pourtant, rares sont ceux qui souhaitent devenir saints, et, dans leur for intérieur, tous repoussent la sainteté comme une calamité. Les saints eux-mêmes éprouvent en cachette du regret pour le monde dont leur sainteté les a exclus, et s'affligent de leur sublime catastrophe. Je ne crois pas qu'il ait existé de saint qui n'ait considéré un jour, dans des heures amères et lucides, la sainteté comme une chute. À la longue, l'homme préfère la vulgarité au sublime. Seul l'idéal lui donne la sensation d'anomalie.

La femme n'a atteint ses sommets que dans la sainteté. Et les hommes adorent les saintes. Mais demandez-leur donc de vous dire, en étant tout à fait sincères, qui ils préfèrent, de la putain ou de la sainte ?

Pourquoi la vie d'une sainte nous donne-t-elle l'impression d'un gâchis absolu, et non celle d'une femme perdue ? Cette dernière aurait-elle compris des choses insoupçonnables pour la sainte ? Ce qui est sûr, c'est qu'aucune prostituée n'a emporté avec elle d'illusions dans sa tombe...

Et pourquoi entre Jésus et don Quichotte, notre cœur penche-t-il plutôt pour don Quichotte ? Qu'est-ce qui peut faire s'attacher notre esprit plus au chevalier à la Triste Figure qu'au chevalier à la croix ? Jésus a pourtant sacrifié sa vie pour nous tous, alors que don Quichotte s'est ruiné pour un amour imaginaire... Et cependant, qu'est-ce qui, au plus profond de nous, nous fait voir chez don Quichotte une expérience poussée plus loin que celle du Christ, un risque plus définitif et plus absolu ? Dans le Christ, réalité et illusion se répartissent également. Nous savons combien Jésus s'est trompé, et quelle part d'illusion entraînait dans son existence ; mais nous savons aussi ce qu'il a réellement sacrifié pour nous. Tant d'hommes nous affirment que sans lui ils auraient été en proie au désespoir, cette maladie qu'ils redoutent le plus. Pour certains même, l'histoire sans Jésus aurait semblé vide de sens, il *fallait* que Jésus existe. Ils sont si nombreux à le prier. Mais qui a prié pour don Quichotte ? Lui ne devait pas naître. Et parce qu'il ne le devait pas, personne ne l'a compris et ne le comprendra. Gaspiller sa vie pour rien, toucher au sublime dans l'inutile absolu ! On ne peut aller plus loin, car au-delà,

il n'y a plus rien à atteindre. Pendant toute sa vie, don Quichotte a été plus solitaire que le Christ de Gethsémani ; plus seul *pour nous*. Nous, qui sommes conscients de la tragédie que lui n'a pas soupçonnée, nous ces disciples éloignés mais dépourvus du don d'illusion. Car, chez don Quichotte, l'illusion était un don divin, une grâce. Et ce don était tel qu'il ne nous en reste rien. J'aurais voulu que don Quichotte fût crucifié, et je voudrais être l'homme incrédule à sa droite, auquel il dirait : « Aujourd'hui même, tu seras avec moi au paradis. » Au paradis de l'illusion.

V

— Avez-vous déjà senti le *commencement* du mouvement, vous êtes-vous soucié du premier branle du monde ? Le frémissement pur du mouvement, la première extase du devenir, le tourbillon initial du temps vous ont-ils déjà effleuré ? N'avez-vous jamais senti ce moment de première confusion, pris dans une fièvre irradiant du corps et de l'âme ? Comme si, dans l'oubli et l'éternité, une étincelle surgie de nulle part venait d'allumer des feux dans l'espace, projetait ses lueurs sur l'immensité ténébreuse du monde, et dessinait d'étranges silhouettes sur le fond cendré de l'espace. Sensation du premier mouvement ! Ne vivons-nous pas alors comme si nous étions la *source* même du mouvement, la première pichenette du monde ? Et cette concentration du mouvement n'est-elle pas présente dans notre fièvre, et le recentrement du devenir dans notre élan ? Qui n'a pas senti que les mouvements du monde se rassemblaient en lui dans un tourbillon, que, dans son bouillonnement, évoluaient des mondes infinis et inconcevables, ne comprendra jamais pourquoi, après de tels instants, l'homme est devenu essentiellement autre, un être tiré de la masse de ses semblables ; il ne comprendra pas qu'une seule journée de fulgurations ininterrompues suffise à le réduire en fumée.

Seuls les anges peuvent encore me consoler. Ces non-êtres qui « vivent » chacun perdu dans l'extase de l'autre. Un monde d'extases réciproques... Mes souvenirs, mêlés aux images de Botticelli et aux harmonies de Mozart, me ramènent quelque part loin en arrière, quand les larmes étaient vouées au soleil... La mélancolie réveille en moi les lieux angéliques du passé, les paysages solitaires et silencieux, propices aux grands recueils et aux grands oublis ; toute mélancolie me rapproche des lointains, ranime dans mon for intérieur les printemps de l'enfance et ravive l'intuition d'un souvenir plus éloigné encore, regret d'un monde où les larmes seraient le miroir de l'âme. Confession de la mélancolie, unique preuve du paradis perdu.

De même que, quand pendant la journée, nous fermons les yeux et sommes plongés brutalement dans l'obscurité, nous découvrons des points lumineux et des bandes de couleurs qui nous rappellent l'autre côté du monde – ainsi, quand nous descendons dans les vastes et ténébreuses profondeurs de l'âme, se découvrent à nous en marge de l'obscurité les reflets inattendus d'un monde doré. Ces reflets de notre

âme sont-ils un appel ou un regret ?

Bien que l'espace nous oppose une résistance plus grande, plus directe et plus radicale que le temps, il n'en est pourtant pas moins un problème essentiel. L'espace ne pose jamais de problème d'existence ou de rapport personnel. Plus nous pénétrons dans notre je, plus l'espace perd en réalité, alors que le temps persiste dans notre conscience ; mais quand nous devenons essentiels, nous nous détachons aussi du temps, comme nous l'avons fait de l'espace.

L'espace ne nous donne pas la sensation intime de relativité ; il ne nous rend réflexifs qu'extérieurement. Certains hommes, et même certaines cultures (égyptienne, par exemple) conçoivent l'éternité comme liée à l'espace et ne sentent pas le temps en relation avec l'éternité. Dans leur conscience, l'immobilité et l'infini de l'espace épuisent le contenu essentiel du monde. L'étendue du monde les subjugue et les anéantit du dehors.

L'espace nous comble ; mais il ne passe pas *par nous*, bien que nous soyons plus directement proches de lui que du temps. Seul le temps passe à travers nous, seul le temps nous inonde ; il n'y a que lui que nous sentons nôtre. Le temps nous fait découvrir la musique et la musique le temps, de même que l'espace nous révèle la peinture. Mais entre les deux, quelle âme pencherait plutôt pour la peinture ?

Le combat contre le temps est ce que nous avons de plus essentiel. On ne peut pas ne pas accepter l'espace ; il est d'une évidence trop flagrante. Mais il arrive un moment où l'on ne veut plus accepter le temps. Aussi le moment dramatique de l'existence individuelle culmine-t-il toujours dans la lutte avec le temps. Un combat pourtant sans issue parce que l'être est atteint de temporalité ; même s'il conquiert un jour l'éternité, il regrettera inévitablement le temps. Le désir de *fuir le temps* se rencontre chez les hommes malades du temps, ligotés trop fort dans les sangles d'instants fugaces. Aussi le salut est-il une aspiration inconsistante, à cause du regret qu'éprouvent les êtres pour les joies, les surprises et les tragédies d'un monde qui vit et meurt dans le temps. S'il existe bien une pression temporelle, il y a aussi un poids de l'éternité. L'homme aspire à l'éternité mais préfère encore le temps. Comme cette vie que nous vivons et qui se passe dans le temps est la seule valeur qui nous soit donnée, il nous est impossible de ne pas concevoir l'éternité comme une perte, sans l'estimer moins pour autant. La seule chose que je puisse aimer est la vie que je déteste. Impossible de se débarrasser du temps sans se débarrasser du même coup de la vie. Quel que soit le point où l'on est situé, le temps est la grande tentation : une tentation plus grande que la vie, car si la mort n'est pas en lui, il est *l'occasion* de la mort. Aussi l'extase pure du temps nous révèle-t-elle des mystères tellement

étranges, en nous introduisant aux secrets qui relient les deux mondes.

Même si l'homme ne connaissait pas l'accès à l'éternité par le vécu absolu dans l'instant, même s'il ne pouvait pas, tout en vivant dans le tourbillon temporel, faire des sauts dans l'éternité, et s'il avait à choisir une fois pour toutes entre les deux, hésiterait-il un instant à donner sa préférence au temps ? S'il devait se décider une bonne fois entre Cléopâtre ou sainte Thérèse, cacherait-il son penchant pour la première ?

Pour celui pour qui la vie est la réalité suprême, sans être une *évidence*, quelle question peut le remuer plus que de savoir si la vie se peut ou non aimer ? Troublante et délicieuse est cette incertitude ; mais elle n'en demande pas moins une réponse. Il est agréable et amer à la fois de ne pas savoir si on aime ou non la vie. On voudrait ne pas avoir à prononcer un *oui* ou un *non*, juste pour ne pas dissiper la plaisante incertitude. *Oui* signifie renoncer à concevoir et à sentir une *autre* vie ; *non*, redouter le caractère illusoire des autres mondes. – Nietzsche s'est trompé quand, saisi par la révélation de la vie, il a identifié la volonté de puissance comme le problème central et la modalité essentielle de l'être. Car l'homme mis devant la vie veut savoir s'il peut lui accorder son dernier assentiment. La volonté de puissance n'est pas le problème essentiel de l'homme ; il peut être fort et ne rien posséder. Certes, la volonté de puissance naît souvent chez ceux qui n'aiment pas la vie. Mais n'est-elle pas une *nécessité* que la vie nous impose ! La première interrogation devant la vie exige de notre part une réponse sincère. Qu'après cela, nous recherchions la puissance ou non est secondaire. En voulant la puissance, les hommes abattent la dernière carte de la vie.

Nul n'est sincère dans son amour pour la vie, comme personne ne l'est dans son amour pour la mort. Ce qui est sûr, c'est que la vie bénéficie d'un consentement plus profond de notre part : personne ne peut haïr la vie ; mais il y en a tant qui éprouvent une haine bestiale pour la mort. Nous sommes tous plus sincères et plus catégoriques vis-à-vis de la mort, mais les doutes que la vie nous inspire nous permettent d'en avoir un nouvel aperçu et une intuition nouvelle.

Il est d'ailleurs étrange qu'un homme qui a vu la mort en face ait honte de dire qu'il aime la vie et soit condamné pour le reste de son existence à recourir à des expédients. Puisque chacun, dans les moments ultimes de son existence, connaît une explosion de sincérité, peut-on alors maîtriser l'assaut des larmes de reconnaissance auxquelles la vie ne nous avait pas jusqu'alors habitués ? Il n'est écrit nulle part que les dernières larmes sont les plus amères mais ce l'est sur toutes portes et sur tous les murs visibles et invisibles de l'univers, que le regret le plus profond et le plus secret est de ne pas avoir aimé

la vie.

Tous les philosophes devraient mourir aux pieds de la pythie. Il n'y a qu'une philosophie, celle des moments uniques.

Désir d'êtreindre les étoiles ! Pourquoi les vérités sont-elles si froides ? Quand la raison est apparue, le soleil brillait depuis longtemps. Et la raison n'est pas sortie de la cuisse du soleil.

Souffrir est la meilleure manière de prendre le monde au sérieux. Mais plus la souffrance augmente, plus nous apprenons qu'il ne mérite pas de l'être. Ainsi naît le conflit entre les sensations de la souffrance, qui attribuent aux causes extérieures et au monde une valeur absolue, et la perspective théorique issue de la souffrance, pour laquelle le monde n'est rien. À ce paradoxe, il n'y a pas d'échappatoire.

Il existe un domaine d'alternatives ultimes, qui débouche sur la tentation simultanée de la sainteté et du crime. Pourquoi l'humanité a-t-elle produit infiniment plus de criminels que de saints ? Si l'homme cherche le bonheur de façon aussi insistante qu'on le dit, pourquoi choisit-il alors le chemin de la débâcle et de la chute avec un tel acharnement ? L'homme *estime* plus le bonheur et le bien, mais il est attiré plutôt par le mal et le malheur. Les trois quarts de l'humanité auraient pu devenir saints, s'ils l'avaient voulu. Impossible de savoir qui a révélé aux hommes qu'il n'y avait de *vie* que dans l'enfer...

La sainteté est un combat contre le temps, qui s'avère victorieux. En réussissant à tuer le temps en lui, le saint est en dehors, au-delà de tout ce qui est. Être dans le temps signifie vivre absolument dans ce *tout ce qui est*. Le temps est le cadre de ce *tout ce qui est*. Sainteté : être au-delà de quoi que ce soit, mais avec l'amour. Monotone est la vie des saints : ils ne peuvent être *que* saints. Sainteté : existence vécue dans une seule dimension absolue. Les saints aussi entendent les voix du monde ; mais elles ne leur parlent que des douleurs métamorphosées en amour ; ce sont les voix d'un seul monde. Pour ma part, je me tournerais plus volontiers vers la musique, où les mondes, d'autres mondes, me parlent... À quel degré de solitude sommes-nous, quand le serpent nous caresse et nous lèche les joues et les lèvres ; et à quelle distance de l'être, quand le serpent seul peut *être* à nos côtés ?

Deux choses incompréhensibles : la nostalgie chez un homme stupide et la mort d'un homme ridicule.

Tous les hommes finissent par détruire leur vie. Et selon la façon dont ils procèdent, on les nomme tantôt triomphateurs, tantôt ratés.

La musique est le moyen par lequel le *temps* nous parle. Elle nous fait sentir son passage et nous le révèle, *cadre* de tout ce qui est

passager.

Dans certains moments musicaux, nous *palpons* le temps. Quand la musique nous parle d'éternité, elle le fait comme *l'organe* du temps. Le désir d'éternité de la musique est une fuite du temps. Elle n'est ni un éternel présent, ni une actualité continue, ni une éternité d'au-delà du temps.

Le temps est parfois *pesant* ; comme l'éternité doit l'être !

Un corps décomposé dans ses cellules infinies ; chaque cellule concentrant une somme de vibrations ; toutes les cellules virevoltant dans un tourbillon ; le démembrement de tous les organes dans la palpitation de l'individuation ; le retour de la vie à ses éléments initiaux, et à ses premiers *souvenirs*...

J'aime seulement celui qui va plus loin qu'il *n'est* ; qui sent les origines et les choses qui le précèdent ; qui se souvient des temps où il n'était pas *lui*, qui saute dans les anticipations de l'individuation. N'a rien compris à ce monde celui qui n'a pas été stupéfié par le sens profond de l'individuation, car il ne soupçonnera jamais le lieu de son commencement et ne pressentira jamais le moment de sa fin. L'individuation nous révèle la naissance comme un isolement et la mort comme un retour. Celui qui ne cultive pas cet isolement n'aime pas la vie ; de même, celui qui ne craint pas le retour. Que presque personne n'aime le retour prouve qu'il n'est rien d'autre qu'un chemin vers le monde où nous n'avons pas de nom. L'individuation a donné un nom à la vie. Nous portons tous un *nom* ; le monde qui précède l'individuation est la vie sans nom, c'est la vie sans *visage*. Seule l'individuation a donné un *visage* à la vie. C'est pourquoi l'effondrement de l'individuation dans la mort est un défigurement. L'homme n'aime pas sa *face* qui est un accident, mais son visage, qui est un signe métaphysique. La palpitation de l'individuation est le préalable au défigurement, c'est l'intuition de la perte de notre monde. L'homme est un *monde dans un monde*. La voie du retour passe par la mort, ou, qui sait ? – le retour s'achève dans la mort. Le lien avec ce qui a précédé l'individuation, nous l'établissons en descendant l'escalier de notre esprit, en nous maintenant en nous, en vainquant l'isolement de notre visage, en nous *trans-figurant* vers nos commencements, et non en nous transfigurant, en perdant le sens figural de l'individuation, dans la mort. La vie, qui a été avant que *nous* ne soyons, nous l'aimons dans le *retour* ; nos yeux se tournent vers les commencements, vers l'anonymat initial. Nous revenons là où nous *n'avons pas été*, mais où tout a *été*, vers la potentialité infinie de la vie, d'où nous ont sortis l'actualité et les limitations inhérentes à l'individuation. Nous *retournons* chaque fois que nous aimons la vie avec une passion infinie sans nous satisfaire des barrières de

l'individuation ; chaque fois que nous découvrons les racines de notre élan au-delà de notre finitude figurale. Le retour est une transfiguration vitale ; le revenir un défigurement métaphysique. Le retour est une mystique des sources vitales ; le revenir, une frayeur des pertes ultimes.

La *vie* est derrière nous, parce que nous sommes partis d'elle ; la vie est le *souvenir* suprême. L'individuation nous a tirés du monde des origines, c'est-à-dire de la potentialité, de l'éternité du devenir, d'un monde où les racines sont les arbres, et non les sources transitoires des arbres illusoires, et de l'être...

Dans quelles frontières mon esprit est-il enclos et quels murs élever autour de moi pour ne pas me perdre ? Les rêves me transportent plus loin, plus loin me transportent la musique et les larmes. Je ne m'enferme plus et ne me contiens plus en moi ; comment les autres y parviennent-ils encore ? Aimons-nous de trop-plein ou de trop peu ? Quand je ne me contiens plus en moi, l'autre pourra-t-il se rapprocher de mon centre ? Aimera-t-il l'âme qui meurt de sa vie ? L'âme, pleine de vides, les remplit par l'amour ; elle cherche les autres dans le trop peu. L'amour est une mendicité, l'effroi devant ses insuffisances. Combien de mépris et de générosité il y a dans l'amour issu du trop-plein ! On aime alors pour s'échapper de soi, pour se débarrasser de l'amour ! On s'incline devant l'Éros pour échapper à soi-même, à ses surplus et à ses excès ; on adore la délivrance de sa tempête.

Personne ne pourra pénétrer en moi, personne ne m'assiégera. Mépris, haine et générosité se fondront dans un amour, dont j'ai besoin, et non dont ils *ont* besoin. Pourquoi l'amour ne serait-il pas une arme, un instrument, un prétexte ? Les âmes vides, mendiante, celles qui ont poussé dans l'ombre, seront convaincues par l'amour. Qui n'a jamais haï l'amour, n'a jamais haï. L'amour sous toutes ses formes, l'amour des hommes et celui des femmes, a quelque chose de fangeux, de sale et de rampant. N'est-on pas dégoûté de savoir qu'*autrui* existe, qu'il y a un *tu*, qu'il y a encore des êtres, après avoir été soi-même, dans son expansion, *l'être*. Je ne me contiens plus en moi.

La musique nous transporte toujours au printemps, ou en automne. Comme le printemps et l'automne, elle dissout le corps et l'âme. Il n'y a pas de musique d'été ou d'hiver. C'est pourquoi la musique est une maladie...

Le *mal absolu* : un être avide de ruiner la nature, qui attend le printemps pour déraciner les arbres, qui en mâche les bourgeons, qui pollue les sources pour faire mourir les êtres vivants, qui condamne

les puits pour entendre la voix enrouée des oiseaux, et masque les fleurs de son ombre pour les voir sécher et ployer misérablement vers la terre. Il frappe le ventre des femmes enceintes pour tuer la vie dans l'œuf, le fruit de la vie, tout ce qui est fruit, et fige le sourire des vierges en une grimace. Il jette entre les amants dans le spasme un cadavre, et visse des lunettes noires sur les yeux des nourrissons avant qu'ils ne les ouvrent. Avec une tôle noire qu'il rêve aux dimensions du monde, il bondit vers le soleil pour barrer ses rayons, pour rire dans la nuit éternelle, sans étoiles, où le soleil à jamais endeuillé est en berne. Ironique, l'être passe à côté de l'humanité qui attend dans l'agonie le retour des rayons, et sourit froidement aux prières qu'elle élève vers l'astre voilé.

Le *mal*, ou la haine pour tout ce qui est *fruit*.

L'*histoire* ne doit signifier pour toi que l'histoire de l'humanité en *toi*. Si tout ce qu'il y a eu jusqu'à présent de grand et le sera dans l'avenir n'est pas en toi, à l'état de souvenir ou de fruit, tu as raté l'histoire et tu n'es rien. Quel homme est celui qui ne refait pas et n'anticipe pas l'histoire pour son propre compte ? Pour mieux dire : pourquoi celui qui refait et anticipe l'histoire pour son compte propre n'est-il pas *humain* ?

Vivez différemment pour être indifférents aux formes que revêt et revêtira le monde, indifférents aux époques, aux styles et aux tournants de l'histoire. Vivez comme s'il n'y avait rien eu avant vous et comme si rien ne nous suivra. Repoussez l'idée d'être le maillon d'une chaîne, de perpétuer ou de trahir un héritage. Les pensées absolues n'ont ni devanciers ni successeurs. Et nous, pourtant, mourrons *sous* leur poids.

Pourquoi se refuser à accorder aux saints le privilège de la folie ? N'est-ce pas parce qu'elle s'accomplit dans la lumière, non dans l'obscurité ?

Toutes les concessions faites à l'Éros sont les vides de notre désir d'absolu.

Plus que tout, la nostalgie fait tressaillir notre imperfection. Voilà pourquoi, avec Chopin, nous nous sentons si peu divins.

Premier et dernier chapitre d'une anthropodicée : sur les larmes. Seule la haine raffermi la vie ; une haine destructive maintient la vie constructive. Avec elle, nous nous sentons forts, révolutionnaires ; elle nous brûle les membres, nous appelle à l'action, nous engage au geste et au fait. Pas la haine intéressée, suscitée par des causes mesquines et tournée vers une vengeance immédiate, mais la grande haine passionnée, la sainte colère, qui fait tout trembler. La colère est le ressort de la prophétie ; c'est elle qui fait parler avec passion le

prophète de l'amour. La prophétie est une haine destructive et créatrice. Les juifs auraient disparu depuis longtemps s'ils n'avaient pas reçu le don divin de la colère. Grâce à elle, Dieu a garanti au peuple élu l'éternité. À nous chrétiens, Il a donné une existence éternelle par la malédiction de l'amour. Le Christ n'est pas venu pour nous mais pour les juifs. Leur Dieu nous a envoyé le grand Corrupteur. C'est inspirés par Dieu que les juifs l'ont refusé comme leur Sauveur.

La pensée qui n'exprime pas le combat d'une existence est pure théorie. Penser sans destin, tel est le destin de l'homme théorique. De la théorie, voilà ce que font tous ceux qui ne veulent pas se changer eux-mêmes et changer le monde avec, qui ne refont pas tout ce qui a été fait et ne pressentent pas tout ce qui va être. Vaines sont les pensées qui ne naissent pas de l'âme et du corps, nulles, les idées pures et les connaissances gratuites. Que des pensées sortent de la vapeur ; que des idées jaillissent des étincelles et des connaissances, des flammes. Que la fièvre de la pensée donne de nouvelles dimensions aux choses. Qu'elle parte d'une volonté de réformer le monde et de la passion de renverser les ordres visibles et invisibles. Qu'elle frappe comme un ouragan les lois de la nature, et donne une autre profondeur aux assises cosmiques et une autre élévation aux colonnes du monde. Que le monde s'adosse à nous ; que notre résistance soit plus ferme qu'Atlas. Que nos pensées soient les épaules où s'appuie l'infini du monde ; la terre tremblera pour répartir l'inquiétude dans l'infini et les flammes porteront, comme des nimbes, les infinis du monde. Si tout ce qui est soumis au temps et à l'espace n'adopte pas nos dimensions, pourquoi penser encore à l'espace et au temps ? Si tout ce qui vit et meurt ne vit pas et ne meurt pas en nous, à quoi bon penser encore à la vie et à la mort ?

Jours de printemps, quand la matière se perd dans les rayons du soleil et l'âme dans les souvenirs... Alors nous reviennent tous les rêves conçus jusqu'alors, et les rêves de nos nuits passées, tout le matériau absurde et imaginaire tissé dans l'inconscient par la peur, la volupté et nos douleurs secrètes. Je pensais que les rêves s'évanouissaient en nous avec le jour et après la nuit. Mais, sous le ciel vaste du printemps, la décomposition voluptueuse de l'âme inaugure l'appel des souvenirs. Plus l'âme se délite, plus elle se rapproche du lieu de l'oubli. Tel est le pèlerinage intérieur vers tout ce qu'on a oublié, auquel nous engage la présence éternelle du printemps. La dissolution de l'âme nous montre ce que nous avons été. Pourquoi n'est-il pas toujours possible de réveiller notre passé ? Nous dormons en nous-mêmes et le moi est un voile qui recouvre notre sommeil.

Dans cette cathédrale, où l'on est entré pour s'oublier soi-même et le monde avec, pour éprouver l'immobilité et distraire l'attente,

solitaire, on a grandi solennellement au milieu des colonnes et des arcs ; on s'est dissipé dans l'air violet ; on a courbé respectueusement sous les mouvements du temple, on a adopté les dimensions de ses voûtes pour se perdre dans la géométrie transcendante de la cathédrale. Notre âme est devenue colonne, arc et voûte. Au-dessus du monde, nos formes se sont entremêlées aux siennes, et notre esprit immobile est devenu semblable à la pierre. Du haut des cintres, on a regardé insensible vers la terre. Qu'est l'esprit sinon une pierre qui ne gît pas à terre ? On volait bas dans nos envols, on était faible dans notre force, lourd dans notre élan, pierre sur la route du ciel...

Et soudain le prodige des voix de l'orgue, dans la cathédrale où l'on se croyait seul. Se sont mus les arcs, les colonnes, les voûtes, notre matière s'est dilatée sous les vibrations, la cathédrale a grandi aux dimensions du monde. Pourquoi chercher des bornes aux sons de l'orgue, à cette musique de l'au-delà, au-delà des limites du monde et de l'âme ?

À cet instant, les cieux reposaient sur notre âme...

Ces atomes en sommeil chez les hommes et qui, en moi, ne dorment jamais.

Réveil incessant du sommeil de la matière...

Matière, berceau des oublis...

La vie, l'âme, l'esprit qui nous montrent nos traces...

La matière ne laisse pas de *traces* ; c'est pourquoi elle est le lit des oublis.

Toutes les traces, tout ce qui n'est pas matière en nous, nous suivent...

Mais en descendant dans la matière, nous perdons nos traces... Ce n'est pas l'esprit mais la musique qui est à l'antipode de la matière...

En fouillant dans le passé le plus lointain, la musique nous réveille sans cesse du sommeil de la matière...

Mais la musique est éternelle, comme la matière.

La formation des mondes a répandu les premières harmonies dans l'espace.

La musique exprime tout ce qui dans le cosmos est chaos : c'est pourquoi il n'y a de musique que des origines et des fins...

Pensée absurde dans la musique : une physique qui partirait des larmes, au lieu des atomes.

Si nous culbutons avec le monde entier dans une folle avalanche, nous vaincrons à jamais le sommeil de la matière ; et les atomes ne

dormiraient plus en personne. Il aurait fallu vivre quand la terre respirait par les volcans et s'est arrachée du soleil. Sur les températures solaires de l'âme...

Tout est à chaque instant : le monde naît maintenant et maintenant, il meurt : les rayons et l'obscurité ; la transfiguration et l'effondrement ; la mélancolie et l'horreur. Ce monde, nous pouvons le rendre absolu *en nous*.

Que ceux qui n'ont plus rien à perdre ou auxquels la vie n'a rien donné accèdent au pouvoir suprême prouve assez que la volonté de puissance est la dernière carte jouée par la vie. Jésus : l'homme le plus faible a été le plus fort (car résister à deux millénaires ne l'a pas épuisé). Il n'existe de force spirituelle que dans la déficience biologique. Ce sont les vides de la vie dans les esprits ambitieux et visionnaires qui ont renversé le cours de l'histoire. L'individu marche de concert avec l'histoire chaque fois que la vie le laisse à la traîne. Les chrétiens ont raison d'expliquer l'histoire par la chute. Le péché d'Adam est le premier acte historique, c'est-à-dire le premier acte contre l'esprit ou distinct de lui. *Dans* l'esprit, soumis à sa loi, l'histoire n'existe pas. L'histoire est une échappée du sein de la vie, un saut hors d'elle ; elle est une trahison, sans laquelle nous serions restés les esclaves anonymes de la vie. La liberté par l'histoire, c'est-à-dire une *histoire* par malheur, l'histoire en *propre*.

Nous sommes devenus *propres* depuis que nous avons fui le sein de la vie. La vie, qui avait un *nom*, en a pris, chez les individus, d'innombrables, en se retirant d'eux anonymement. Quand le phénomène d'individuation a pris un caractère *nominal*, alors a commencé l'histoire. Depuis, les individus ont cessé de se considérer comme fils de la vie, et se sont exilés de l'Alma Mater.

Qui pourrait m'enlever de la tête l'idée que ce monde aurait pu être créé sur d'autres bases ? Qui pourrait me donner l'illusion que c'est sur elles que nous pouvons le bâtir ? Combien de fois ce monde aurait pu être *autrement* ? Combien de fois n'aurait-il pas dû être ainsi ? Aurait-il d'innombrables faces cachées que je pourrais révéler ? Je ne ferais que *réformer* le monde alors que nous en voulons un autre. Nous voulons *inaugurer* notre monde parce que celui de Dieu touche à sa fin...

Son monde n'a pas été une apparence ou une illusion, mais la réalité. Il a *été*. Et c'est pourquoi il doit mourir. C'est à *Lui* de tirer les conséquences de son *commencement*.

Le dernier des hommes déchus se sent supérieur à Socrate. Même devant le tombeau de Napoléon, on ne peut réprimer un sourire de

mépris. Pour chaque individu qui meurt, nous ressentons plus de mépris que de pitié. Comme si les hommes s'étaient compromis en mourant. Ne considérons-nous pas parfois la mort des autres comme une lâcheté ? Je me souviens de m'être exclamé en face d'un squelette : « Imbécile ! »

Si nous commençons nos activités quotidiennes par une marche funèbre, quelles dimensions prendraient nos actes ! La vie suivrait un cours solennel, et l'on « officierait », jusqu'au dernier acte...

Ceux qui éprouvent de l'attirance pour les grands crépuscules aiment Rembrandt. Chez lui, la lumière ne vient ni du dehors ni de la logique propre au tableau. Le soleil se couche dans chaque homme et dans chaque chose. Le portrait réfléchit de l'intérieur des rayons qui *ne sont pas les siens*. La lumière descend dans l'homme et, dans ce crépuscule, elle revêt son âme d'ombres. Chez Rembrandt, le soleil meurt chaque jour dans l'homme et le portrait semble figurer les dernières lueurs, le stade final de sa trajectoire. Lumière des rayons pâles et diffus d'un coucher de soleil. Ici, les hommes viennent de l'ombre et le mystère rembrandtien n'est qu'une *attente* de l'obscurité. De l'obscurité qui veut se libérer d'elle-même par la lumière ; de l'obscurité qui attend la défaite de son propre principe. Chez Rembrandt, tout est vieillesse ou *tend* à la vieillesse. Tout Rembrandt est la fatigue de l'ombre et la lassitude du soleil, l'hésitation des êtres entre la mort et la vie. Venus de l'ombre et se développant en elle, où pourraient-ils encore retourner ; dans quelle lumière pourraient-ils se lever, quand le soleil ne leur présente que son agonie...

Botticelli : le symbole du monde – la fleur ; le devenir comme grâce ; la vie en extase devant elle-même ; le moindre geste, un miracle ; les voiles qui revêtent la matière ; l'élan plus lourd que la matière ; où les choses ne pèsent pas ; l'aurore comme finalité universelle ; rayons dansant dans l'espace ; vibration des pierres ; la voix des lointains, se rapprochant du berceau...

Plus le sang se dilue, plus l'homme est proche de l'éternité. Toute l'éternité n'est qu'une question de globules rouges...

Le temps nous domine chaque fois que la circulation du sang, la résistance de la chair, le rythme organique régissent notre existence ! Mais quand le sang devient fluide, impalpable, quand la chair se réduit à un frisson immatériel et le rythme organique à une cadence abstraite, nous sommes aussi loin du temps que nous le sommes de l'être.

La *voix du sang* est la voix du temps, des choses qui commencent et des choses qui finissent. Pourquoi le sang perd-il voix au chapitre dans la pensée ? Parce que les pensées sucent le sang ? Ainsi naissent les

passions abstraites.

L'éternité ? Une *anémie* de l'esprit.

Passions abstraites : sur les mains diaphanes ; les mains pâles qui brûlent ; les mains transparentes qui tremblent ; visage angélique et doux, qui cache son penchant pour le crime ; expression intemporelle qui masque les renversements futurs et les chutes à venir ; les yeux baissés, les yeux égarés, qui se posent sur tout et ne s'attachent à rien.

La séparation, mode de l'amour ; le vague, comme forme ; non-vie, apothéose.

Des idées qui coulent dans les veines (définition des passions abstraites). Des idées qui imposent leur pouvoir sur le sang, ou comment naissent les passions sans objets. Passions qui ne s'attachent à rien, ni ne nous attachent. C'est-à-dire, mourir pour ce qui est le plus *lointain* de soi. Éloignement, seule présence.

Les passions neutres. Peuvent-elles s'expliquer, peuvent-elles se comprendre ? Les passions qui ne poussent pas au soleil, parce que le soleil est trop près... *Neutres*, à l'égard de tout ce qui est *ici*, et non à l'égard de l'infini. La musique et la métaphysique surgissent des passions neutres devant notre monde. Pour elles, il n'y en a qu'un : celui des lointains ultimes ; *ici* est trop peu et trop près. Chez Beethoven, la tristesse et la joie commencent quand elles sont déjà finies pour les autres. Elles sont si profondes qu'elles n'ont pas de cause. D'ailleurs, tout ce qui est profond en nous n'en a pas ; nos profondeurs ne viennent pas du dehors. Aussi n'ont-elles rien à voir avec les choses d'ici. Sur les dimensions absolues de l'âme... et sur les mains diaphanes étreignant les lointains. Pourquoi l'idée de l'éternité nous semble-t-elle si complexe ? Parce que personne ne peut décider si l'éternité est une plénitude ou un vide.

Les trois grandes voies vers l'absolu – la mystique, la musique et l'érotisme – s'accomplissent dans l'oscillation entre la plénitude et le vide. *L'extase*, qu'elle soit mystique, musicale ou érotique, que fait-elle d'autre sinon nous mettre en présence de l'infini, tantôt vide, tantôt plein. Jamais la plénitude extatique ne sera assez réduite au point de ne pas nous dissoudre, et le vide assez limité au point de ne pas nous remplir. L'éternité est inséparable du néant.

Plus nous sommes près de l'éternité, plus nous sommes loin de la vie. La sensation d'éternité est un obstacle et une malédiction sur le chemin de la reconquête de la vie. L'éternité nous paralyse plus que la pire maladie. Malade, on peut faire tout ce qui n'entre pas en contradiction avec la maladie. Mais que peut-on *faire* pour ne pas avoir honte devant l'éternité ?

Les fleurs qui ne sont pas cueillies par des mains exsangues fleurissent en vain. Seule la pâleur se rapproche naturellement de la vie délicate des fleurs. Seul un visage décoloré profite des couleurs des fleurs ; seules des mains sans vie peuvent prendre aux fleurs leur vie illusoire.

La première condition de notre liberté : se libérer de Dieu ; en tant que créature, nous ne pouvons rien créer. Nous n'avons fait jusqu'à présent que compromettre l'œuvre de la création. Ah ! si nous pouvions la détruire ! Et sur ses ruines, édifier, comme créateurs, le paradis terrestre, le second paradis, en triomphant du péché, de la douleur et de la mort. Un monde qui naîtrait et qui existerait seulement *grâce à nous...*

Il n'y a pas d'idée plus criminelle que celle du péché. Et elle n'a aucune *excuse*. On ne sait qui haïr le plus : le monde, qui en offre le prétexte, ou soi-même, capable de penser et de sentir de tels crimes. Il faut radier de la conscience humaine toute idée de péché et il faut détruire toutes les religions et les philosophies qui la propagent et l'identifient à la vie. Parler du péché, sans regretter d'en être arrivé à l'idée, est le premier degré dans l'échelle des idées criminelles. Au fond, une humanité qui ne connaîtrait pas le péché et vivrait tous les actes de la vie comme vertu serait encore supportable. Il faut forcer l'humanité dans ses derniers retranchements ; que détruire la conscience du péché soit le premier assaut. Il est grand temps que ça change !

Réagir contre ses propres pensées confère à la pensée sa seule vie. Comment vient cette réaction, difficile à dire, car elle s'identifie à quelques rares tragédies intellectuelles. – La tension, le degré et le niveau d'une pensée procèdent de ses antinomies internes, qui, à leur tour, dérivent de contradictions insolubles de l'âme. La pensée ne peut pas résoudre les contradictions de l'âme. Quant à la pensée linéaire, les pensées se réfléchissent l'une l'autre au lieu de refléter un destin.

À quoi se réduisent tous nos tourments sinon au regret de n'être pas Dieu... Après un tel regret, comment penser autrement qu'en élégies et en anathèmes ? Je suis comme un pendu qui ne sait à quoi il l'est. Sans doute à sa *conscience...* je voudrais écrire des hymnes au dégoût.

Il faudra répéter des milliers de fois que seule la vie peut être aimée, la vie pure, l'acte pur de la vie, que nous sommes suspendus à la conscience, balançant au-dessus du vide.

Mon grand défaut est de toujours savoir ce qu'il y a de plus essentiel et de plus nécessaire, d'avoir un préjugé sur l'éternité. Le soleil lui-même me semble éphémère dans cette hystérie de l'éternité.

Comment alors *commencer* quelque chose, comment faire pour que je devienne histoire et que ma pulsation devienne action ! Savoir ce qu'il y a de plus nécessaire est une malédiction, dont Dieu seul pourrait nous délivrer, ou le diable. Je n'arrive pas encore à décider de qui, de Dieu ou du diable, nous vient la connaissance, car je doute que le mal vienne seulement du diable. Les cadavres sont répugnants, répugnantes la mort et la façon dont les hommes meurent. Pourquoi, parmi tant de manières de mourir, la vie a-t-elle choisi justement la plus repoussante ? Pourquoi s'achève-t-elle dans le froid ? Imaginons qu'on meure de jeunesse, dans les illusions et l'attente, imaginons une mort où l'on s'évaporerait dans l'espace sous la pression d'une fièvre infinie, flottant à la dérive dans l'éther comme des vapeurs d'être. La mort comme une dissolution immatérielle dans l'infini, comme un saut évanescent, la mort comme rêve et comme poésie de la matière ! Pas la mort comme confirmation de la matière, comme illustration des lois naturelles et fatalité de la nature. Je ne me révolte pas contre la mort mais contre la façon de mourir. Cette manière dont nous mourons tous, hommes, animaux, fleurs, constitue une conspiration de la matière contre nous. En mourant comme la nature nous l'a prescrit, nous trahissons toutes nos aspirations élevées, tous nos désirs de nous dissoudre quelque part au-delà de nous-mêmes, de briser nos ailes dans un silence sans matière. En mourant, nous tombons plus bas que terre. Chaque mort est une honte. J'ai vraiment honte de mourir ! Pourquoi chacun de mes atomes ne tente-t-il pas de prendre le large dans l'espace, que je me décompose heureux de ne me plus retrouver...

Dans un monde où les hommes sont en voie de disparition, qui tiendra la place de Dieu ? Celui qui détient l'ultime espérance.

Le problème éthique tout entier me semble souvent miraculeusement simple. Tout ce qui se fonde sur l'espérance appartient au bien ; le reste relève du principe satanique. Un criminel qui agit par espérance est plus proche du bien qu'un désespéré passif. En définitive, il n'y a qu'un criminel : celui qui n'a pas le moindre amour de la vie. Aime le plus la vie celui pour qui elle est le seul problème. Il y a plusieurs façons d'aimer, mais il n'y en a malheureusement qu'une seule de mourir. Sur ce murmure d'amour, qui naît après d'ultimes tristesses...

Un regret que personne ne comprend : celui d'être pessimiste. Ce n'est pas chose facile que de se *mettre mal* avec la vie.

Peu de gens savent que l'héroïsme s'épuise chez ces êtres aussi rares, dans la résistance et le courage qu'ils engagent à chaque instant. Quand les seuls attributs de leur existence sont l'inquiétude et la peur, le simple fait de vivre témoigne d'un courage suprême : c'est l'acte

héroïque par excellence. La rupture avec l'Éros t'est fatale, car tout ce qui est en toi se concentre pour te préserver dans ton être ; dans cet héroïsme de la résistance, même les plaisirs semblent une lâcheté impardonnable. Quand l'être tout entier ne connaît d'autre problème que de souffler un peu, d'obtenir un répit ou un sursis, il n'a plus vraiment de temps à consacrer à l'amour. L'autonomie de l'Éros présuppose une subjectivité absolue, et ses tourments en font un luxe funeste.

Ces jours-là, pendant lesquels la vue supplante la pensée, où l'on se rapproche des choses comme *objets*, nous sommes fleur avec la fleur, eau avec l'eau, ciel avec le ciel, crépuscule avec le couchant. Chose dans le monde des choses, l'homme visuel est en toutes choses et en aucune.

Je n'aime que la mort par plénitude, par excès, la mort qui rajoute à la vie l'infini qu'elle n'a pas eu et qui l'a fait mourir.

Mort musicale : seul moyen de sanctifier la vie.

Pourquoi, lorsque nous regardons le ciel avec insistance, nous semblons attendre une réponse ? Est-ce seulement par préjugé chrétien ? Ah ! si les cieux s'ouvraient un jour !

Ma seule « vertu » est de n'avoir jamais péché contre l'éternité. La sagesse naïve des hommes apprécie cette réserve sans savoir que d'elle vient la catastrophe.

Il faut mettre l'homme devant un nouveau commencement de l'histoire. L'homme nouveau doit être un Adam sans péché qui doit mettre en œuvre une histoire sans péchés. C'est seulement de cette manière qu'on peut concevoir une vie nouvelle, une vie changée à la base. L'humanité n'attend plus qu'un prophète : celui de la vie sans péché. Si la mort ne peut être ni vaincue ni détruite, c'est le péché qui doit l'être. Puisque l'effort individuel est illusoire, seuls un cataclysme de l'histoire et une révolution anthropologique qui feraient sauter en l'air l'héritage des siècles annonceront l'aube d'un autre monde. Alors, l'homme fera concurrence à tous les dieux des siècles vaincus et chacun sera une aurore. Bien des mondes mourront. Mais plus encore naîtront. Et nous connaissons alors le carrefour des esprits, et pas seulement celui de l'homme.

Je ne comprends pas comment les hommes peuvent croire en Dieu, bien que je pense tous les jours à lui.

Peur de ses propres solitudes, de leur étendue et de leur infini... Le remords est la voix de la solitude. Qui murmure dans cette voix ? Tout ce qui en nous n'est plus homme.

Plus les âmes ont soif de vie, plus la solitude les engloutit...

L'un après l'autre, les voiles se lèvent de ton esprit, un à un, ils se gonflent, impalpables, dans l'air. Combien étaient-ils à recouvrir ton âme, combien de secrets ont-ils enfouis ? Pourquoi as-tu caché tes profondeurs de lumière, d'air et d'espace ? Tu t'es dit : *tout est indicible*. Puis, tu as enlevé les cloches de la tour, tu as condamné ses fenêtres et, sous des voûtes d'obscurité, tu as bâti ton temple. Voiles qui recouvrent les secrets et secrets qui cachent des tristesses. Le mystère enveloppant, le secret de tout ce qui est indicible, nous le découvrons dans la danse aérienne des voiles. L'un après l'autre, les voiles se lèvent de dessus l'âme ; et les secrets se rapprochent du monde, de la lumière, de l'air et de l'espace. Les secrets étaient enveloppés comme dans des linceuls, et sous des pierres tombales. Autant de morts gisent en dessous que de tristesses en moi.

Peur du secret contenu dans la moindre chose, peur que toutes les choses indifférentes qui nous entourent s'animent un instant, et nous chuchotent des paroles inoubliables, dangereuses et fatales, qu'elles nous confient leurs secrets dont nous ne voulons pas et des aveux que nous n'attendons pas ; peur que les choses muettes nous confient une mission périlleuse, irréalisable et écrasante, qu'elles fassent de nous leur interprète, leur porte-parole... Peur des choses qui se taisent, de leur mystérieuse proximité, de leur éternité solennelle, ou peur que leur immobilité ne soit qu'une illusion, et qu'elles veuillent un jour *tout* nous dire, absolument tout, et désir ardent que tout soit indicible.

Impossible de séparer l'infini de la mort, la mort de la musique et la musique de la mélancolie !...

Loin de moi et près du lointain...

Venez à moi, confins inaudibles et insoupçonnés du monde, venez furieux et emportez-moi pour toujours dans votre isolement, car sous les mélodies du monde, mon âme assourdie succombe à cet univers sonore.

Chuchotement de la terre et hymne des étoiles, que pouvez-vous encore rajouter au murmure musical de l'âme ? À quelle dissolution m'entraîne cet univers sonore ? Combien de fois ai-je été victime des appels musicaux et à quelle tentation m'a convié une mort mélodique ?

Tout est indicible et toutes choses veulent parler. Apocalypse sonore.

Lorsque le mot n'atteint plus la chose et que les choses ne répondent plus aux mots, la musique de la nature est une passerelle qui relie encore l'âme à tout. Nous la franchissons pour un grand

départ, la peur dans l'âme que toute chose disparaisse.

Les choses inconcevables ne deviennent claires dans l'âme qu'à l'oreille. Celui qui n'a pas entendu Dieu en est dépourvu. Sans voix de l'au-delà, il n'y a pas de mystique, pas plus qu'il n'y a d'extase finale sans les échos d'une mélodie, plus lointains qu'*au-delà*. Nous *entendons tout* dans les voix qui *précèdent* Dieu. Des vibrations uniques, nées avant le temps, témoignent de l'hésitation entre être et non-être. L'inquiétude primordiale, nourrie de l'indécision entre rien et tout, nous couvre d'un vêtement sonore, comme pour nous conduire vers ces contrées que personne n'a vues ni entendues. Après ce rêve cosmique, quelle nostalgie peut encore prendre consistance dans l'âme ?

Ensevelissez-moi, lointains, enveloppez ma tristesse dans vos cieux et mon âme dans votre aura inaccessible. Dissipez mes rêves et sauvez-moi de la perte et des supplices de la nostalgie. Conduisez-moi au lieu des rêves et dispersez-moi dans l'espace de la nostalgie.

DE QUELLE MANIÈRE LA VIE DEVIENT LA VALEUR SUPRÊME

— Vénération des femmes : réhabilitation de l'Éros comme divinité ; santé naturelle, transfigurée par la délicatesse ; élan dansant dans tous les actes de la vie ; grâce au lieu de regret ; sourire au lieu de pensée ; enthousiasme au lieu de passion ; lointain, comme finitude ; vie, comme seul Dieu, seule réalité et seul culte ; péché comme crime, et mort comme honte... Tout le reste n'est que philosophie, christianisme et autre forme de chute.

Seuls les états d'exaltation, d'ivresse intérieure et de tension extrême nous donnent une excellence tragique, la volupté de nous détruire sans raison ou de nous sacrifier sans entrave. Les moments d'abattement sont des atteintes à la vie, elles sont les visées du diable, des flèches empoisonnées qui blessent mortellement l'enthousiasme et l'amour de la vie. Sans elles, nous *savons* peu de choses, mais avec elles, nous ne pouvons vivre. Celui qui ne sait pas les exploiter ni les féconder, avant de les contourner, ne pourra pas échapper à l'effondrement. L'idéal serait la débandade générale des dépressions ; il faudrait déclarer à ces instruments de mort une lutte à mort ; une annihilation définitive, avec tout son cortège de connaissances issues des moments de lucidités ironiques. Si l'extase ne nous vengeait pas du monde sinistre des dépressions, nous ne pourrions lui trouver d'excuse.

Il faut créer en soi un espace préservé du poison de la dépression. Je ne peux accepter qu'un monde où seules coulent des larmes d'excès et d'exubérance, de plénitude et de volupté. Que les frémissements vitaux remplacent les pensées et que la vie meure en extase devant elle.

Depuis deux mille ans, la croix s'étend dans les quatre directions du monde et sur toutes les dimensions de l'âme. Depuis deux mille ans, la mort sanctifie la vie. La croix est le symbole de l'universalité de la mort, la prédominance de la verticale, le couronnement de la vie par la mort. Ouverte sur les quatre directions cosmiques, la croix nous révèle l'infini comme berceau de la mort. Mais la croix est tordue ; si elle s'effondre, il en coûtera beaucoup d'âmes. Bien des vies seront

étouffées, opprimées et broyées. Mais celles qui, sous son ombre, soupiraient après la lumière, trouveront la libération que la croix n'accorde plus qu'aux vaincus.

À sa place, nous planterons l'ondulation, comme l'expression du jeu et de la grâce des formes multiples de la vie. Que la vie chante le pouvoir des leurres et leur donne l'éclat et les reflets de l'éternité. Que l'éternité de la vie, qui était illusion, devienne croyance ; que le charme superficiel de tant d'ondulations vitales soit couronné en grande pompe par les souvenirs du paradis. Que l'extase de la vie soit la seule connaissance, et la mort haine contre la vie.

À ne pas oublier :

L'Éros seul peut remplir une vie ; jamais la connaissance. Seul l'Éros donne un contenu ; la connaissance est une infinité vide. Il est toujours temps de penser ; la vie a son temps pour elle ; aucune pensée ne vient trop tard ; chaque désir peut susciter un regret.

Impossible de croire aux substituts de la vie – Dieu, esprit, culture, morale – et d'accorder le moindre crédit à l'histoire.

Désir ardent de solitude et peur qu'on en éprouve, désir absolu d'être unique et amour passionné de la vie. L'acte le plus insignifiant accompli en pleine vie semble parfois plus important que la plus grande mission dans la solitude. Lâcheté ou vénération ? Impossible de ne pas prêter foi aux leurres de la vie.

Toute ma vie est un baptême d'ombres. Leurs baisers m'ont rendu mûr pour l'obscurité et la tristesse.

La vie a sans doute été immortelle avant d'accorder tant de privilèges à l'esprit. Ce dernier s'est approprié les réserves d'éternité de la vie, de sorte qu'il devra payer cher pour ce rapt. Punir l'esprit, c'est punir l'homme. Prométhée s'est enchaîné seul pour obtenir par la pénitence le pardon de la vie.

Tout ce qui est et tout ce qui n'est pas m'écartèle. Les choses cherchent-elles la consolation auprès de moi ou est-ce moi qui la cherche auprès d'elles ?

Résister à chaque vérité...

La peur qui engendre les pensées et la peur des pensées...

Rembrandt m'a appris qu'il y a peu de lumière en l'homme. Le portrait rembrandtien épuise toutes ses ressources lumineuses ; il n'en a pas d'autres. Chez lui, la lumière semble le reflet intérieur d'une autre lumière qui meurt quelque part au loin. Le clair-obscur de Rembrandt ne vient pas du rapprochement de la clarté et de l'obscurité, mais de l'illusion de la lumière et de l'infini de l'ombre. Rembrandt m'a appris que le monde naît de l'ombre...

Se détacher du monde avec élégance ; donner un contour et de la grâce à la tristesse ; avoir son style isolé ; marcher au rythme des souvenirs ; aller au pas vers l'impalpable ; flairer les limites vacillantes des choses ; le passé ressuscité dans une inondation d'arômes ; l'odeur, par quoi nous vainquons le temps ; contour des choses invisibles ; formes de l'immatériel ; se plonger dans l'intangible ; palper l'univers du parfum ; dialogue aérien et dissolution en vol ; se baigner dans son propre reflet...

Se détacher du monde pour s'attacher à soi... Qui peut réaliser le détachement où l'on est aussi loin de soi qu'on l'est du monde ? Déplacer le centre de la nature dans l'individu et celui de l'individu en Dieu. Voilà le terme du grand détachement...

Peur de se retrouver face à face... (source d'angoisse).

Il y a des beautés pour lesquelles nous ne sommes pas faits, qui sont trop denses et trop catégoriques pour les oscillations de notre âme ; il y a des beautés qui nous blessent. Toutes ces nuits silencieuses que nous n'avons pas méritées, et ces deux lointains dont nous ne sommes pas dignes, et la silhouette des arbres sur le blanc spectral du crépuscule, quand nous cherchons notre ombre comme une présence et un réconfort...

Les odeurs nous retirent de l'espace. Le parfum dilue l'espace dans le temps. Les roses ont sur nous la même influence que la musique. Les odeurs nous mènent plus près de *notre* temps. Elles exhument l'oubli et raniment les souvenirs. Ainsi triomphent-elles du temps.

Ne meurent que les pensées de circonstance. Les autres, nous les

portons à l'intérieur sans le savoir. Elles se livrent à l'oubli pour nous accompagner toujours.

Quand l'homme parlera des illusions comme des réalités, il sera sauvé. Quand tout lui sera également essentiel et qu'il sera égal à tout, alors il ne comprendra plus le mythe de Prométhée.

RÈGLES POUR VAINCRE LE PESSIMISME MAIS PAS LA SOUFFRANCE

— Accompagner le moindre frisson de l'âme d'une tension active ; être lucide dans la dissolution intérieure ; surveiller la fascination musicale ; être triste avec méthode ; lire la Bible par intérêt politique, et les poètes pour tester sa résistance ; faire servir les nostalgies aux pensées ou aux faits ; les extirper de l'âme ; se créer un centre extérieur : un pays, un paysage, attacher les pensées à l'espace ; entretenir artificiellement la haine contre tout ; aimer la force après le rêve ; la brutalité après tout ce qui est pur et sublime ; adopter une tactique de l'âme ; conquérir ses états d'âme ; ne rien apprendre des hommes ; seule la nature enseigne le doute ; annuler sa peur par le mouvement ; la fuite ; une seule halte, et c'est les choses qui se taisent et le néant qui nous appelle ; faire de l'illusion un système.

L'ART D'ÉVITER LA SAINTETÉ

— Apprends à considérer :

les illusions comme des vertus ; la tristesse comme une élégance ; la peur comme un prétexte ; l'amour comme un oubli ; le détachement comme un luxe ; l'homme comme un souvenir ; la vie comme une berceuse ; la souffrance comme un exercice ; la mort dans la plénitude comme un but ; l'existence comme une « vétille ».

RÈGLES POUR NE PAS ÊTRE EN PROIE À LA MÉLANCOLIE

— Penser le monde *politiquement* (puissance et domination) ; diviniser le rythme : la marche militaire avant la symphonie ; haïr toutes les couleurs : elles réveillent des états d'âme qui s'achèvent fatalement dans la mélancolie. Même le rouge est dissolvant, si l'on s'y absorbe longtemps. Se perdre dans le dernier dégradé du blanc, disparaître dans l'absence de couleur ; ne pas chercher de nuances dans les sentiments ; chacun d'eux exerce une suggestion et nous attire à son tour, glissant en nous comme dans l'inconnu ; tout est navrant, nous dit la mélancolie. Lui répondre : mourir objectivement ; être à soi sa limite ; faire danser les sentiments ; se chercher au-dehors ; sortir de soi dans un monde de signes extérieurs ; le tout est de dépasser la sensation de faiblesse qui dissout le corps et l'esprit. Et pour ce faire, aucun moyen n'est trop délicat ni trop vulgaire. Penser politiquement en musique ; donner naissance à la force par les pensées et contraindre les sentiments à la servir ; s'écarter dans les formes. Méthodologie de la décomposition ; se liquider avec goût et avec maîtrise ; mourir, ou perdre le fil.

Délier la peur de son propre destin.

Les fausses notes d'une musique vulgaire réveillent en nous plus de tristesses et de souvenirs que l'élan d'une musique sublime ; car en éliminant le rêve, elles touchent à ce qui est discontinu, brisé et abrupt en nous, en évoquant tous les vides que nous n'avons pas eu le courage de confesser. Et nous sommes tristes de voir poindre à la surface tous ces désaccords souterrains, dont l'étouffement a préservé en vain nos souvenirs purs et nos tristesses sublimées.

Le passé m'assaille à chaque pas, les souvenirs m'assiègent et m'entraînent dans leur monde, que je n'aime pas. Le temps s'écoule vers sa source, et sa réversibilité dramatique me déchire. Pourquoi n'avez-vous pas disparu, vous, lieux où j'ai été un jour et qui me rappellent tout ce que j'y ai laissé de moi-même ! Est-ce le temps qui me cherche ou moi qui me cherche dans le temps ? Combien de fois m'a-t-il humilié quand je lui réclamaï des preuves de ma présence ? Le passé lui appartient ; le temps a frappé à la porte de ma pétrification à chaque vie que j'ai eue jusqu'à présent. En lui, j'ai été.

Et maintenant, il ne réveille plus en moi que les ombres d'une autre vie, sans lien désormais avec les autres, entamée au crépuscule.

J'entends avec tous mes sens les métamorphoses du monde, les résonances tristes du tourbillon cosmique, le murmure du temps et toutes ces choses qui passent dans le lit de mon être pour aller se répandre quelque part au loin dans l'âme.

Toutes les tristesses des hommes sont occasionnelles. De même que leurs peurs, elles disparaissent implicitement une fois la cause supprimée. Occasionnel aussi, leur besoin de consolation ; ils perdent quelque chose ou quelqu'un et espèrent en un réconfort. Mais il existe un besoin de consolation qui ne naît ni de l'échec ni du malheur, ni même d'un passage douloureux. Le désir d'être consolé nous inonde ainsi chaque fois que des joies se présentent sans qu'on y ait été préparé. Mais chaque fois que nous souhaitons la consolation, nous serions inconsolables qu'elle vienne à nous. Si elle est mystérieuse, c'est parce que nous la fuyons chaque fois que nous l'attendons. Nous la recevrons volontiers si personne ne nous voyait ; si, en premier lieu, nous ne *nous* voyions pas. Mais nous l'accueillerions si nous savions qu'il existe des paroles de réconfort, et qu'elles sont comme des ailes d'ange dont le contact donne au corps la qualité spirituelle.

Que suis-je, sinon une chance dans l'infini des probabilités de ne pas avoir été !

La sexualité n'a d'autre sens que de vaincre l'infini de l'Éros.

J'aime ces vibrations qui se manifestent après une grande tristesse. Un autre monde commence, où l'on ne cherche plus ni sentiments, bien qu'il y en ait, ni passions, bien qu'elles l'aient fait naître... Et ce monde, jailli du triomphe sur la tristesse, est le plus lointain des hommes. Son atmosphère inspire souvent la musique et toujours les fondateurs de religions ; rarement les poètes, jamais les hommes.

Je m'interroge : quand donc les hommes cesseront-ils de s'interroger ? Quand renonceront-ils définitivement à la théorie, et au mystère ?

Ce qui *est* me semble indifférent à l'apparence et à l'essence.

L'inessentiel a toujours été défini par opposition à la mort. Bon gré mal gré, tous les penseurs assimilent l'essence à la mort. Et les apparences constituent à leurs yeux tout ce qui veut se faire indépendamment de la mort. En fin de compte, l'ultime pensée de chacun caricature la vie en illusion.

Chaque fois qu'on sépare le monde en apparences et en essences, on se déclare implicitement contre la vie. D'ailleurs, elle ne peut que perdre à tout genre de pensée. Le préjugé de l'essentiel est le culte de la mort. Quand nous détruirons les catégories de la pensée pour nous attacher différemment au monde, nous briserons et le culte et le préjugé. Apparences-essences : quelle catastrophique dualité ! La première distinction faite dans le monde a été un attentat dont l'esprit est seul responsable. À mon avis, tout le processus à venir de l'humanité ne sera qu'un rachat des illusions.

J'ai commencé le combat ainsi : ou moi, ou l'existence. Et nous en sommes sortis tous deux vaincus et diminués.

Ah ! Si je pouvais une fois m'abandonner aux choses passagères, disperser la brise des souvenirs à tout vent et réduire les pensées à un souffle ! Les pensées saisissent si peu des choses et du monde qu'il vaudrait mieux les frôler et les caresser plutôt que de leur rester étranger ! Car les pensées sont profondes en elles-mêmes ; non de la profondeur des choses et du monde !

Pourquoi les pensées nous viennent-elles si difficilement sous un ciel serein ?

Il n'y a de pensées que dans la nuit. Là, elles ont une précision mystérieuse et un laconisme troublant ; les pensées dans la nuit sont des pensées sans appel.

VI

EN FINIR AVEC LA MORT

— Chaque fois que l'homme est tourmenté par la pensée de la mort, il devient un autre. Si, pendant des années, elle a été son unique pensée, il a assisté à sa métamorphose consciente ou inconsciente. Il a rêvé : la mort a traversé le rêve. Et son rêve est devenu autre. Il a aimé : et, dans l'amour, la mort l'a transpercé. Autre est devenu l'amour. Autres sont devenus les désirs, autres les sensations ; en chaque pensée, il est devenu un autre ; il s'est perdu en elles et avec elles, et elles se sont perdues en lui. Sans nuances mais abruptement, la pensée de la mort lui a fait surplomber des abîmes.

Nul n'a jamais vaincu l'obsession de la mort par la lucidité et la connaissance. Il n'y a aucun argument contre elle. N'a-t-elle pas l'éternité de son côté ? Seule la vie doit se défendre sans trêve ; la mort, elle, est née victorieuse. Et comment ne le serait-elle pas, puisqu'elle est fille du néant et de la terreur ?

On ne gagne pas contre la mort, sinon à l'usure. Son obsession nous tараude trop pour ne pas nous user et s'user en même temps : elle vieillit la mort en nous de trop de présence. Après nous avoir tout dit, elle devient périmée. La symbiose prolongée avec la mort nous apprend tout : par elle, nous savons tout. C'est pourquoi la connaissance ne peut rien contre elle.

En soi, la mort est éternelle. Mais en moi, elle a vieilli et n'est plus utile. Comprenne qui pourra : ne plus rien avoir à faire de la mort. Comment cela ! Non seulement la vie peut s'épuiser, mais aussi la mort ?

Je ne sais pas si c'est seulement parfois ou toujours qu'il me semble que je ne mourrai jamais. Mourir, m'éteindre un jour, n'a plus

aucune signification. Je mourrai. C'est tout. Et cet étrange détachement à l'égard de la mort ne vient que d'un sentiment rétrospectif de la mort. J'ai peur de la mort qui a été en moi. Je ne crains pas ce qui m'attend, mais ce qui m'a rempli si longtemps : les nimbes sinistres de la jeunesse. Peur de son propre passé et des stigmates que la mort y a imprimés. Les hommes attendent la mort et la mettent en relation avec leur futur. Pourquoi craignent-ils seulement l'intersection du futur avec la mort, cette épouvantable impasse du temps ?

Avoir la mort à ses trousses ? Regarder en arrière vers la mort ! Ai-je survécu ou ai-je évité la fin ?

La mort clôt l'histoire de chacun ; elle est le point final à tout ce qui n'est pas elle. Mais que dire d'une mort qui se situe au beau milieu d'une histoire, également éloignée de son commencement et de sa fin, comme un couronnement, un sommet, le point d'orgue d'une mélodie ?

Sentir la mort rétrospectivement signifie redouter son passé. Tu as été un jour mort à tes yeux, sinon à ceux des hommes. Au carrefour de ta vie, tu n'as pas été et rien n'est venu te coiffer. Les hommes t'ont vu et t'ont touché, sans savoir que tu n'étais que l'ombre de toi-même.

Connaître *finalement* la mort, c'est être certain de devoir mourir et ne pas vouloir. Ce qu'il y a d'unique dans l'être humain ne croit pas qu'il pourrait mourir, de sorte qu'à la vision lucide et définitive de la mort s'oppose une résistance désespérée de l'unicité et de l'affectivité. Plus on ressent la mort, plus l'esprit réagit violemment contre elle, de sorte qu'il laisse à l'homme l'illusion d'échapper à une mort inévitable. Aussi le sentiment commun de la mort peut-il se définir comme une *probabilité certaine* .

Quand je mourrai, *comme il se doit* , je me rappellerai. Je revivrai avec une intensité diminuée et une image ternie cet *alors* effrayant du passé. Et je me réjouirai une dernière fois que les souvenirs ne soient pas fidèles au monde dispersé *par le temps dans le temps* .

Si l'on parvient à se lasser de la mort, à l'avoir à l'usure, ce qui reste à vivre prend un cachet étrange, composé de détachement,

d'étonnement et de désintéret. Après une grande séparation, nous ne comprenons pas assez pour être affligé. Et, au vrai, la séparation de la mort ne nous rend pas tristes, mais nous met dans une situation de supériorité sans mépris, devant tout, et surtout devant nous-mêmes. La conscience qu'il s'est passé quelque chose, que quelque chose s'est peut-être brisé ou accompli, nous transporte dans une indécision empreinte d'un charme grave, que nous ne saurions définir en sensations, ni en pensée. Nous savons simplement que nous sommes devenus essentiellement autres dans un monde de même essence. (Si le pluriel peut avoir un sens pour la définition d'une condition unique.) Un amour de la vie purifié comble le fossé tragique devant la vie, propre à l'obsession de la mort. Mais après la mort, l'amour n'en garde pas moins une distance désormais remplie d'un tâtonnement aérien et d'une brise pleine d'appels.

Après l'expérience de la mort, il est presque impossible de réprimer le sourire désabusé qui unit les chutes aux triomphes.

Après ce triomphe de la vie, nous avons scrupule – à défaut d'avoir honte – à parler de triomphe. Nous nous sentons plus accessibles dans la chute, nous sommes plus fiers dans la défaite, plus sûrs dans la débâcle. Les ascensions nous paraissent moins conscientes, les transfigurations moins assurées, les élans moins nécessaires. Au contraire, chutes, défaites et débâcles revêtent une forme particulière, prennent un contour et s'encadrent dans un style. Tout ce qui est négatif gagne en excellence formelle et le chaos triomphe de lui-même. De toute cette confusion rentrée, pointe un regret, timide au départ puis persistant : celui de ne pas pouvoir aimer la vie sans réserve, de ne plus tenir aux vérités de la vie autant qu'aux préjugés.

Le détachement de la mort nous mène au sentiment profond du détachement. Ce n'est que lorsque nous avons la mort à nos trousses, que nous pouvons parler du détachement sans emphase. J'ai compris ainsi que le détachement ne signifiait pas perdre tout dans la douleur mais s'en rapprocher gratuitement.

Regagner un monde qui, sans être un monde de valeurs, est, pour l'instant, le seul. Pouvoir s'attacher au monde, indifféremment des valeurs en général et de ses valeurs en particulier. Ou faire des illusions des « valeurs ». Car le grand détachement, qui nous conduit à la mort et vient d'elle, se tourne inmanquablement vers les illusions pour les préserver, n'ayant rien d'autre à sauver.

Comme si je n'étais plus chair, sang, respiration, déraciné du temps et enraciné dans un azur lointain, je me métamorphose par

dématérialisation séraphique ; dans un vide sonore, traversé de flammes et de couleurs surnaturelles, comme si je recommençais dans le vide en oubliant la matière, sans savoir si j'y suis passé un jour, mais pressentant à côté d'elle un passage !

Sentiments vastes comme un azur angélique, tressaillements de l'âme sans attaches et vierge de moi-même ! J'ai fait mourir en moi la sève de la mort et l'ai déracinée sans savoir si la vie résisterait par ses propres racines. Je bois la sève des brises, un soupçon de source me ranime, des soupirs me soutiennent comme des colonnes et le tremblement est mon assise.

Ces déchirements qui coulent dans le sang comme une poix luisante, qui dilatent les veines et s'insinuent dans le cerveau, foudroient les nerfs et dispersent le corps plus loin que le rêve, l'éparpillent dans l'inattendu et versent sur les choses un dissolvant subtil, pour que, dans leur dissolution, le déchirement se vérifie sans cesse...

Il y a dans la nature des lieux où les serpents aussi se sentent seuls. Et il y a des solitudes dans l'âme dont l'âme elle-même passe à côté. Quelque part en nous, toute la solitude de l'espèce s'est réunie...

Peur qu'il arrive quelque chose ? Mais que pourrait-il encore arriver ?

La peur a son excuse dans la raison ultime de l'être. Nous n'avons pas peur de quelque chose, mais de cet autre qu'est le rien. Nous n'avons aucune raison de ne pas toujours l'éprouver. Car la peur précède le contenu qu'elle adopte pour s'actualiser dans notre conscience. Quand j'ai peur de quelque chose, la peur précède ce quelque chose qui est une projection du rapport causal et d'autres rapports sans objet. Nous voulons tous savoir pourquoi et d'où nous vient la peur alors qu'elle n'est que l'évidence de chaque acte quotidien.

À quoi bon penser à la mort, sinon pour la racornir et la rendre extérieure. Tu es plongé si profondément en elle que son mystère n'a plus pour toi qu'une signification indifférente : son infini devient inexpressif, et son éternité fade. Fais de la répulsion pour la mort l'instrument de son amoindrissement et de la peur que tu en éprouves l'occasion d'un enthousiasme absurde. Fuis la sagesse, car il n'y en a

qu'une : celle de la mort. Et plus on est sage, plus on regarde la vie par son prisme. Rejette-la à tes frontières pour qu'elle meure avec elles et non avec toi. Adore la vie pour les raisons infinies qui ne la soutiennent pas et dégoute-toi de la mort jusqu'à l'immortalité.

Des yeux humides qui n'ont pas versé de larmes ; un regard fixe qui a tout vu ; un sourire résigné devant la douleur ; une fierté douloureuse dans la tristesse ; un visage, pour masquer les déceptions ; une bouche abstraite, d'une sensualité vaincue ; un air d'appel et de fatigue ; des mains diaphanes qui filtrent les choses ; pâleur ouverte à d'autres secrets, tremblements vagabonds des souvenirs.

Par rapport à la peur, le tremblement est indépendant des conditions extérieures et du monde objectif. La question : pourquoi trembles-tu ? vise une détermination intérieure ou un mobile indéfini. Si la peur nous est plus lourde à endurer sans la présence de motifs plus fictifs que réels, le tremblement (ce tremblement de tous les organes...) nous le supportons d'autant mieux qu'il est inexplicable. En lui, ce n'est pas l'effroi qui nous domine, mais l'étonnement devant la quiétude antérieure. Le tremblement est une initiation inaccomplie à notre mystère ; il place la personne devant son fondement individuel, et non en face du mystère ultime. Nous tremblons de toutes nos racines. Il n'y a au fond de tremblement que de l'individualité, de même qu'il n'y a de peur que du néant où nous jette la mort.

Pourquoi tremble-t-on ? Pour soi, à cause de soi-même. C'est la seule réponse valable, c'est la seule expression qualifiant le tremblement de l'individu. Les barrières de l'individualité sont fragiles ; l'individu n'est pas naturel. Il est autant qu'il pouvait ne pas être. Individu tremblant...

C'est le processus d'individuation qui a laissé la vie seule ; il y a autant d'individus que de processus. Ensuite, l'homme s'est fait à l'amertume de sa condition unique et se souvient de sa précarité dans le tremblement...

Quand tu sens qu'il n'y a pas de mort à laquelle ton regard et ta confiance ne redonnent vie et de maladie que tu ne puisses convertir en santé ; quand, dans tes éclairs et dans ta fièvre, il n'y a pas de loi qui ne soit un caprice et de fatalité qui ne soit un accident ; quand tu te prélasses dans l'éloignement comme chez toi et que tu fais de

l'infini un égoïsme ; quand tu te rassembles dans le chaos et que tu disperses les formes en prenant forme ; quand tu sens l'empire des cieux vacant et du mépris pour les couronnes étincelantes du soleil ; quand dans ton feu meurt toute résistance et que tout est possible et le devient presque ; alors tu as acquis cette force devant laquelle les puissances du monde disparaissent comme des ombres ; fantômes engloutis dans la folie d'un tremblement divin.

Une pierre, une fleur, un ver *sont* bien plus que toute la pensée humaine. Les idées n'ont fait ni ne feront jamais rien naître, pas même un atome. La pensée n'a rien apporté de nouveau dans le monde, sinon elle-même, qui est un autre monde. Il aurait fallu que les idées soient enceintes, fatales et vibrantes ; qu'elles mettent au monde, qu'elles menacent et qu'elles tremblent. Car ce ne sont pas les nôtres si nous ne les portons pas en nous comme une femme son enfant. Et, au vrai, l'objection définitive contre les idées est qu'elles ne sont pas *nôtres*. Il n'y a pas d'idées uniques ; nous n'avons prêté à aucune notre visage. Et comment les idées nous ressembleraient-elles, quand si souvent *nous* ne nous ressemblons pas ? Qui retrouvera la figure humaine dans les idées ? Ne l'emporterons-nous pas plutôt sur leur éternité stérile, en les sacrifiant ?

Les idées ne génèrent rien et ne complètent pas effectivement le monde où nous sommes. À quoi bon penser le monde, si la pensée ne devient pas le destin du monde ? Aucune loi de la nature n'a changé par la pensée et aucune idée n'a imposé à la nature de nouvelles lois. Les idées ne sont ni cosmiques ni démiurgiques ; aussi sont-elles mort-nées.

L'homme n'est personnel que dans la haine. La haine jette une lumière crue sur les traits de son visage et en rehausse les contours ombrageux. Dépourvue du tremblement agressif, la physionomie prend une expression stupide. Cette dernière n'est-elle pas la caractéristique de tous les hommes bons ? Les actes de bonté sont mille fois plus vils que je ne sais quel geste bestial. Comme si l'homme ne devenait une personne que par la haine. La destruction de la haine est la faillite de l'individuation.

Pas d'acte sans haine. L'amour justifie les actes mais n'est pas leur mobile. Chaque fois que la haine diminue en moi, j'ai l'impression de n'être *bon* à rien et irrémédiablement perdu pour ce monde. Je ne me sens une créature que dans la haine ; en elle seulement, je rejoins le troupeau des bêtes de Dieu. Et quand la haine m'envahit au-delà de toute limite, alors, je vois la créature en Créateur. Laissez toute espérance, vous qui n'aimez pas la grande haine. Pas de portrait sans

haine : les hommes bons sont sans visage. Une grande haine dresse à chaque instant notre autoportrait.

L'amour me semble souvent une atteinte à l'édifice séculaire de la haine ; l'amour sape systématiquement les bases de l'histoire. Si le salut n'était pas un salut du monde mais dans le monde, sa route passerait par la haine. L'amour est par essence pessimiste. Aux optimistes, il ne reste plus qu'à faire cercle autour de la haine.

Il y a des penseurs qu'on ne peut lire à voix haute. Pascal est de ceux-là. Ses vérités devraient être murmurées ; d'ailleurs, toutes les contrevérités de la vie devraient l'être.

Face aux *Pensées*, *Also sprach Zarathustra* est un système d'illusions. Il faut crier Nietzsche. C'est ce que devrait faire aussi le héraut des illusions.

Arrive un moment dans la vie où les livres pessimistes agacent et révoltent. Il y a trop d'indiscrétion en eux ; ils mettent au jour trop d'intimités, ne ménagent pas assez la pudeur de la vie et violent sans vergogne la virginité de l'esprit.

Il faudrait brûler tous nos livres de chevet. Alors seulement nous oserons affronter la vanité et les choses éphémères.

Quoi qu'on en dise, les penseurs restent à la surface de la vie. En ne faisant rien d'autre que filtrer les illusions des vérités, ils restent suspendus entre les deux. Les passions sont la substance de l'histoire. Il n'y a jamais eu jusqu'à présent de roman de l'intelligence. Pour l'orgueil des philosophes, tout passe : mais eux ont-ils seulement *été* un jour ? César et Napoléon doivent être défendus devant l'éternité ; ils ont pour eux le témoignage de toutes les illusions.

Quand je pense que depuis deux mille ans, nous vivons à l'ombre de la mort du Christ, je comprends mieux pourquoi les hommes ont désiré pendant tout ce temps une autre vie, voire *l'autre* vie.

EN FINIR AVEC LA PHILOSOPHIE

— Je n'ai jamais bien compris pourquoi la philosophie jouissait de la considération générale, ni le respect religieux qu'on en a. La science a été si souvent – et à juste titre – dépréciée, négligée ; mais rarement l'enthousiasme pour elle a pris un caractère mystique. C'est même un manque de goût que de parer la science d'une auréole. La philosophie, au contraire, bénéficie depuis des siècles et des siècles d'une faveur qu'elle ne mérite pas, et dont la légitimité se doit d'être mise en doute. Il faudra bien se convaincre un jour que les vérités de la philosophie sont inutiles, ou qu'elle n'en a pas. D'ailleurs, la philosophie ne dispose d'aucune vérité. Et que personne n'espère pénétrer dans le monde des vérités s'il passe par la philosophie. Nous n'avons pu encore découvrir ce que veut la philosophie et ce que veulent les philosophes. Les uns disent que la dignité de la philosophie consiste à ne pas savoir ce qu'elle veut. Non que la philosophie n'ait pas de fondements, mais elle ne peut rien commencer à partir d'eux. Je ne vois d'ailleurs pas de domaine plus stérile et plus inutile que celui qu'on cultive pour lui-même. Étudier les philosophes, pour rester toute sa vie dans leur société, c'est se compromettre aux yeux de tous ceux qui ont compris que la philosophie ne peut être qu'un chapitre de leur biographie ; mourir en philosophe est une honte que la mort ne peut effacer. N'avez-vous pas remarqué que tous les philosophes finissent bien ? Cette chose doit nous donner à penser. Toutefois, peu nombreux sont ceux qui veulent comprendre cette étonnante découverte. Celui qui l'a comprise peut se retourner sur les philosophes comme sur son passé.

La fierté des philosophes a longtemps été de contempler les idées, d'y rester extérieurs, de se détacher du monde idéal qu'ils considèrent néanmoins comme la valeur suprême. Leur existence a imité la stérilité et la fadeur des idées. Les philosophes ne vivent pas dans les idées mais ils *en* vivent. En essayant vainement de donner vie aux idées, ils perdent la leur. Ils ne savent pas – ce que sait le dernier des poètes – que les idées ne recèlent aucune vie. Le dernier des poètes me semble souvent en savoir plus long que le plus grand philosophe.

Les philosophes ont commencé de m'être indifférents du jour où je me suis rendu compte qu'on ne pouvait faire de philosophie qu'avec indifférence, c'est-à-dire en faisant preuve d'une indépendance inadmissible par rapport aux états d'âme. La neutralité psychique est

le caractère essentiel du philosophe. Que je sache, Kant n'a jamais été triste. Je ne peux pas aimer les hommes qui ne mêlent pas les regrets aux pensées. De même que les idées, les philosophes n'ont pas de destin. Comme il est commode d'être philosophe !

Comment accueillir l'enseignement des philosophes, quand eux sont neutres face à tout ce qui est et qui n'est pas ? Aucun philosophe n'a de nom. Même si je criais fort, ils ne m'entendraient pas. Et s'ils ne m'entendent pas, ils ne pourront certainement pas me répondre. Que pourrait bien nous répondre un philosophe ? Il est étrange et inexplicable que les hommes fréquentent les philosophes quand ils ressentent le besoin d'un réconfort. Pourquoi faut-il donc qu'ils pensent justement à eux dans le besoin le plus troublant ?

Il n'y a rien de plus profond et de plus mystérieux que le besoin de consolation. Il ne peut être défini théoriquement parce que l'esprit n'en peut rien garder si ce n'est un soupir. Le monde des pensées n'est qu'illusion face à celui des soupirs. Aucun philosophe ne peut nous consoler car pas un ne possède assez de destin pour nous comprendre. Et pourtant les hommes recherchent leur commerce pour la raison qu'ils s'imaginent, par une illusion suspecte, pouvoir être consolés par la connaissance. Savoir et consolation ne se rencontrent jamais. À ceux qui ont besoin de consolation, les philosophes n'ont rien à proposer. En un mot : toute philosophie est une attente déçue.

Un poète à la vision ample (Baudelaire, Rilke, par exemple) affirme en deux vers plus qu'un philosophe dans toute son œuvre. La probité philosophique est pure timidité. En essayant de démontrer ce qui ne peut l'être, de prouver des choses hétérogènes à la pensée et de rendre valable l'irréductible ou l'absurde, la philosophie satisfait son goût médiocre pour l'absolu. Il me semble parfois que toute la philosophie se réduit à la loi de la causalité, et je suis pris d'un dégoût irrépressible. Du moment qu'on ne peut faire de philosophie sans loi de la causalité, tout me semble se trouver au-delà de la philosophie.

Certains hommes ont usé leur jeunesse à ne lire que les philosophes.

Pourquoi le souvenir de toutes ces années leur laisse-t-il un vide pas même regrettable ? Parce que rien ne peut les empêcher de considérer que la philosophie est un stade dont le dépassement n'est qu'une étape. Celui qui ne défait pas la philosophie sera défait. Rester une vie entière parmi les philosophes, c'est demeurer à jamais *au milieu*, et s'enfoncer dans la médiocrité comme dans un destin.

Il n'y a qu'une seule définition de la philosophie : l'inquiétude des hommes impersonnels. Et voilà tous les philosophes au pied du mur.

Je me souviens avec une émotion intense de l'effet extraordinaire

qu'ont eu sur moi les paroles de Georg Simmel, philosophe que j'ai infiniment aimé : « Il est terrible de penser que si peu des souffrances de l'humanité sont passées dans sa philosophie. » Il est vrai qu'il les a écrites peu avant sa mort tragique. Les hommes ne veulent pas lui ajouter foi mais essayent de l'excuser. Comme s'il était indécent de la part d'un philosophe d'appeler les choses par leur nom...

On ne revient pas de la poésie, de la musique et de la mystique à la philosophie. Il est évident qu'elles la laissent loin derrière. Un poète, un compositeur ou un mystique philosophent seulement dans des moments de fatigue, qui les forcent à revenir à une condition inférieure. Eux seuls se rendent compte que ce n'est pas une gloire d'être philosophe, eux seuls comprennent à quel point la philosophie – sans parler de la science – sait peu de choses. Qu'est la pensée au regard de la vibration de l'extase, ou du culte métaphysique des nuances qui définit toute poésie ? Et comme la philosophie est étrangère à la fusion avec les réalités, qui font définitivement pâlir le monde des idées face à la musique et à la mystique !

Il n'existe pas de philosophie créatrice. La philosophie ne crée rien. Je veux dire qu'elle peut nous proposer un nouveau monde, mais pas le faire naître ni le féconder. Tout ce que racontent les philosophes semble appartenir à un passé révolu. Aucune œuvre d'art ne doit exister, parce que toute œuvre est un monde dans un monde et, comme tel, n'a pas de raison d'être dans le nôtre. Aucun système de philosophie ne m'a donné le sentiment d'un monde indépendant de tout ce qui n'est pas lui. C'est regrettable mais c'est ainsi : vous pouvez lire toute la philosophie du monde, vous ne vous sentirez jamais devenir un autre homme. Parmi les philosophes, j'exclus bien évidemment Nietzsche qui est bien plus qu'un philosophe.

L'activité réflexive en soi n'a aucune excellence qui puisse forcer mon admiration. Les idées qui ne reflètent pas une destinée mais d'autres idées n'ont aucune valeur. Il n'est pas du tout exact de dire que les philosophes sont plus près que les autres des réalités essentielles. En réalité, ils ne servent que les apparences et s'inclinent devant tout ce qui n'a pas été et qui ne sera pas (la seule raison qui me les rend chers).

La fierté de la philosophie a résidé longtemps dans la considération des idées en elles-mêmes. Cet orgueil est presque honteux. Du moment que tout ce qui est ne peut être considéré en soi, faire du reflet schématique des apparences, des structures coagulées, qui posséderaient leur finalité en soi, est une aberration impardonnable. L'homme ne peut atteindre que l'extase des apparences. C'est la seule réalité. La poésie, la musique et la mystique servent ces apparences suprêmes. Le monde en soi ? Une somme d'apparences suprêmes, à

supposer que cette danse d'ombres ait une limite et constitue un monde. Que la philosophie s'explique, si possible.

Pour avoir des souvenirs, il faut les emprunter à la nuit flamboyante de l'esprit, car aucun œil ne les fera découvrir dans la nuit intérieure. On ne voit dans la nuit qu'au prix de la vue.

Pour se souvenir de soi-même, il faut suivre des yeux les brumes des montagnes, et les choses qui se perdent dans le brouillard avant de réapparaître, comme après une mort passagère. Il faut aussi que sa lumière soit enveloppée, voilée et perdue dans les brumes. Qu'elle en revienne aussi et ressuscite dans son animation.

Et que les cieux soient contemplés du haut des cimes, que les nuances célestes soient autant de cieux. Porter dans l'âme autant d'azur, étourdir nos heures de bleu, autant de consolations pour un cœur, avide du ciel mais joint à lui.

Avoir traversé des lieux où personne n'a été, pour que nos traces forment une piste. Que notre vie soit un chemin à travers les lieux inféquentés de l'âme.

Avoir été le compagnon du crépuscule ; être descendu avec le soleil. S'être égaré dans l'astre et le couchant. Et avoir recouvert le soleil de sa nuit.

Troubler la surface de la lumière, tendre les bras vers elle, vers le frémissment de la lumière ! Prédire souvent le tremblement de la lumière et l'accentuer en l'invoquant. Que nos nombreux soupirs poussés dans la nuit lui soient communiqués. Avoir tremblé dans la lumière.

Et tes souvenirs accompagneront chaque fois le ciel, la brume, le crépuscule ou tout autre éclat ou non-éclat que tu as aimé, comme s'ils avaient vécu ta vie.

C'est ainsi que je comprends une grande âme : ce n'est pas elle qui donne un sens personnel au monde mais le monde qui tend vers elle comme vers son centre. Comme si les eaux, les montagnes et les hommes convergeaient en elle. Son œil est le miroir des étendues, son ouïe, la cible finale de toutes les sonorités ; son cœur, le refuge de tous les sens et pressentiments du monde. Si d'aventure cet homme est malade, c'est tout son milieu qui se rend malade par peur du contraste, par crainte de lui être inférieur dans la santé. Les vibrations d'une grande âme bouleversent toutes les solitudes de son entourage. Une telle âme ne peut exister que par la peur de la solitude des autres. Avoir un style intérieur signifie que le monde intérieur est entier ; que le monde est un flux. Ne pouvant naître en toi, c'est comme s'il

désirait mourir en toi. Qu'après toi, plus rien ne puisse mourir ! Que toute la vie ait été communiquée au monde au point qu'il finisse en toi et avec toi !

Se battre contre soi-même au point qu'on ne puisse concevoir qu'il y ait encore quelqu'un après soi. Tel doit être le sentiment, sinon la conviction de tout homme dont l'âme est aux dimensions du monde. Si cet homme avait aussi de la conviction, on ne pourrait dire s'il est Dieu ou fou. Les âmes humbles et humiliées n'ont pas ce sentiment, parce qu'elles se sentent et se reconnaissent, plus que toutes les autres, créatures ; elles n'en ont pas honte. On ouvrira un nouveau chapitre de l'anthropologie le jour où le sentiment d'être une créature sera une évidence inadmissible ; quand l'homme ne s'acceptera plus lui-même.

Quand je pense au peu que j'ai à tirer des grands philosophes ! Jamais je n'ai eu besoin de Kant, de Descartes ou d'Aristote ; eux qui n'ont pensé que pour nos heures monotones et nos doutes autorisés. Mais je me suis arrêté sur Job, avec une piété filiale.

Avez-vous déjà observé des hommes brisés par la maladie ? Défaits et abrutis par une résignation vulgaire, le visage dilaté par l'effroi, une stupeur animale dans les yeux, penchés sur leur vide, ils sont répugnants dans leur désir de vivre, désir qui n'a toutefois pas été assez grand pour masquer leur faillite et illuminer leur perte. La maladie est un enlèvement qu'il faut transformer en étape. Et tous ceux qui n'ont pas accompli ce saut paradoxal demeurent avec leur expression débile et sauvage, effrayés par les dimensions de leur néant. Ces traits suppliciés et creusés, dévastateurs comme la proximité immédiate et fatale d'un précipice, ces traits devant lesquels il faudrait reculer, fermer les yeux ou se détourner en se concentrant sur un souvenir ! Quand je pense à tant de tristesses, à tant de terreurs subies des nuits entières, à tant de déchirements épuisants, rien ne me semble plus digne d'être oublié ; je ne voudrais rien tant que me réfugier dans je ne sais quel recoin verrouillé de ma mémoire, comme dans le silence des salles d'attente des médecins. Ces silences où les patients se jettent des regards haineux, en se reconnaissant chacun dans l'autre, et dans tous, indiscrets qui savent ce qu'il en est et qui voudraient en savoir plus pour avoir une petite consolation ou une peine supplémentaire à leur degré respectif d'irréparable. Et la haine croît d'autant plus qu'ils sont solidaires par un sort qu'ils n'ont ni désiré ni attendu. Le silence grandit et devient plus accablant, d'autant que chacun aurait beaucoup, infiniment même, à dire. Si personne ne rompt le silence, c'est de peur de ne pas être le plus condamné, par

désir de ne pas satisfaire l'orgueil du voisin, de ne pas se sentir le plus perdu des hommes. Dans le silence des salles d'attente, le destin sépare les hommes comme des espèces irréductibles, parce que là ils savent l'essentiel les uns des autres, sans que ne viennent l'émousser le nom, la profession et l'âge. Et quand je pense à l'attitude volontairement ou involontairement réflexive, aux fronts pensifs sous lesquels se rumine l'aveu de la maladie, dite, répétée à l'infini, crue, unique, alors me passent par-devant les yeux, par les nerfs et par le sang, envahissant mes souvenirs et mes pensées, un convoi de visages crispés, une somme déconcertante de rides, qui veulent s'enfouir en moi, saper mon corps et s'établir comme le berceau d'une amertume infinie. Et je suis écoeuré par cette cohorte de rides, par ces airs de saltimbanque, grotesques et funèbres, par cette promiscuité inopportune, et je suis dégoûté par mon impuissance à rasséréner un seul de ces visages, à rester seul face à tant d'hommes seuls, rongés par la maladie, vaincus par elle et abattus par le monde dans lequel la maladie les a introduits. Car la maladie est une révélation trop grande pour tous ces hommes qui attendaient trop peu de la vie pour comprendre de la maladie autre chose qu'une catastrophe. Si peu d'hommes méritent d'être malades, que c'est un non-sens absolu qu'autant d'hommes souffrent. Pour une maladie, il faut être équipé comme pour une vie. Son irrationalité consiste précisément à nous surprendre alors que nous n'avons pas fait notre éducation, quand nous ne sommes pas assez mûrs pour être grands dans la maladie.

L'effroi animal de tous les malades vient du fait qu'ils interprètent la maladie comme un mystère de la matière et seulement le sien, alors qu'en réalité, nous souffrons dans la matière *avec* l'âme ; avec l'âme, à laquelle la matière survivra.

Un malade est supérieur à l'homme en bonne santé. Et pourtant chaque homme sain se sent supérieur au malade. Depuis qu'il y a monde, l'homme en bonne santé ressent la maladie de l'autre comme une flatterie. C'est une sorte de garantie secrète que lui donne la nature et dont il est fier, sans le dire. Les sentiments les plus ordinaires naissent du contact des hommes malades avec les autres. Faire la psychologie de ces relations signifierait écrire la justification définitive du dégoût.

Comment se peut-il qu'il y ait encore du désespoir après Job ; de l'action après Alexandre, de la pensée après Platon, des hommes après le Christ ? Nous tous, nous n'avons fait que bégayer et rendre l'histoire inutile.

Ce n'est qu'en faisant abstraction de l'histoire que nous pourrions encore nous abuser ; mais l'histoire se chargera de nous désabuser en faisant abstraction de nous.

Il faut repousser avec dégoût tous les hommes qui aiment le passé. Ils ne peuvent avoir de destin, parce que, en marchant sur les traces de leurs ancêtres, ils finiront bien par s'arrêter un jour, à *la fin des fins*. Et, face à Dieu, ils n'auront plus ni courage ni le moindre orgueil. Nous avons des prédécesseurs trop grands pour pouvoir encore regarder derrière nous. Et même les yeux fermés, il est impossible de ne pas buter sur notre grand Prédécesseur.

Toute personne qui aime le passé de manière conséquente doit faire de la théologie. Aussi les hommes profondément religieux sont-ils réactionnaires. Ils ne peuvent aimer Dieu qu'avec la tête tournée, puisqu'il est irrémédiablement en arrière de nous. Si nous avons imaginé Dieu comme le couronnement final de l'histoire, comme la clôture suprême du futur, tous auraient cru en lui et l'attendraient. Ainsi s'est-il consumé ; en nous, sinon en lui-même.

Dilatation de l'air, de la moindre bribe d'air... Comme si chaque atome s'était gonflé comme un ballon, s'était dilaté jusqu'à atteindre des dimensions fantastiques, et n'attendait plus que de crever, d'éclater avec tous les autres et toi avec. Une tension se communique partout et se répand comme un explosif aérien ; une vibration se concentre dans toutes les parties de l'air, se ramifie puis se rassemble sur toute sa surface. Va-t-il se passer quelque chose ? Que peut-on attendre ? On sait bien que rien ne peut arriver sinon quelque chose d'essentiel, que rien n'est possible sinon tout ; dans le meilleur des cas, une révélation. Tu es pris de vertiges ? Les cellules de ton cerveau se dilatent dans l'air, et l'indicible de cette inquiétude aérienne se répand en toi ? Serait-ce tout ce qui n'a pas de berceau dans l'espace, tout ce qui, en toi, n'a pas sa place, qui se révolte ? Les sourires qui n'ont été adressés à personne, nulle part ; les pensées sans adhérence, les émotions vaines, les nuits imaginées par l'amour ; les secrets ensevelis sous des souvenirs sans images, tout ce qu'on a vécu sans le savoir et sans le vouloir, clame-t-il son inutilité ou veut-il racheter sa vacuité ? Ou est-ce l'effroi, cet effroi inexplicable qui s'insinue dans le moindre atome et le dilate, cet effroi qui circule comme un fluide subtil entre toi et les vibrations de l'air, qui exerce son expansion irrésistible, sa contagion alarmante, et son charme destructeur ?

L'effroi rend l'espace aérien et vibrant. Aussi ne connaît-il ni limites ni résistance. N'avez-vous pas remarqué l'absence d'espace dans la peinture de Goya ?

L'histoire a résolu bon nombre de conflits entre les hommes ; mais elle n'en a encore réglé aucun entre l'homme et le monde. Si les utopies sont concevables dans la vie des hommes, elles sont

inadmissibles dans la vie de l'homme. L'homme pourrait parvenir à l'harmonie avec lui-même. Mais l'histoire n'est pas le sein d'Abraham.

Et dire que, depuis les origines jusqu'à aujourd'hui, il n'y a pas eu une seule pensée gaie...

Donquichottisme : croire qu'il y a encore quelque chose à faire et qu'on pourrait se consoler avec des chimères...

Détachement : pouvoir parler de choses douloureuses comme d'évidences, sereinement et sans pathos. Tout détachement est peut-être une thérapeutique et, comme telle, une hypocrisie. Sagesse : être neutre dans la vie et dans la mort.

Je me désole de n'avoir su proférer que des affirmations évidentes et justes sur la vie ; de ne lui avoir dédié aucun hymne.

Quand je pense à toutes les vérités qui viendront après moi ; et dire que je n'ai rien perdu... Il y a tant de vérités qui ne nous ont rien dit et qui n'ont eu personne à qui le dire que croire encore en elles relève plus du mensonge que de l'erreur. Mais avons-nous vécu avec des vérités et des erreurs ? Je n'ai moi-même été qu'au-delà de la vérité et de l'erreur, à l'intersection desquelles se trouve cette terre, condamnée aux vérités vaines et aux erreurs médiocres.

Révélation soudaine de tout ce que je n'ai pas vécu, de tout ce que je ne vivrai peut-être jamais ! Qui peut comprendre la soif insensée de vivre qui tenaille parfois le corps à l'en faire crier ou l'étouffe d'un bouillonnement intense trop longtemps contenu ? Dans la fusion tremblante de l'être pointe un regret qui étouffe la respiration, et nous montre à la vitesse de l'éclair tout un univers de désirs que notre pensée avait recouvert. Le tremblement sensuel donne un contenu ardent à cette révélation, mais les serments et les anathèmes lui donnent l'ampleur d'un destin. Ne pourrions-nous donc pas, avec une ardeur titanique et une démesure surhumaine, épuiser la vie et nous épuiser avec ? Ah ! comment renverser un jour cet univers dans un frémissement universel !

Connaissez-vous l'invasion indomptable d'une force insensée, devant laquelle arbres, montagnes, mers semblent de simples caprices ? Cette inquiétude agressive, aussi éphémère qu'une étincelle, qui surmonte la résistance de toutes les formes de la matière et surpasse l'affirmation de n'importe quelles énergies... Il n'y a plus alors d'arbres ni de forêts que tu ne puisses déraciner ; de montagnes que tu ne renverses ; de mers que tu ne domptes et n'assèches. Il n'existe plus de mouvement qui ne devienne roc et de roc qui ne devienne fleuve. C'est tout le matériau de l'impossible du monde qui se convertit en pâte sous cette force insensée et invérifiable. La résistance de la matière s'annule comme en un rêve et cette forme

même semble avoir été rêvée. Seule une mémoire divine pourrait encore se la remémorer. Lorsqu'elle s'empare de l'âme et du corps, je ne suis plus moi-même pour pouvoir la comprendre ; mais après s'être dissipée, elle me semble encore plus incompréhensible. Se peut-il qu'il existe une foudre divine par laquelle un être suprême ou l'énergie du monde nous révéleraient en un rien de temps l'état permanent d'absolu ? Pourrait-elle être la concentration de tout ce qui n'est pas loi et ne rentre dans la loi, la réaction inattendue et prémonitoire du chaos ? Ou bien encore *une faiblesse* de Dieu, une concession faite de peur d'être détrôné...

Si j'avais à choisir parmi tous les êtres qui ont grandi avec le malheur le plus cher à mon cœur, je donnerais sans réserve ma préférence aux femmes malheureuses en amour ; elles ont donné un visage au malheur. Chez elles, le dépit amoureux présente un caractère pathétique rare et contenu, un mystère doux, un vague savoureux. Sapho, Gaspara Stampa, Julie de Lespinasse évoquent un monde à part, celui de la mélancolie et de la déception, un univers de déchirements féminins et de cœurs inconsolés. Et si j'essayais de définir le charme unique du malheur, je ne pourrais pas omettre la délicatesse qui l'enveloppe aussi étrangement. Un homme abandonné ou trompé en amour offre une image moins douloureuse et, en tout cas, moins étrange ; car la possibilité qu'a l'homme d'être heureux ne tient qu'à lui-même, à sa virilité, en aucun cas à ses valeurs complémentaires. Serait-il même poète, sa condition masculine l'obligerait à garder ses distances à l'égard du malheur et de sa bien-aimée, dont il devrait être aimé. En tout cas, lui a la consolation du mépris qu'éprouve naturellement l'homme pour la femme. La déception de l'homme est inesthétique et lâche ; c'est pourquoi tous les grands malheureux en amour ont tiré de leur déception des raisons de supériorité, de fierté même, comme si le fait d'être abandonné, ou de ne plus obtenir de réponse à son amour devait flatter l'orgueil. Cela tient à l'essence de l'homme d'être heureux ou malheureux de manière immanente ; à la différence de la femme, sa condition est moins définie par la relativité des sexes. On pourrait parler d'*homme*, quand bien même il n'y aurait pas de femme : cela ne vaut pas pour la femme. Sans l'homme, la femme est une contradiction en soi.

Qu'une déception en amour approfondisse plus l'homme est douteux ; en revanche, la métamorphose consécutive à une déception de même nature chez les femmes est d'une évidence indiscutable. Soudain, au charme sensuel, au regard indirect mais intéressé, à l'allure conquérante, renforcée par les impertinences involontaires de l'instinct, succèdent une pâleur réflexive, des regards distants, une

gravité inaccessible, et un indéfini dans la tenue issu de la contrariété et de la tristesse des sens, ainsi que de l'intériorisation de la sensualité. Un seul amour déçu rapproche plus la femme de la sainteté que je ne sais combien d'échecs, même surmontés, chez l'homme.

Entre une femme médiocre et un homme médiocre, la femme est spirituellement supérieure. Entre une femme supérieure et un homme supérieur, l'homme est infiniment plus nuancé, plus profond et plus différencié.

Un homme médiocre est toujours neutre, privé d'accent personnel et de réactions spécifiques, alors qu'une femme, aussi inférieure soit-elle, tire de ses déficiences sexuelles des réactions notables, un jeu sans signification intérieure, mais extrêmement différencié à l'extérieur.

Le malheur en amour a été pour toutes les femmes douées une dot divine. Après avoir subi leur métamorphose, elles sont devenues sans commune mesure avec les autres. Le renoncement gracieux et une passion qui se nourrit du feu imaginaire des étoiles les dispensent des imprécations fatales de l'abandon. Toutes ces femmes délaissées ont eu recours à l'art poétique ou épistolaire pour se consoler de leur bien-aimé dans d'autres amours. Mariana Alcoforado ou Julie de Lespinasse désiraient mourir afin que leur présence ne soit plus un remords pour leur amant inconstant. Un tel excès de générosité, quasi pathologique, naît dans les âmes en délitescence. Et l'est toute âme qui, ayant fait de sa passion une destinée, ne peut s'y accomplir.

Les âmes ardentes de ces femmes étaient prédestinées à la déception, car rares sont les hommes qui peuvent brûler d'une fièvre à ce point dévorante. Un homme ne s'épuise pas dans l'amour ; ce qui lui est essentiel ne fait que passer par l'amour. Et *l'essentiel* dépasse quelque part le monde des sentiments et des passions. Seules les femmes ont une conception catastrophique de l'amour. Un amour, qui dépasse infiniment en intensité les exigences et les finalités biologiques, prédestine au malheur plus que ne le fait la maladie. Être *élue* par la passion représente pour une femme un véritable désastre qu'elle n'entrevoit pas clairement à cause de ces déchirements qui, au début, lui sont des extases. Au regard d'une telle passion, la simple réalisation est une déception et une compromission de l'amour. Tous les grands amoureux ont parlé de mourir, non parce que l'amour serait apparenté à la mort, mais parce que la limitation de la vie ne peut pas représenter négativement l'infini de la mort. Un grand amour finit dans l'extase de la mort, parce qu'il achève la vie de trop d'extase. L'extase est corrosive et destructrice car elle affecte le cœur de tout ce qui est ; c'est l'indiscrétion suprême de l'amour. Après elle, il ne peut plus rien y avoir, parce qu'elle achève tout. L'extase achève aussi

l'infini de la mort. L'amour mystique en est l'exemple le plus frappant. Pourquoi, sinon, les élans mystiques seraient-ils suivis d'un sentiment pénible de néant et d'une aridité de la conscience ? Indiscrétions ultimes de l'extase, impossibilité que lui succède autre chose, excepté la folie.

N'y a-t-il pas chez sainte Thérèse, patronne de l'Espagne et de moi-même, une déception divine dans son amour ou une déception dans l'amour divin ? Dans l'amour mystique de sainte Thérèse, le ciel ne nous paraît-il pas parfois trop étroit, et l'infini accessible ? Elle me semble parfois avoir planté là tous les saints, et dévasté les cieux...

Le renoncement dans l'âme d'une femme est tout autre que chez les hommes. Les échecs du cœur sont pour un homme des occasions de méditation ; chez la femme, ils triomphent de l'existence, *de sorte que toute la femme périt dans son cœur*. L'illogique féminin est la logique du cœur. Pour une autre logique (de la raison, du bon sens des hommes médiocres), la déception en amour peut entraîner un renoncement à l'amour ; selon la logique du cœur, une déception en amour, une grande déception, est un renoncement au monde. Sur le plan sentimental, les femmes tirent plus rapidement que les hommes les dernières conséquences. Les infortunées en amour dont je parle ont vécu leur vie dans une tension qui a compromis définitivement la hauteur prétendue de la méditation et de la pensée. Il est mille fois plus facile de méditer et de penser à un malheur que de le vivre avec tous ses risques. Une fois encore, impossible de sauver les penseurs.

Si Bouddha lui-même a trouvé un subterfuge pour justifier l'inutilité du suicide, personne ne devrait encore faire la moindre objection à la question. Il est même étonnant que de Bouddha jusqu'à nos jours, la question du suicide n'ait pas été déclarée close. La pensée officielle ne l'a à juste titre plus jamais ouverte. Mais pourquoi donc quelques poètes et un ou deux philosophes ont-ils jugé nécessaire de la remettre sur le tapis ? Et ces suicidés sans nombre et sans nom, comment ont-ils osé déshonorer ce nom si fameux ?

Nul ne devrait s'aventurer dans la vie avant de s'être assuré d'en avoir la force. Par-là, je n'entends ni la force physique ni l'affirmation brutale, directe, mais une accumulation d'énergie intérieure, devant laquelle toutes les forces physiques organisées ou non organisées semblent ternes. Chaque instant de l'existence devrait être utilisé comme l'occasion d'une telle accumulation. Dans l'échec et après, il faut adopter une pose de fixité tétanique, les yeux agressifs et provocants, les mains serrées jusqu'à la crampe, et laisser le sang battre avec un volcanisme calculé. Chaque échec doit être utilisé pour

vérifier sa force et son mépris. Il faudrait fixer les règles et les exercices nécessaires pour cultiver une confiance en soi absolue, pour vaincre et étouffer le doute. Le scepticisme ne peut être dépassé que par une gymnastique qui tire tout droit son rythme des illusions et des dilatations de la mégalomanie. Chaque forme de rythme est une arme contre le scepticisme, le désespoir et le pessimisme. Le rythme comme réaction voulue doit ne jamais faire défaut à qui veut traiter les maladies sans remèdes, au nombre desquelles on compte en premier lieu le scepticisme, le désespoir et le pessimisme.

Donner à sa respiration une gravité ample et concentrée comme si ses intervalles délimitaient des intervalles cosmiques ; les nerfs, comme des arcs tendus à se rompre ; que l'activité de tous les organes se développe à la mesure du niveau général ; que ce qu'on nomme *esprit* vibre aussi dans la moindre cellule, et que l'âme reçoive la pleine force de la chair, perdue dans le sommeil de la matière.

Quelques minutes quotidiennes de cette hygiène développent un sentiment de force infinie et accumulent une énergie intérieure, grâce à laquelle nous pouvons nous élever au-dessus des baisses de la vitalité. La tension fantastique à laquelle nous soumettons l'organisme dissout l'esprit dans le corps et élève la dépression organique à un niveau que le corps ne pourrait atteindre seul. Dans cette confusion, l'homme est plus unitaire et plus « centré » que dans l'harmonie superficielle et irresponsable de la santé, quand il en jouit. Tous les hommes en bonne santé sont irresponsables, parce qu'ils n'ont pas à chaque instant les questions de la maladie à résoudre.

Si je m'étais occupé d'histoire, je serais mort de tristesse depuis longtemps.

Il est terrible de s'apercevoir combien on a investi dans les faits et comme ils sont de peu de prix. Un fait en lui-même est tout, c'est un absolu ; dans notre pensée, rien, une chimère. Mais dans le fait, la pensée est le reflet du rien, l'ombre d'une chimère.

Qu'on parle de retraite subite de quelqu'un, pas de sa lente décadence. Les hommes qui interrompent soudain leur activité, au faite du succès et sans laisser d'explication, s'en vont quelque part, pour ne plus rien poursuivre, pour commencer dans leur fin quelque chose d'inédit, d'inattendu, forts et fiers dans la catastrophe. Rares sont les grandes débâcles qui parlent de l'avenir du genre humain. Ces hommes, qui ont préféré voir un autre monde, alors qu'ils avaient tout à gagner dans celui-là ! La volonté de faire quelque chose de définitif, indépendamment du temps, de soi, de toutes les catégories, au-delà de

la compréhension, du mouvement, et, d'une certaine manière, au-delà de l'éternité ! Si l'éclair pouvait se pétrifier, si la colonne de feu plantée au ciel pouvait rester inébranlable ! Avoir une preuve sans pareille d'une relation tant de fois désirée, mais jamais accomplie, savoir un jour à notre tour que nous ne resterons plus à *terre*, et que la terre possède aussi ses hauteurs !

Ou devenir un jour une lumière compacte, la toucher, être réconforté par sa résistance, la sentir dans la chair, savoir que la chair aussi pourrait bien venir de quelque part en haut ! Car nous voulons savoir, en dépit des preuves et des évidences, s'il n'est pas pour nous d'autre condition possible, si le sort n'est pas une tromperie et si nous ne pouvons pas gravir l'échelle des conditions, escalader les marches d'autres sorts, passer dans d'autres formes de destin, vers une autre destinée.

La vision intérieure de l'impossible est une réalité si manifeste et si écrasante, elle révèle tant de mondes possibles que nous voudrions être autres, dans d'autres conditions et soumis à d'autres sorts.

Et je sens comment les mondes commencent, comment ils renaissent par l'esprit et comment ils meurent en tout !

Le regret d'Adam de n'avoir pas été Dieu a provoqué sa chute. Et s'il n'est pas vrai que nos péchés dérivent du péché originel, il semble en revanche évident que tous les regrets viennent de celui-là.

La recherche de la gloire tire son origine de la peur de mourir seul, et du désir de finir sur la scène. Ceux que la gloire a rendu heureux l'ont rabaissée au rang d'une vanité absurde. Je ne jalouse qu'une forme de gloire : avoir été célèbre aux yeux des précurseurs, non à ceux des contemporains ou de la postérité. Je ne peux me consoler de ce que Jésus n'ait pas entendu parler de moi.

Il y a des moments où j'en arriverais à étreindre le monde et à éprouver de la reconnaissance pour le dernier être vivant. Qui sait quel recoin oublié de l'âme m'inspire ce désir qui n'a pas germé dans mes pensées !

VII

— Se peut-il que tant de tristesses sans nom aient disparu sans laisser de traces, comme des vapeurs, comme de la poussière et comme de la fumée ? N'y a-t-il pas d'hommes nés pour retrouver la trace des tristesses éteintes, qu'ils puissent leur donner une expression et racheter l'amertume infinie de tant d'existences anonymes ? Ces hommes pourraient bien exister du moment qu'il y a tant de tristesse. — N'y a-t-il personne pour réunir en soi tout le silence des montagnes, qu'il soit le scaphandre dans les milliers et milliers d'années de ces silences, accumulés et grandis jusqu'à devenir matière, personne pour en tâter le poulx et briser le joug millénaire, personne pour prendre la responsabilité au nom de tout ce qui n'a pas encore dit son mot ? Il doit bien y avoir quelqu'un qui rompe les silences de la nature et les ensevelisse en lui.

Y a-t-il eu des êtres qui aient réalisé et leurs possibilités et celles de la vie, afin de venger les désirs inaccomplis de tous les autres ?

Y en a-t-il eu qui n'aient enterré aucun regret ni aucun rêve comme il y en a eu tant qui ont fait leur deuil de leurs peines plus vite qu'un bras, des yeux et un sourire ?

Et à tant d'âmes et de corps privés de la consolation des nuits d'amour, combien seront-ils à opposer l'absence de déception en amour ; combien pourront vaincre le regret en souvenir de l'amour ?

Il doit bien y avoir eu quelqu'un qui, de l'amour, n'ait pas connu les regrets et le besoin de réconfort qui s'ensuit.

Se peut-il que toute la culture repose sur de faux problèmes ? Tant de siècles derrière soi, et l'on parle encore de bonheur, tant de conflits et on débat encore de l'individu-société, tant d'impasses dans l'histoire et l'on croit au progrès, aux valeurs, et tant de drames évidemment insolubles, recouverts et falsifiés par les théories et les croyances ? Rien d'étonnant à ce que les hommes croient en la culture, mais ce l'est qu'ils en soient fiers.

Ne se trouvera-t-il personne pour l'affirmer sans mépris et dépasser la culture, en sorte que son destin lui soit égal ? Ne se trouvera-t-il personne capable de faire un bilan valable, que nous sachions une fois pour toutes où nous en sommes, si l'on peut encore sauver quelque chose ou si nous sommes sur le seuil, au commencement ? Car il est naturel de ne plus accepter d'être tiraillé par la peur, pour tant de

résultats douteux.

Il doit bien exister quelqu'un qui nous montre où nous a menés la culture, mais surtout, où elle nous a amenés en elle. Car si nous pouvons vivre sans savoir où nous sommes, nous ne pouvons pas mourir sans savoir où nous avons été.

Tout déchirement nous pousse aux bords de notre moi, à notre terme. Car le déchirement naît d'une faiblesse où nous regardons en nous, comme pour nous rassembler une dernière fois.

Qui, dans le déchirement, aurait encore le courage de parler de « personnalité », de « caractère », et autres évidences de la culture ? Alors la lâcheté est de ne pas parler de la tristesse, de la vanité et autres évidences de la vie.

Des évidences dernières, qu'ont dit les philosophes ? Rien autant qu'un accord de la symphonie inachevée de Schubert.

Pourquoi l'homme craint-il tellement le futur quand le passé justifierait une crainte plus grande encore ? Tous ces millions d'années où l'univers s'est passé de nous ne provoquent-ils pas un sentiment de vide et d'incompréhension plus troublant que celui de notre propre disparition ? Depuis l'incommencé du néant jusqu'au premier homme, la conscience n'a pas été ressentie comme un vide ni l'homme comme une nécessité. Absolument rien n'a préparé l'apparition de l'homme. L'univers aurait pu disparaître sans savoir rien de lui-même.

L'homme est apparu *trop tard*. En soi, cela n'est pas si grave. Mais pour les illusions auxquelles nous avons naturellement droit, c'est une catastrophe. Une catastrophe qu'on aurait pu appeler une désillusion si quelques antécédents en avaient préparé l'apparition. L'homme n'est pas naturel et ne se sent pas tel. Nul n'a de tradition dans la nature ; nous sommes nés trop récemment. Nous n'avons aucun rapport avec tout ce qui a été.

L'homme ne peut se passer de rien ; l'homme peut se passer de tout. La contradiction sera résolue quand il se passera de lui-même.

Je veux mourir seulement parce que je ne suis pas éternel. Et si, à titre absolument exceptionnel, l'immortalité m'était offerte, je ne l'accepterais pas, parce que l'éternité qui me resterait à vivre ne pourrait me consoler de l'absence de celle qui m'a précédé. L'immortalité chrétienne ne satisfait pas la soif infinie d'existence et toutes les religions n'ont fait qu'apaiser une soif dont l'ampleur n'est comparable qu'aux dimensions de l'existence. Dostoïevski a raison : si l'immortalité n'existe pas, tout est permis. Mais comme cette immortalité ne m'exclut pas moins de tout ce qui m'a précédé,

l'existence de l'immortalité limitée permet elle aussi *tout*, comme toute théorie du mourir.

Je comprends fort bien que les hommes ne puissent plus croire en l'immortalité mais je comprends mal comment ils ont pu en abandonner si facilement l'idée. L'immortalité devrait être rendue *taboue* pour la raison, et « tous les hommes sont mortels », interdite comme prémisses de syllogisme. Il y a une telle soif d'existence dans l'immortalité, que ceux qui ne croient pas en elle sont infiniment plus proches du pessimisme que ceux qui y croient. L'immortalité est l'affirmation suprême de la vie. Que les pensées n'aient pas fait à la vie concession de l'immortalité, les compromettent pour toujours. Et pourtant je ne comprends pas comment les peuples qui ont cru en l'immortalité ont pu disparaître de la surface de la terre. La pensée de l'immortalité devrait contenir une telle vitalité qu'il pourrait en jaillir une extase continue, qui vaincrait à son tour les fatalités de la biologie. Le christianisme a imaginé qu'il n'était possible de devenir éternel qu'en mourant. Ainsi, dans le christianisme, l'immortalité a été interprétée négativement. Au lieu d'en faire un ressort de la vie, le christianisme a rétréci cette vie et a privé l'immortalité de toute vérification directe. Dans le christianisme, l'homme ne naît pas immortel, mais meurt immortel. Au dernier souffle, il commence d'être. L'unique occasion de devenir immortel est la mort. En cela consiste, après l'existence du Christ, le second point indéchiffrable du christianisme.

Les chrétiens ont raté l'immortalité. Ne pas mourir chrétien ou sur une autre immortalité...

Il n'y a au fond de musique que religieuse. Dans son sens ultime, la musique ne peut pas être l'organe d'expression de ce monde. De même : il n'y a au fond de musique que triste. Les joies ne disent jamais leur dernier mot. Qu'auraient-elles donc à dire avec la voix et les notes ?

Si seulement Dieu avait fait notre monde aussi parfait que Bach a fait le sien divin !

Si l'homme était né immortel, quelle forme aurait pris le désir d'en finir ? On aurait alors parlé de la peur de ne pas mourir. Et la mort n'en aurait pas moins été une horreur.

Comment n'es-tu pas jaloux, ô Dieu, des flammes dévorantes de l'homme, du tremblement flamboyant de ta créature, des hallucinations de tes ombres terrestres ? Ne redoutes-tu pas que leurs peurs triomphent, et bâtissent un empire sur les ruines de leur péché ? Tes fils auront un jour le courage de leur chute et se vengeront pour avoir été injustement déshérités ! Pourquoi n'as-tu pas le courage d'accabler de ténèbres tes rejetons, d'arrêter leur révolte et d'interrompre ta destitution ? Le temps joue en faveur de ta lâcheté divine et notre fièvre sublunaire grandit à l'approche du soleil, conquis par notre soumission ! Dieu, l'incendie qui nous dévore ne t'effraie-t-il pas, nos flammes n'auraient-elles pas atteint les fils de ta barbe ? Tu es proche de nous, Dieu, mais proche aussi est la fin, et je me sens joyeux et effrayé d'assister à ton agonie divine. Nous n'avons pas été faits l'un pour l'autre ; tu n'as pas été un père pour nous et nous n'avons pas été tes enfants. Depuis les commencements, j'ai lutté contre ta tyrannie ; car tu as laissé nos prières sans réponse et au lieu que tu nous élèves, il a fallu nous élever nous-mêmes. Une réponse de ta part nous aurait laissés en bas et au loin ; elle aurait rendu inutile que nous nous soulevions pour faire ta conquête. Ton silence a été notre cri et ton immobilité notre victoire.

Les croisades ont libéré le tombeau de ton fils ; par elles, nous nous sommes libérés et nous nous libérerons de toi ! Depuis longtemps les murs de ta citadelle vacillent et sa dernière pierre sera le signe de notre triomphe.

Tu entreras dans l'histoire, ô Dieu, et ta puissance ne sera plus qu'un souvenir. Et les souvenirs s'effaceront à leur tour et d'autres hommes viendront plus tard qui, oubliant l'histoire, diront : il n'y a jamais eu jusqu'à présent de Dieu. Alors, les hommes se seront libérés de tout leur passé. Et tu auras disparu comme le dernier homme.

À la fin des fins, de tous les idéaux de l'homme ne restera plus que lui-même, l'homme nu. Il aura liquidé depuis longtemps l'absolu sans s'être liquidé lui-même. À peine les idéaux se seront-ils épuisés que l'homme restera seul, face à face.

Quelqu'un devra sortir un jour au soleil et crier à son éclat et aux ténèbres des hommes : le monde va recommencer, le monde va recommencer !

Il faudra trouver l'émissaire d'un monde nouveau, qui prenne sur lui tous les risques des grandes nouvelles, qui s'épuise en criant dans toutes les directions de la nature l'annonce du renouveau cosmique et humain. Dans la fièvre et dans la frénésie, attendons le message

salvateur. Je crois voir déjà culbuter les mondes dans l'élan du commencement et nous voir recommencer sans péché, transfigurés, dans un monde lui-même transfiguré !

Il nous faut laisser derrière nous nos nombreux visages ; nous en avons eu bon nombre, avec notre changement et avec le temps. La futilité en a imprimé de multiples, comme des sceaux. Combien l'homme a-t-il eu de visages ? Autant que d'ombres ont masqué sa nostalgie divine. L'homme a toujours été jaloux de Dieu. La transfiguration est l'anéantissement suprême de l'homme ; alors il s'est atteint lui-même, et s'est anéanti dans la divinité. La transfiguration est le reniement de soi ; c'est la libération de l'homme de tout ce qu'il a été et de ses signes passés, qui sont ses visages successifs. Entrer en extase intérieure et contempler son premier et son dernier visage !

LE GOÛT DES ILLUSIONS

— Les essences sont une superstition de l'esprit philosophique. On ne peut s'en priver sans se compromettre, bien qu'au fond, beaucoup ne veuillent pas échapper à leur tyrannie. Nul ne sait ce qu'est l'essentiel, sans faire obstacle à la transformation d'un pressentiment en tyrannie. En présupposant toutefois qu'on sache ce qui est essentiel, on ne saura cependant pas ce qui l'est le plus. C'est seulement pour la raison précédente qu'on peut faire un sacrifice, un geste définitif, une absurdité. Il existe aussi, on le voit, une hiérarchie entre les essences ; dans le domaine des illusions, elle est naturelle, avec l'avantage d'être illusoire.

Le monde des essences ne semblerait pas aussi effrayant si les essences restaient au cœur de la vie ou si, par les essences, je restais dans son cœur. Le progrès dans l'essentiel est une régression dans la vie. Nous reculons, sans nous approfondir en elle, et en en sortant, nous l'abandonnons. Quoi qu'on en dise, la plénitude de la vie n'existe que dans les illusions, puisque, au fond, tout est illusion. L'homme aime les illusions bien que par la pensée, il se soit efforcé en vain de s'en affranchir. Il sait que s'il devait choisir un jour une fois pour toutes entre les illusions et l'essence, il choisirait celles-là, en regrettant celle-ci. Le contenu fugitif des illusions est une meilleure nourriture pour la vie que l'illusion substantielle des essences.

Cela fait très longtemps qu'on croit que les illusions sont les reflets éphémères des essences. Conditionnement difficile à croire, et impossible à cerner. Les essences ne nous ont pas aidés à comprendre plus ni à mieux vivre (je veux dire plus *essentiellement*).

Parmi l'infinité des illusions, une somme quelconque s'est cristallisée, rendant l'autonomie aux autres et déterminant un centre substantiel. Une fois consolidée et purifiée de la palpitation inhérente à l'illusion individuelle, elle effectue un saut substantiel hors du monde des autres, se plaçant hors du nôtre. Le processus de formation quantitatif des essences est plus simple et plus banal : elles résultent d'un regroupement extérieur aux éléments ; à l'esprit ne revient que l'activité de substantialisation. Point n'est besoin d'être philosophe pour « réaliser » de telles essences et pour y avoir accès.

Il existe une voie qui nous fait approcher de manière plus vivante les essences : la religion et les obsessions. Voir jusqu'au fond des

illusions dans une profondeur qualitative signifie épuiser le contenu donné du monde et supprimer en nous notre qualité dans le monde. Nul besoin alors d'additions des illusions, de comparaisons extérieures, d'ordres quantitatifs. Il n'est pas question non plus de consommation, puisque l'approfondissement se réalise sur une seule dimension d'une seule illusion. Pénétrer en profondeur une illusion suffit à s'en désintéresser et à ne plus se satisfaire d'aucune autre profondeur accessible. C'est assez d'avoir épuisé les contenus d'une seule pour que les autres suivent d'elles-mêmes. Aussi, pour ne pas se lasser dans la répétition du même processus, le saut dans l'essence devient inévitable. Après avoir parcouru la voie de l'illusion, nous l'hypostasions ou, sous une forme atténuée, nous la déplaçons. Celui qui a vu jusqu'au fond des illusions parvient fatalement aux essences. Quelles que soient les précautions prises, on n'échappe pas aux essences. Violenter les illusions signifie se condamner aux essences.

Les illusions ne sont pas les reflets des essences. C'est une ingratitude de notre part à l'égard des apparences qui, par leur dégradation, nous alimentent quotidiennement. Que les essences nous chevauchent, nous ne pouvons que le regretter ; et il faut protester au nom de toutes les illusions qui nous sont chères, sans rendre pour autant les essences odieuses. La tentation de l'essentiel doit être utilisée seulement comme une soupape au dégoût du monde. Dans le dégoût de la vie, le monde des essences peut nous consoler parce qu'elles sont non seulement loin de la vie, mais elles nous en éloignent. Du point de vue des apparences, l'objection fondamentale aux essences est la suivante : elles n'appartiennent pas à la vie. Entre essence et vie, l'opposition durera autant que l'homme. Elle tombera un jour sous la pression des essences superposées à la vie. Le dégoût de la vie nous donne goût aux essences et le dégoût des essences le goût des illusions.

Les illusions sont originaires ; les essences dérivées. Le monde, parce qu'il présente un processus continu, se dispense des essences, car elles ne peuvent participer au processus lui-même ni être enregistrées dans l'univers. Mais l'homme les enregistre pour son propre compte...

Comme ce serait bien si les illusions se coulaient dans les essences et les essences dans les illusions, si elles se prolongeaient les unes les autres et, par une transition insensible, unissaient des mondes entre lesquels nous n'arrivons pas à nous décider ! Mais l'essentiel n'appartient pas à notre monde. En ce que nous sommes essentiels, nous n'y appartenons pas non plus. Chaque événement de la vie, pensé jusqu'à son essence, nous retire de la vie. Un amour, une souffrance, voire une victoire, vécus et pensés jusqu'à leurs termes, triomphent de

la résistance individuelle des illusions. Quand, au lieu d'un amour, on parvient à voir l'amour, au lieu d'une souffrance, la souffrance, au lieu d'un triomphe, le triomphe, la substantialisation des expériences individuelles prive la vie de son éventuel charme direct. La calamité de l'essence est de soustraire à l'unique et de ravir à l'immédiat. Après l'opposition de la conscience et de la vie, essence-illusion est le deuxième chapitre tragique de l'anthropologie. (Ce qui signifie qu'il n'y a d'anthropologie que tragique.) Depuis que le monde existe, les essences sont seulement en puissance ; l'homme a réveillé les illusions de leurs rêves irresponsables par la lumière indésirable des essences.

Le conflit entre illusion et essence perd son caractère tragique dans la sainteté. Tout étant sanctifié, il n'y a plus ni intérieur ni extérieur. Une transparence générale de l'esprit qui n'est pas incompatible avec un mystère diffus, se conjugue avec une communion de l'âme ouverte sur tout. Le saint voit toujours jusqu'au fond des illusions sans pour autant les déclarer trompeuses. Les essences ne prolongent pas les illusions : il y a dans chaque essence autant d'illusion qu'il y a d'illusion dans une essence. Un dualisme si labile et si fluide que toute transition est insaisissable... Les saints occupent le point où les mondes se rencontrent, nous autres, le point où ils se séparent. Les saints ne comprennent rien à la tragédie, dont ils sont infiniment loin, bien que leur cœur soit plus grand que le monde.

Un saint n'est pas indifférent aux illusions et aux essences, car, pour lui, tout est actuel. Or, la substance est tout aussi active en apparence qu'en soi. Aussi la sainteté élimine-t-elle a priori tout conflit. De là vient que personne ne voudrait être saint.

L'homme aime le désordre de son existence. Et, s'il a donné naissance à l'opposition redoutable des illusions et des essences, il n'en supporte pas, non sans quelque volupté, le dénouement. Si l'homme aimait le calme, l'équilibre et la sécurité, il aurait trouvé une solution pour se débarrasser de l'une d'elles. Il aurait certainement préféré les illusions parce qu'elles sont plus enivrantes et plus éphémères. Si le conflit s'éternise, cela tient à la nature de l'homme et à son amour caché pour la fatalité.

L'humanité refuse la sainteté. Et comment en serait-il autrement alors qu'elle remporte toutes les batailles que nous nous sommes acharnés à faire naître et perdurer ? L'histoire, dont nous sommes si fiers, n'aurait aucun contenu et sans doute aucun sens si nous n'avions pas essayé de toutes nos forces d'exaspérer les conflits, de prolonger les drames, d'éviter les solutions. Il est vrai qu'il y a très peu de solutions dans l'univers ; mais il est tout aussi vrai que nous refusons celles que nous avons. L'histoire n'attend de solution ni de résolution à aucune de ses anomalies. Le tâtonnement de l'homme me plaît et

m'impressionne plus que la sainteté.

Si les essences, que les hommes estiment tant sans les aimer, n'ont rien pu sauver, il ne reste plus alors que le courage des illusions. Rester donc ici sur terre, se compromettre et s'évanouir comme une illusion parmi d'autres. Les essences nous détruisent par-delà le monde : c'est une destruction plus intéressante mais pas plus douloureuse. Se détruire avec tous les misérables de la terre exige un renoncement plus grand, plus triste et plus impitoyable. Savoir qu'on se bat seulement pour des illusions et que, pour les essences, il est vain de faire des sacrifices, présuppose tant de lucidités, tant de chutes et de victoires que rien ne peut plus retenir l'orgueil suprême et la suprême humiliation. Jamais je n'ai pu aimer Bouddha. Je l'ai haï chaque fois que je lui ai donné raison.

Si elle triomphe de l'ennui, la souffrance ne peut triompher de celui qu'elle s'inspire. Quand nous souffrons, tout l'extérieur nous lasse, car rien de ce qui appartient au monde ne peut plus nous abuser ou nous décevoir. La souffrance convertit tout en une somme de significations indifférentes et substitue au monde objectif son propre univers. Tout le processus de la douleur n'est qu'une substitution continue ; la souffrance remplace tour à tour les objets et les significations situés au centre ou à la périphérie de notre intérêt, pour finir par se déployer de tout son long et dans toute son intensité sur l'existence dans son entier.

L'ennui de souffrir fait partie de l'ennui des choses inachevées. Il est plus qu'un oubli ; car, dans l'ennui ordinaire, ce qui nous contrarie, c'est la limitation de l'objet, l'usure rapide, l'inconsistance de l'intérêt ; tandis que là l'inépuisable nous remplit d'inquiétude. S'étancher d'interminable, voilà ce que signifie l'ennui de la souffrance. Et comme pour se lasser de la douleur, il faut ne plus connaître autre chose en dehors d'elle, l'ennui appartient en propre à la souffrance. En ne connaissant pas de bornes, il ne se retrouve plus nulle part. Le goût des choses inachevées porte avec soi le dégoût pour elles. Les hommes qui, pendant des années, ont porté la mort en eux, et qui éprouvent ensuite l'ennui intermittent de la mort, connaissent des vides dans la peur qu'ils en éprouvent, pour avoir été gavés de l'infini de la mort : comment ne pas après chercher consolation dans l'éphémère et la duperie ? Quels mystiques n'ont pas connu ce que signifiait être rassasié de Dieu et quels sont ceux qui n'ont pas parlé d'une aridité intérieure, l'acédie, consécutive à leur soif céleste ? Le vide intérieur, qui ouvre un chapitre étrange de la mystique, ne résulte pas de l'absence de la divinité – malgré l'affirmation des mystiques – mais de l'épuisement de l'âme dans la divinité. Une fois l'appétit de Dieu assouvi, quel autre appétit pourrait-il naître dans l'âme et dans le

corps ? Je crois en la souffrance. Mais je ne sais combien de fois je briserai le temple que je lui ai élevé, et qui repose sur des malédictions. Le culte de la souffrance est équivoque. Seuls les saints – ou pour mieux dire, ceux qui ont accueilli la sainteté – savent ce que signifie croître dans la douleur sans se perdre en elle. Puisqu'ils regardent la souffrance comme une récompense, on résiste à dire qu'ils souffrent. En faisant de la souffrance une vocation, les saints ont écarté d'emblée la tragédie, de sorte qu'on peut seulement les dire grands, et médiocres.

Le progrès de la souffrance est le seul progrès des saints. Qu'elle puisse faire régresser certains hommes, plus vite que n'importe quel autre phénomène, les saints ne l'ont jamais compris. Penser qu'on accède à l'absolu par la foi n'est pas infondé. Par la foi – qui sait ce qu'on pourrait encore atteindre. La vérité est du côté de Luther : *sola fide* (la foi seule). Mais *solo dolore* (la douleur seule) serait-elle du côté des saints ? Seuls les saints atteignent le royaume des cieux par la douleur parce qu'ils n'en connaissent que ce qui est positif. Pour nous autres, *solo dolore* est la voie des déchirements. Mais *solo dolore* n'est pas seulement l'attribut des saints. La partie négative de la douleur, ce ne sont pas les saints qui nous l'ont cédée, mais nous qui l'avons conquise ; quant à la partie positive, faut-il que nous ne la connaissions qu'en les combattant !

Solo dolore est le chemin du salut et des perditions. Si certains se sauvent, d'autres s'y brûlent l'âme, et les derniers restent à la croisée du salut et de la perdition. Pour eux, *solo dolore* est le sens ultime ; jamais ils n'échapperont à l'alternative tragique, condamnés à être écartelés entre le pôle négatif et positif de la douleur, et à connaître le déchirement.

Je crois aux déchirements.

Bien que tous les états extrêmes connaissent le déchirement, comme origine ou comme étape, il existe un état de déchirement pur, indépendant de toute forme de réalisation spirituelle, un déchirement sans objet et sans visée, sans déterminations et sans impasses. D'un point indéterminé du corps et d'un point idéal du cœur s'échappe un murmure de dissolution et de volupté, tissé de pressentiments doux, amers et invérifiables ; un empire de troubles délicats, vagues et tristes s'étend sur les régions de l'âme qui assiste à une avalanche d'émotions inavouées, perdue en elle-même, victime de ses secrets. Le manque de foyer spirituel rend le déchirement indépendant de toutes ses formes possibles, et le laisse disponible à tous les sauts de l'esprit. N'avons-nous pas l'impression dans le déchirement qu'une révolution se prépare en nous, une explosion unique, que quelque chose commence pour la première fois, que notre parole s'accomplit soudain et que le

geste crée, sans que nous puissions appréhender le contenu des actes et de leur réalisation ? Nous ne savons rien du déchirement ; mais nous savons que nous ne serions rien sans lui. Une certitude étrange, mêlée au frémissement et au murmure subtil de l'être, confère au déchirement une volupté indéfinissable, d'une présence séduisante et douloureuse, et d'une rare équivoque.

Enfermés dans le flou d'un bonheur banal ou pris du vague soupçon de notre indifférence psychique, combien de fois sommes-nous saisis d'un déchirement du cœur et envahis par une tristesse rare ? L'invasion de la tristesse et la subtilité du déchirement seraient-elles des apparitions soudaines ? Ne se sont-elles pas, sans qu'on le sache, préparées continuellement et souterrainement ? L'éclat du déchirement et de la tristesse fournit la preuve d'une présence cachée, d'un principe impur qui s'active dans l'ombre des êtres, déchirés de tristesse et tristes de déchirement. Son intervention procède par érosion continue et par poussées intermittentes. Qui a été la proie du déchirement est déchiré à chaque instant. Moins il s'en rend compte, plus les assauts sont puissants.

Qui ne connaît pas le déchirement n'est pas tout à fait humain. Pour être un homme d'une seule pièce, il faut avoir été mis en pièces. L'œuvre du déchirement est la suivante : elle défait et conforte dans la défaite. Après avoir perdu la dernière miette et anéanti son âme, on se refait une résistance du néant consécutif au déchirement, et on triomphe sur ses propres décombres.

Tout le profond de l'amour se manifeste par un déchirement voisin de la destruction. La volupté lui prête toutefois un caractère positif ; de sorte que le tremblement érotique apprécie ses faiblesses comme autant de renaissances.

On ne peut aimer que l'imperfection. Tout ce qui touche à la perfection ou nous l'inspire paralyse notre affection. Les hommes aspirent sans doute à la force infinie, mais certainement pas à la perfection. Ce n'est que dans l'imperfection qu'il existe de la haine, de la souffrance ou de l'amour, et elle seule confère une existence aux individus. Les hommes ont si bien compris les insuffisances de la perfection qu'ils ont parlé d'un Dieu souffrant et l'ont sauvé en élaborant toute une théologie de l'imperfection divine.

Entre être parfait et pestiféré, je préférerais toujours être pestiféré. Consolons-nous que l'histoire ne fasse rien pour atteindre la perfection. La refuser en pratique et en pensée me rattache plus à la terre que ma propre matière.

L'homme doit réaliser une chose grande et unique qui ne le mette pas à l'abri de l'imperfection, et de ses déchirements.

Si la vérité, le bien, le beau faisaient obstacle aux déchirements, je lutterais à mort pour les droits et la victoire des déchirements.

Impossibilité de ne pas concevoir la libération du temps comme une libération de la vie... L'éternité n'offre aucune garantie qu'elle ne soit pas rien, de sorte que les débordements du temps exercent une attraction unique. Si le temps et la vie semblaient ternes devant les valeurs absolues, ces dernières ne le seraient pas moins devant eux. Nous ne pouvons échapper aux illusions sans désillusion. Mais nous pouvons échapper aux valeurs éternelles, sans souffrir de cet univers illusoire. Que reste-t-il encore à l'homme ? Accepter les illusions une fois pour toutes. Est-ce de la résignation ? Au contraire, c'est le courage suprême. Ce n'est pas se résigner, car même si les illusions sont sans remèdes, nous pourrions nous en guérir en retirant à la vie notre assentiment douteux. De plus, on ne se résigne qu'à ce qu'on n'aime pas.

Or, je ne crois pas ne pas aimer les illusions.

Les religions se sont fait un titre de gloire d'avoir prescrit de bannir l'orgueil sans se demander si, sans lui, l'homme avait encore un but quelconque dans la vie. Sans orgueil, il n'y a pas d'action, parce qu'il n'y a pas d'individualité. Qui est contre l'orgueil se déclare ennemi mortel de la vie. Les religions devaient nous dire clairement et une fois pour toutes : nous ne sommes pas pour la mort. Elles ont détruit toutes les illusions. Leur profondeur est un gouffre. Contempler pour l'éternité en restant hors du temps ! Le transitoire a quelque chose de réconfortant, tandis que nous ne pouvons aimer l'éternité sans peur.

Dans l'éternité, rien ne se perd. Mais je me sens lié à cette terre parce qu'elle est perdue... Et même si l'on m'offrait les cieux au-dessus des cieux et que l'on déployait devant moi le charme de tant de rêves incarnés, je préférerais encore la perte dans le vide des illusions terrestres au rien de l'éternité. Comprenez qui peut : Évasion de l'éternité...

Même si l'on pense beaucoup à l'éternité, à la mort, à la vie, au temps et à la souffrance, il est impossible d'en avoir un sentiment défini, une vision claire, une conviction précise. Il n'y a de sentiment défini de la mort que chez ceux qui ne l'ont pensée et sentie qu'à

moitié ; on ne peut avoir de vision claire de la souffrance ; et il est impossible d'avoir de conviction précise sur la vie. Mais quand on se fond en eux et qu'on est d'un seul coup ou tour à tour éternité, mort, vie, temps et souffrance, on ne peut pas les aimer sans les haïr. Une fureur admirative, un dégoût extatique et un ennui distrayant nous en rapprochent et nous éloignent. Cela tient aux réalités ultimes d'être ambivalentes et équivoques. *Être avec la vérité contre elle* n'est pas une formule paradoxale, parce que quiconque comprend ses risques et ses révélations ne peut pas ne pas aimer et haïr la vérité. Qui croit en la vérité est naïf ; qui n'y croit pas est stupide. La seule bonne route passe sur le fil du rasoir.

Comment être autrement que troublé par les données ultimes, d'un trouble divin et diabolique ? Le trouble remplace le sourire franc par un sourire cosmique ; il rapproche les yeux des ordres invisibles ou ferme les paupières pour les y cacher ; il ouvre enfin les sens aux secrets que les pensées recouvraient d'évidences.

Au nom de la beauté, nous pourrions nous passer de la profondeur. Est-il vraiment nécessaire de sacrifier les apparences en ne nous y arrêtant pas ? Souvent, les apparences nous sont un soutien, mais nous nous y appuyons rarement quand nous en sommes loin. Plus nous laissons les apparences derrière nous, plus nous perdons une chance de soutien. Tout le mouvement semble une danse des apparences et la musique leur appel. Seule une profondeur peut être sauvée : celle qui voit au cœur des apparences, au fond des illusions. Cette profondeur seule peut nous donner le goût des apparences et des illusions.

On ne peut aimer la vie sans goût des illusions. Quand donc toutes choses qui passent vont-elles m'êtréindre ?

Plus tu as mis de vie dans les pensées, plus il y a de mort en toi.

Se sentir vivant sous l'hallucination de la moindre parcelle de soi et dans le tourbillon intérieur des larmes, être fragile comme une illusion sous l'assaut d'une force obscure, s'étrangler du rêve le plus innocent, être renversé par l'intuition et frappé par l'immatériel ! Ces vibrations hallucinantes qui pulvérisent les tristesses en l'air, bondissent par-dessus les défaites, les regrets, la matière et la forme et jettent des ponts sur je ne sais quels mondes, que nous désirions perdre pour nous perdre dans les autres !

Quel monde n'est pas trop étroit pour l'excès du cœur ? Je ne peux être entier que dans le déchirement.

Pour ne pas se rendre ridicule aux yeux de l'histoire, il faut être poétique et cynique. Si l'on ne peut pas piétiner les préjugés que l'on aime, pour mieux les aimer ensuite, c'est l'histoire qui vous piétinera. *Réussir un coup* dans le temps est le seul salut après l'échec dans l'éternité. L'homme ne peut viser qu'à devenir ou Dieu ou un homme politique.

L'homme supporterait sans doute la douleur avec un courage farouche, si elle n'était pas accompagnée de solitudes. C'est elles qui sont terribles et menaçantes. L'homme supporte plus facilement la mort que la solitude. Il n'existe qu'une lâcheté : devant la solitude. Lâcheté d'autant plus grave que l'homme est seul par essence. Aussi la peur de la solitude est-elle un reniement de soi-même.

La liberté est un joug trop lourd pour la nuque de l'homme. Même pris d'une terreur sauvage, il est plus assuré que sur les chemins de la liberté. Bien qu'il la considère comme la valeur positive par excellence, la liberté n'a jamais cessé de lui présenter son revers négatif. La route infaillible de la débâcle est la liberté. L'homme est trop faible et trop petit pour l'infini de la liberté, de sorte qu'elle devient un infini négatif. Face à l'absence de bornes, l'homme perd les siennes. *La liberté est un principe éthique d'essence démoniaque.* Le paradoxe est insoluble.

La liberté est trop grande et nous sommes trop petits. Qui, parmi les hommes, l'a méritée ? L'homme aime la liberté, mais il la craint.

Je ne connais que deux déchirements : juif et russe (Job et Dostoïevski). D'autres peuples ont sans doute souffert infiniment ; mais eux n'avaient pas la passion de la souffrance. N'ont eu une mission que les peuples qui se sont foulés eux-mêmes aux pieds, et ont réédité Adam. Un peuple qui n'a pas enduré dans son existence historique toute la tragédie de l'histoire ne peut s'élever au messianisme et à l'universalisme. Un peuple qui ne croit pas qu'il a le monopole de la vérité ne laissera pas de traces dans l'histoire.

Dans les pensées les plus banales et dans les actes les plus insignifiants, on est parfois surpris par une suspension subite du temps. Un frisson unique vous emmène au loin et, plutôt que le cours du temps vous laisse en arrière, vous marchez devant lui. On ne sait si

c'est l'éternité qui vous emporte ou si la conscience de la temporalité s'est viciée. La suspension subite du temps prouve combien on est étranger au sein même de la vie et comme on serait prêt, si on le voulait, à s'en évader. Le monde aurait fort bien pu être autre chose que la vie ou, plus exactement, que la mort ! L'immortalité, par exemple.

Dieu, n'as-tu pas peur que notre angoisse renverse les lois de la nature, la nature et toi avec ? Ou ne connais-tu pas l'angoisse de la créature ? Qui nous en guérira, ô Dieu, depuis que ton fils l'a fait grandir en nous ?

Comment avoir le courage de tirer les dernières conséquences, quand elles vous mènent toujours hors du monde ?

Pour êtreindre la terre, il faut n'en tirer aucune : que l'amour soit amour, la pensée, pensée, le fait, fait. Dès qu'ils se mélangent, on s'engage sur la voie des conséquences, et de la perdition.

Le renoncement est une autre manière d'appeler les dernières conséquences. Mais moi, je veux me détruire *dans* le monde...

Que les hommes soient seuls, je le comprends. Mais les vérités ! ? Et pourtant, les vérités sont seules, plus que nous le supposons. Toutes les vérités particulières, qui semblent constituer les colonnes d'une vérité universelle, représentent au fond des individuations logiques, que leur limitation isole. Quelle est cette vérité universelle qui les couronne et les justifie ? Qui le sait ? Il semble que certains l'aient su et, même, qu'ils nous l'aient dit. Mais je ne sais pas pourquoi nous l'avons oublié. Nous n'avons pas souvenir des divinités. Dieu serait-il si loin ?

Les vérités ne seraient plus aussi seules si Dieu s'appuyait sur elles. Alors qui soutiennent-elles ? L'idée de vrai, le Bien, le Beau ? Elles ne donnent pas la vie et on sait bien que les vérités ne sont pas vivantes...

Je comprends maintenant pourquoi l'homme ne peut être consolé. Quelle aide les vérités lui donnent-elles ? Elles ont aspiré toute sa vie. Et elles ne sont pas parvenues à être plus pleines que lui. *Seul entre des vérités seules*, voici une vérité sur l'homme, qui peut lui servir de définition.

Plus on fuit le problème de l'homme, plus il apparaît pressant et

insoluble. Plus on se passionne pour les problèmes inhumains, plus l'humain devient une obsession. Ne pourrions-nous pas penser l'éternité sans *nous* ? On ne devrait la penser qu'ainsi. Y penser, en regrettant fort que tous ceux qui ont médité sur l'éternité se soient souciés de l'homme plus que tous les historiens réunis. Se libérer de l'humain est impossible parce qu'on ne pense vivement qu'à l'homme. Une réflexion continue et oppressante, même si elle fait sortir du rang des hommes, n'oblige pas moins à se définir sans cesse par rapport au phénomène humain. De l'homme, on ne peut s'échapper. Où qu'on aille, on le retrouve sur notre route. L'homme lui-même a cherché à croiser la route de la divinité. Dieu l'a fait à son image et à sa ressemblance ; l'homme s'est vengé en recouvrant de son masque le visage de Dieu. Rien ni personne ne peut se débarrasser de ce déchet de la nature. De quelle source s'est-il éloigné, pour avoir soif plus il conquiert ? Au lieu de s'installer dans la nature, il a déchu. Et quel bien a-t-il perdu ? L'extase de la vie, qu'il a remplacée par la *conscience* de la vie. Qu'est-ce qui a troublé l'extase ? Pourquoi a-t-il voulu *savoir* qu'il vivait ? La vie vécue de manière anonyme et universelle, par anticipation individuelle, ne procure-t-elle pas des frissons absolus ? Ce sont les insuffisances natives de la vie qui donnent naissance à la conscience, et le vide initial en a préparé l'apparition. Tous les vides de la vie se sont répandus dans l'homme et avec eux, toutes les disponibilités de la conscience. La vie nous doit la vie : par notre tragédie, nous avons sauvé la nature du vide.

Il est aussi difficile de dire combien la connaissance doit être étendue pour échapper à la tristesse qu'il est facile d'établir combien elle doit être réduite pour ne pas y être sujet. Il y a bien une tristesse qui est sans rapport avec la connaissance, une tristesse minérale, même pas biologique. Chez les déments et les peuples primitifs, la matière se déchire elle-même ; tristesse aveugle, qui part de l'obscurité, de l'indistinction et du poids de la matière. C'est la matière qui pèse sur eux ; leur tristesse est le tourment de la matière.

La tristesse qui succède à la connaissance évalue le poids de la matière dans l'infini et isole la conscience de la gravitation ; tristesse qui réalise que le monde aurait pu sans mal ne pas nous appartenir. Si la connaissance pouvait recouvrir toute la sphère de l'univers, il n'y aurait plus aucune raison d'être triste ; la connaissance nous tirerait du monde pour nous rendre tristes ailleurs. Il faudra bien que s'interrompent un jour la connaissance et la tristesse. Quand on cesse de connaître, on tombe dans l'extase. Devant qui ? Je ne peux pas répondre. Sinon, que ferais-je encore ici !

Les époques biologiques s'entrechoquent donc en toi ? Pourquoi

sinon parler du temps ? As-tu été la mer où se sont jetés les fleuves du temps ? Pourquoi sinon être fier de l'histoire ? As-tu réuni toutes les larmes qui n'ont pas séché, les as-tu versées de nouveau pour les rendre à la terre et soulager les yeux et le cœur ? Ou ne sais-tu pas ce que sont la douleur, le réconfort et l'oubli ? Combien de fois as-tu arraché les hommes à la honte d'une mort décente ? Chez combien d'entre eux as-tu fait mourir la mort pour prétendre à l'immortalité ?

Connais-tu le désir de demander pardon même au dernier ver ? Ou ignores-tu la révolte angélique contre le péché ?

N'as-tu jamais été une mélodie issue d'ailleurs et se dirigeant vers la terre ? Ou ne sais-tu pas ce que sont la chute, le regret et la perte ? As-tu souffert un jour de l'exubérance des illusions, et été humilié par la malédiction des essences ? Ou ne connais-tu pas le pouvoir d'attraction des illusions et la terreur de la pétrification ? Que *n'existe* que ce qui passe – cela ne t'a-t-il pas frappé comme une vérité qui nous pousse contre la pensée ?

Que tout ce qui demeure et qui dure, demeure et dure sur les décombres de la vie – cette vérité ne t'a-t-elle pas révolté contre les vérités ? N'as-tu pas aimé avec une passion ardente l'éphémère par peur de l'éternité ? Et n'as-tu pas essayé d'éterniser l'instant, pour échapper au temps comme à l'éternité ?

Combien de fois as-tu regretté d'avoir fui la terre, et combien de fois le chagrin te l'a fait réadopter ? N'as-tu pas supposé que si la vie nous en éloigne, nous sommes ses fils par la mort ; que nous sommes unis à la terre par quelque chose d'ultime ?

Connais-tu l'effroi sans remède qui secoue les lois des corps et des cœurs et fait déborder l'instant sur le contenu du monde ? Sinon, tu chercheras en vain l'impulsion des ébranlements ; sans l'effroi de tous les instants, les colonnes et les ruines du monde te resteront étrangères...

Je me persuade chaque jour davantage que nous *pressentons* tout dans la mélancolie et que dans le déchirement, nous *savons* tout. Il n'y a de déchirements que du cœur : et le cœur ne connaît pas l'espace. Aussi embrassons-nous tout par le déchirement...

On pourrait proposer toute une théorie complète du déchirement. Mais à quoi bon s'étendre sur les choses douloureuses ? L'explication n'est féconde et utile qu'en présence de quelque chose de réversible et répétitif. Nous expliquons quand nous avons quelque chose à rectifier. Mais après le déchirement, il n'y a plus rien à rectifier : nous sommes incapables de nous tenir droit devant le monde, et le monde devant

nous. Le déchirement compromet la géométrie cachée de l'esprit. À moins qu'il prouve qu'elle est fictive ?! Quel ordre invisible résiste au déchirement ? Au commencement, les formes n'étaient pas ; les lois ne sont pas éternelles ; dans sa substance, l'esprit n'est pas un ordre ; le monde aurait pu à tout moment retourner au chaos, s'il l'avait voulu ; la création ne précède pas la destruction ; *dans* le monde ne signifie pas *dans* la loi ; l'homme recherche la liberté avec acharnement et la fuit chaque fois qu'il la possède ; personne n'accepte le monde mais tous vivent comme s'il était la valeur suprême ; si seulement on pouvait substituer les mondes ! La terre ne tournerait plus régulièrement mais se briserait, comme le cœur. Le soleil est toujours perdant, nous dit la chaleur de l'âme. (Révélations du déchirement.)

L'angoisse est supportable. Elle provoque en vous une vibration active, un tremblement explosif, mais, en se manifestant fébrilement, elle épuise son intensité. L'angoisse dégénère alors en peur ou en inquiétude. Mais l'angoisse née de la stupeur, d'un calme obscur, d'une paralysie souterraine est insupportable. Jamais on ne ressent davantage le besoin de crier : au secours ! ou de pousser un cri inintelligible. Dans ce calme, vous ressemblez au plus satisfait et au plus équilibré des hommes. La catastrophe vous semblerait une évidence, le cataclysme naturel, la mort acceptable. L'angoisse transforme en évidence tout ce qui est sinistre ; tout ce qui est divin devient monstrueux, à commencer par le sourire. Qui n'éprouve pas de l'angoisse, cette angoisse sans mobile, ne comprendra pas non plus l'acte « sans mobile ». Il faut faire quelque chose contre l'angoisse. Mais nul ne peut le comprendre parce que cela n'a de sens que pour ton angoisse. Pourquoi les vérités sont-elles si seules ? Parce que plus on leur crie « au secours ! », plus elles se cachent. Peut-être même fuient-elles. Les vérités sont-elles trop médiocres ou ne sont-elles pas faites pour ce monde ?

Seule la religion nous console encore de l'angoisse, sans l'annuler. L'angoisse est une angoisse devant le monde. La religion, en nous tirant temporairement du monde, nous libère de l'« objet » de la frayeur.

Par la haine mais aussi par l'angoisse je suis fils de la terre ! Mais l'angoisse la renversera un jour ; trop d'angoisse y mettra le feu, ou, pour mieux dire, il suffira d'une seule angoisse pour l'enflammer. Il faut rendre la terre au soleil, puisque les larmes ont été depuis longtemps rendues à l'esprit...

Il n'y a aucune raison de ne pas être triste. La tristesse est liée à la

nature, de telle sorte qu'elle précède l'homme. Je ne sais si, au commencement, était la tristesse, et si la tristesse était de Dieu ; en revanche il a bien fallu qu'adviennent les premiers jours de la création avant les créatures. L'homme ne pouvait plus dès lors manquer d'être triste ; de là vient qu'il n'a trouvé au cours des siècles aucun moyen de ne pas l'être.

Peut-on appeler musique celle qui ne naît pas de la tristesse et ne nous y renvoie pas ? Dans la tristesse musicale, ce n'est pas de désillusion devant un monde familier qu'il s'agit, mais d'*éloignement* du monde divin. La musique est d'essence religieuse. Elle n'est pas en vain la seule réplique que l'homme ait pu donner aux voix célestes.

Le sourire creusé et évanescent jusqu'à l'extase ; le regard fixé sur tout ce qui ne sera pas ; réconfort de l'anonyme, privés de substance et bannis d'un monde atteint par le temps ou son absence ; sentinelles des illusions divines, gardiens du silence de l'oubli ; pleins de souvenirs du futur et perdus dans l'attente du passé : se désaltérant au cœur du soleil et se réchauffant à l'ombre de Dieu. Je crois comprendre les anges...

Sensation de rupture intérieure, d'éclatement des tissus, quand il nous faut choisir entre le temps et l'éternité... Le temps se dissout-il en nous ou est-ce l'éternité qui nous pèse ? La dualité temps-éternité me semble parfois de la pure fiction. Tout prend alors la couleur d'un temps où nous rampons et qui nous brûle. La plénitude temporelle donne à la vie un rythme exaspéré et fécond qui culmine par la culbute dans l'éternité. Dans la fièvre du temps, la vie atteint son maximum. C'est l'exaspération de la temporalité qui élève les cimes de la vie. La vie est *in-éternelle*, c'est-à-dire le temps dans son entier, plus cette quantité d'éternité qui résulte de la négation même de l'éternité. L'homme ne peut vivre qu'avec des fractions d'éternité.

Je vois une ère nouvelle où les lignes se briseront d'avoir trop tremblé et où les formes, pour avoir trop ondoyé, perdront leur contour. Il n'y a pas d'époques classiques que dans l'art, mais aussi dans la nature. Mais elles ne seront plus bientôt que de simples souvenirs. Car la nature changera sans cesse ses lois par peur de la permanence. Exaspéré par la banalité cosmique, l'homme saluera le chaos comme l'imminence de la transfiguration générale. Quand les signes du renouvellement de la nature vont-ils se manifester ? Quand

l'homme, enivré d'un autre ordre, divin ou diabolique, piétinera les lois de la nature sans souffrir ni défaite ni chute.

Chaque fois que la fureur et la passion m'expulsent du monde, j'entends dans mon for intérieur les prières et les appels de la terre. Aucun chemin ne mène à la terre mais tous en partent.

Dans la musique de Beethoven, on n'atteint pas les sommets divins, parce que l'homme y est un dieu ; mais un dieu qui souffre et se réjouit *humainement*. Privé de l'aspiration et de l'intuition paradisiaques, sa condition divine est la tragédie humaine même. Puisque l'humain prend les proportions du divin, le transcendantal y joue un rôle extrêmement réduit. Une musique démiurgique annule Dieu parce que Dieu est son dernier obstacle. Un créateur tel que Beethoven ne peut croire en Dieu que par analogie. L'extase de sa propre création peut susciter en lui l'admiration pour Dieu, pas l'humilité. Le Créateur ne peut se sentir que diminué par les créateurs. Combien d'attributs Beethoven lui a-t-il volés ? Dans la musique de Beethoven, *ce monde est le monde*. Le tragique dans l'immanent est la note qui la distingue du sublime transcendantal de Bach, pour qui les sommets divins sont des éminences naturelles. Le déchirement humain et la frénésie cosmique sont pour Beethoven une route en soi, alors que pour Bach, ils sont les aperçus d'un rêve, souvent palpable dans l'élan céleste de l'âme. Présence du paradis qui répond à son absence totale chez Beethoven. Cela signifie-t-il que ce dernier est irréligieux ? Beethoven est religieux par la tension infinie qui caractérise le créateur, exactement comme Nietzsche, dont le caractère titanesque est d'essence religieuse. Comme chez Beethoven, il n'y a rien de « psychologique », parce que tout s'enracine dans le cosmique (tristesse cosmique, joie cosmique) ; il s'approprie autant de caractères divins sans remplacer la divinité. L'extase cosmique ne l'a pas mené au panthéisme parce que dans le cosmique, il retrouvait les éléments divins de son tragique humain. Je ne connais pas de créateur moins chrétien que Beethoven. *Admirer* la divinité est l'acte de révolte le plus grand depuis Prométhée. Tristesse *cosmogonique* de cette musique, une tristesse qui fait naître un monde sans briser un cœur.

Vision pure de non-sens... C'est-à-dire dépouiller de tout contenu essences, illusions, intuitions, interrompre leur pulsation et les priver de leur consistance. Les actes vitaux sont vains pour qui ne connaît pas la résistance de la substance. La vision substantielle solidifie et canalise la fluidité des illusions, mais donne aux significations une

base et une résistance vitales. Tout a un goût parce que tout a une racine. Voir pourtant le fond des significations signifie les nier. Une dévitalisation des significations, qui les réduit à une transparence équivalente au néant. La vision définitive d'une signification en fait un non-sens. Alors vient le dégoût de tout ce qui peut encore signifier quelque chose. La lucidité ultime est l'équation : sens-non-sens.

Le dégoût de la connaissance du dégoût – car l'antériorité de la connaissance n'est pas nécessairement présupposée dans ce conditionnement – dévaste la vie. Il est à savoir au moins que la vie ne tient pas sur ses pieds, et que seule son écume a de la consistance.

La route de la tristesse : des tissus au ciel.

Les yeux se ferment chaque fois que nous nous ouvrons aux choses non passagères... Les paupières sont des portes massives qui défendent la citadelle de la lumière. Pourquoi nos paupières sont-elles si lourdes tant que nous ne sommes pas attirés par les illusions ? Plus la lumière intérieure est grande, plus les paupières s'alourdissent. Combien de fois l'aveuglement intérieur de la lumière a repoussé le soleil comme un iconoclaste... Comment parfois les paupières pèsent pour se fermer à double tour, fuyant la lumière et défendant le trésor né du feu des ténèbres...

Mais les yeux ne devraient jamais se fermer. Ils ont à jouir du sourire des apparences. Seul l'esprit nous a appris que rester les yeux ouverts est la concession maximale que nous puissions faire au monde...

Il y a des lumières intérieures qui font pâlir le soleil de jalousie. Pourquoi ne pas y renoncer pour son unique éclat ? Pourquoi ne pas nous incliner devant la primauté du soleil ? Y aurait-il quelque chose d'impur dans sa lumière ? Serait-ce par crainte que les doutes refroidissent la chaleur de l'astre ?

J'appelle les anges à mon secours ! Ils répondent ; pas tous, seulement les déchus. Je me consolerais bien avec les défaites célestes.

Une gamme de peurs ? Une hiérarchie dans l'angoisse ? Peut-on établir quelle est la plus grande angoisse et la plus petite ? L'« objet » de l'angoisse ne fait que la provoquer, car elle existe toujours potentiellement. Aussi est-il impossible d'établir aucune hiérarchie extérieure. La seule chose qu'on puisse faire, c'est de constater les

inégalités du potentiel, sans qu'on en arrive pour autant à construire une hiérarchie valable. Avoir peur de Dieu, de la mort, de la maladie, de soi-même, n'explique en rien le phénomène de peur. La peur étant primordiale, elle peut être présente aussi sans ces « objets ». Le néant est-il une cause d'angoisse ? Au contraire ; l'angoisse est plus vraisemblablement la cause du néant. L'angoisse est génératrice de ses objets, elle donne naissance à ses « causes ». Aussi l'angoisse est-elle en soi sans mobile. Pour le reste, crainte, peur, effroi, épouvante et angoisse présentent une gradation en intensité, mais ne sont en aucun cas déterminés par la nature du phénomène. De la mort, je peux éprouver tour à tour de la peur, de la crainte, de l'effroi, de l'épouvante, de l'angoisse. Les nuances abyssales de la sensibilité sont influencées par les dispositions du moment et par la mobilité spirituelle. La hiérarchie n'est pas valable, pour la raison que la sensibilité ne se manifeste pas plus dans une forme de crainte que dans une autre. Si nous *sentons* davantage dans l'épouvante, nous *comprendons* surtout dans la peur. Impossible de penser dans l'épouvante, quand la peur autorise une frénésie lucide, l'inquiétude de la pensée.

L'humilité exprime le paroxysme du sentiment *d'être une créature*. En elle, l'homme est à ce point déchu qu'il se considère comme la dernière des créatures et, redressé, qu'il ne s'adresse qu'à la divinité. L'humilité est dégoûtante et sublime...

Dégoût pour tout ce qui est « exaltant », le « bien », le « vrai », le « beau »... Et quand on pense qu'au nom de ces valeurs et de ces fictions, des guerres ont été déclenchées, des systèmes de pensée ont été commis et qu'on s'est servi d'eux pour justifier l'histoire ! On s'entend dire que la culture est inconcevable sans elles et l'esprit, illusion. Que n'ont pas fait les hommes pour les sauver ! Des prototypes, des catégories idéales, des formes transcendantes, pourvu seulement qu'elles soient plus inaccessibles, plus pures ou plus inviolables. Chacune a comme attributs toutes les autres. Le « bien » n'est-il pas exaltant, beau et vrai ? Quel dégoût dans ces mots : tout ce qui est exaltant.

Examinez donc ces « catégories éternelles » dans un moment où la solitude vous envahit entièrement, et demandez de l'aide à l'une d'elles, non pour qu'elle vous fasse échapper à la solitude, mais pour qu'elle vous soutienne ; et vous verrez quel appui illusoire elles offrent. Ce qui, au contraire, vous sera d'une incalculable utilité, c'est la tension brute, le désir de gloire, de vengeance, le grincement, pas

seulement des dents mais aussi du cœur. Tous les « biens périssables » vous aideront infiniment. L'équilibre médiocre a inventé « les catégories éternelles », la passion désespérée a découvert l'éternité des choses éphémères. L'éternité ne se comprend pas avec les catégories éternelles, mais avec les flammes vacillantes de l'âme.

Bach, Shakespeare, Beethoven, Dostoïevski et Nietzsche sont les seuls arguments contre le monothéisme.

Je n'aurais qu'une fierté : devenir un homme dont les poètes puissent apprendre quelque chose.

Bach est un autre mot pour le sublime et le mot juste pour la consolation. La musique divine nous ferme seulement les paupières. Les yeux ne peuvent voir que la terre.

Les frémissements de la chair nous rattachent à la terre. Mais à qui nous relie ses cris étouffés, l'expansion douloureuse des tissus, les convulsions inavouées des organes ? La température de la chair fait s'évaporer l'esprit et nous grise dans une avalanche de vapeurs. La furie chamelle peut-elle encore nous relier à la terre ? Nous ne nous trouvons une forme dans le monde que dans son équilibre ; mais la furie nous satisfait par ce renversement qui substitue à la terre la vision hallucinée des mondes possibles. La tragédie de la chair réside dans des regrets devenus braises, une sensualité animée par sa propre tension, le tremblement des cellules prêtes à s'éparpiller dans le chaos. L'insatisfaction de la chair nous fait sortir du monde plus rapidement que le détachement de l'esprit. La chair aussi crie après un autre monde. Ce n'est pas par hasard que les religions se sont occupées – ou étonnées – du problème de la chair. Elles ne l'ont pas résolu, mais elles nous ont convaincus que la tragédie de la chair est une tragédie religieuse. La lutte entre l'ascèse et la volupté ne se terminera jamais, bien que l'humanité en général se soit décidée pour la seconde. Mais ce choix n'a pas diminué l'acuité du conflit individuel. L'ascèse a des voluptés qui la soutiendront toujours et lui fourniront des défenseurs fanatiques. La sainteté n'a pas résisté par ce qui, en elle, est renoncement mais par les voluptés insoupçonnées qu'elle recèle ! Les saints ont sans doute connu des instants à faire blêmir de jalousie le plus grand dévot des sens. La volupté, une volupté transfigurée et pure, est un élément positif de la sainteté qui la lie directement au monde transcendantal. De même que la volupté sensuelle rattache

immédiatement l'homme au monde d'ici-bas, ainsi la volupté sainte le fait avec le monde de l'au-delà. Par la volonté transfigurée, les saints vivent dans l'immédiat d'un autre monde. En vivant dans l'immédiat de l'au-delà, ils peuvent rester à distance de l'immédiat d'ici-bas où vivent les hommes. Les saints vivent indirectement entre nous et directement au-delà de nous. Cela ne signifie pas que le saint vit dans la hiérarchie des mondes (tout lui étant égal : illusions-essences, intérieur-extérieur), mais sur l'échelle des voluptés. Aucun des saints n'a dédaigné notre monde ; tous ont essayé de le sanctifier. Reste que les hommes ont refusé la volupté asphyxiante du paradis, parce qu'ils n'ont su voir en elle qu'un vide divin, auquel ils ont préféré les voluptés denses, mais passagères, de la chair. Les saints ont vaincu la tragédie de la chair. C'est ce qui nous les rend si étrangers. Les déchirements de la chair sont une consolation douloureuse à laquelle nous ne pouvons renoncer. Nous ne sommes pas prêts à payer aussi cher les surprises célestes.

Si l'homme avait des ailes, il se serait envolé de la terre depuis longtemps ; même sans la chute dans le péché, l'Éden lui aurait échappé. L'homme est un paradoxe de la nature, car aucune condition ne lui est naturelle.

Tout en moi réclame un autre monde. Si ce monde n'était pas né des concessions de mon imperfection, je me serais replié dans le refus religieux. Tout ce qui est religieux naît du refus de ce monde et la tristesse religieuse est le fruit de ce refus, qui n'a pu se sauver par la révélation d'un autre monde. Le refus divin de la terre vient de l'absence déchirante de consolation, que nous pouvons cependant adoucir en acceptant désespérément le monde. Du moment que la gloire céleste m'est interdite, il faut être indifférent, que je devienne, ici-bas, ministre ou portier de bordel.

À L'OMBRE DES SAINTES

— Nous vivons tous dans des vérités locales. Tout ce que nous pensons est de circonstance. Le prétexte définit non seulement la nature de la pensée mais aussi celle du monde ; sans doute d'abord celle du monde. Car n'oublions pas que nous vivons dans un *monde de circonstances*. Nous sommes souvent pris du désir irréprouvable d'échapper à l'accidentel de ce monde, et souvent notre passion pour l'éphémère se réduit à une illusion. À qui faire appel ? Aux hommes ? Que Dieu nous en garde ! Uniquement aux saintes. Instants où la société des saints nous dispense de celle des hommes, quels qu'ils soient ; même poètes...

On ressent la nécessité de lire les saints quand ce monde n'est plus rien, pas même un souvenir, parce que le résidu d'existence qui le caractérise comme prétexte, circonstance ou accident, s'est volatilisé dans le néant. Les saints ne savent pas ce qu'ici-bas veut dire. Ils n'ont pas la notion de l'espace. Aussi se transportent-ils sans peine dans d'autres mondes, et nous avec.

Nous n'allons pas vers les saints pour obtenir un réconfort, mais pour remplacer la déception terrestre et humaine par des sensations *non* humaines. Qui se sent encore *homme* en compagnie des saints a encore beaucoup à apprendre du monde avant de pouvoir en perdre l'habitude. La sainteté est une désaccoutumance au monde. Ce n'est que tardivement que je suis parvenu à comprendre les mots contenus dans la révélation de sainte Thérèse : Tu ne dois plus t'entretenir avec les hommes mais avec les anges. Sainte Thérèse d'Avila – la femme qui réhabilite entièrement un sexe condamné – m'a appris sur les choses terrestres, mais surtout célestes, plus que je ne sais quels grands philosophes. Cela me gênerait d'être nommé disciple de Schopenhauer ou de Nietzsche ; mais pourrais-je contenir ma joie d'être appelé *disciple des saints* ?

Le livre le plus difficile à écrire, mais aussi le plus séduisant, serait – me semble-t-il – celui qui décrirait le processus par lequel une femme devient sainte, ou l'est. Qui appréhendera un jour le sens ultime de la sainteté et l'évolution par laquelle tant de femmes se sont débarrassées de leur condition ? Hildegarde de Bingen, Rose de Lima, Mechtilde de Magdebourg, Lydwine de Schiedam, Angèle de Foligno, Anna Katharina Emmerick et tant d'autres, qui nous les ramènera vers la terre ? Ou, pour mieux dire : nous ramèneront-elles au ciel ?

Pourquoi nivelle-t-on autant les différences entre les saints et les saintes ? Il est vrai que la sainteté n'a pas de sexe, mais c'est oublier qu'il est plus facile à un homme qu'à une femme de s'engager sur les voies de la sainteté. Entre la médiocrité et la sainteté, il y a la philosophie, qui n'est pas une issue anormale pour un homme, mais l'est pour la femme. Il n'y a jamais eu jusqu'ici de femme philosophe. Alors, comment les femmes parviennent-elles à la sainteté ? La vocation divine suffit-elle à expliquer ce saut ? Alors que chez les hommes, on accède à la sainteté par gradation, les femmes y parviennent dans le vertige, par un bond au-delà de l'intelligence, ou, plus couramment, en la contournant. Dans la sainteté féminine, il y a plus de renoncement. Les femmes ont surmonté leur condition médiocre d'une seule façon : dans la sainteté. Elles n'ont produit quelque chose qu'en étant saintes. À l'amour, elles n'ont rien ajouté de nouveau, sinon leur présence. Et si j'essayais d'isoler dans le passé les moments de mon existence les plus difficiles à définir, je m'arrêteraïs inmanquablement sur ceux consacrés à la lecture de sainte Thérèse. Ardeur délicate de sa soif céleste ; passion languide pour l'ensevelissement ; érotisme divin, métamorphosé en art de la prophétie et de la charité. Si je n'avais pas étudié l'œuvre de la sainte espagnole, je n'aurais jamais compris le monde que l'extase, et surtout les sensations qui lui succèdent, nous font découvrir. Qui a donné au goût passionné de la mort, issu d'une plénitude extatique et d'un frémissement céleste où le vital s'épuise, qui a donné plus d'intensité à son charme déchirant, à sa saveur dramatique et à son attraction douloureuse que sainte Thérèse ? L'excès intérieur mène à l'aspiration mystique vers la mort. Reste que sainte Thérèse était trop chrétienne pour ne pas voir dans la mort la voie de l'accomplissement suprême.

Quand on ne peut plus souffrir les idées, on peut vivre avec les saints et les saintes dans un monde au-delà des pensées. Bien que je redoute moins d'être lépreux que saint, je leur reconnais un avantage par rapport à d'autres formes de réalisation, de se tenir à une distance infinie des idées. La sainteté ne connaît pas la dialectique. *Être* prime toujours sur penser ; ou, en d'autres termes, la pensée n'ajoute rien à l'existence. Ce qui ne me fait pas haïr les saints est leur attitude antiphilosophique. Jusqu'à quand faudra-t-il affirmer sans relâche que les idées ne sont pas une béquille ? La sainteté est la *génialité* du cœur. C'est du cœur que naît un nouveau monde ; et son élan démiurgique se superpose à l'ancien. L'inspiration créatrice du cœur est la clé de la compréhension des saints. Le chapitre principal d'une *cardiosophie*, qui s'occuperait des sensations et de la logique du cœur, devrait traiter des saints et de l'infini de leur cœur. J'ai parfois l'impression aiguë que le cœur de sainte Thérèse excède les dimensions du monde ; alors, je voudrais être bercé dans le cœur de la sainte. Dans le langage

mystique, l'ampleur du cœur est sans équivalent dans notre monde. Et comment en serait-il autrement puisque les saints ne sont pas de *notre* monde ?

Quelle peut être la suprême fierté pour un homme ? Contrevenir aux lois de la nature. Nombreux sont ceux qui les confirment et les illustrent ; les héros, les génies, rarement ; les saints jamais. Eux ne sont plus en lutte avec la nature, parce qu'ils ne sont plus du tout de la nature. C'est pourquoi c'est la chose la moins naturelle que d'être saint... Celui qui vit dans le flux anonyme de l'esprit vérifie et illustre les lois de la nature. Mais il existe pour les saints une région où eux aussi perdent leur nom. Je veux parler de la divinité. Les saints ne perdent leur nom qu'en face de la divinité, car ce n'est qu'en face d'elle que la *personne* est un non-sens. Qui sait si l'anonymat en Dieu n'est pas l'unique présence...

Quelqu'un a-t-il déjà scruté le portrait d'un saint ? A-t-on regardé longuement son regard ? J'aime ces yeux détachés des objets, ces yeux qui ne regardent pas vers la terre, mais fixent leurs regards vers le haut. Quand je pense au portrait de saint François d'Assise de Zurbarán, je commence à comprendre pourquoi la lumière intérieure aveugle et rend l'œil insensible à la lumière du dehors. Et d'ailleurs : qu'y a-t-il encore à regarder au-dehors, quand le spectacle intérieur est un tumulte et un délice divin ? La physionomie de saints exprime toute la désertion du monde. Le détachement extrême de l'individuel, de l'immédiat éphémère, des suggestions du moment, confère à leur visage une pâleur transcendante. Le sang ne circule plus dans l'éternité.

Notre décadence complète se manifeste dans la timidité à regarder au ciel. Combien d'entre nous ont l'habitude de regarder vers le haut ? Je crois que nous avons tous péché contre les cimes. L'homme moderne, plus que tout autre, ne regarde en silence que vers le bas. Vis-à-vis du ciel, tous nos idéaux sont des trahisons. Le vague dans le regard des saints n'exprime pas la réaction adéquate au clair-obscur du monde extérieur, comme nous l'a fait accroire un certain romantisme, mais plutôt le désintérêt pour le jeu fugitif de l'ombre et de la lumière où nous vivons.

Bien que la sainteté signifie piété devant les choses, elle ne les sauve en rien, parce que, du point de vue de notre monde, le moindre regard vers le haut est une trahison. Le ciel annule les choses, et même si la sainteté veut les sanctifier toutes, elle ne parvient qu'à les rendre plus ternes face aux éclats transcendants. La terre n'a rien gagné par les saints, et leur gloire n'a réussi à la sauver que par ce qu'elle n'est pas. Quoi qu'il en soit, face à la sainteté, la terre perd ses couleurs. Tous les efforts des saints ne réussiront pas à nous hisser plus haut

qu'entre ciel et terre.

Huysmans, qui, au siècle dernier, a compris mieux que quiconque les saints et les saintes, s'est arrêté dans un volume sur la vie extraordinaire de sainte Lydwine de Schiedam. Les souffrances infinies de la sainte, le caractère fantastique et unimaginable de son existence n'ont de sens que pour celui qui voudrait atténuer l'amertume de sa propre condition en la comparant aux souffrances infinies de Lydwine. Une lecture objective et indifférente fait de ce drame monumental, bien plus divin qu'humain, une monstruosité. D'ailleurs : que peut bien signifier pour un quidam que sainte Lydwine soit restée au lit environ quarante ans, qu'elle n'ait pas mangé durant tout ce temps plus qu'un homme normal en quatre jours ? Ou que sa chair se soit décomposée au point de devenir un charnier, mais un charnier de la perfection dans la bonté ? Un accident de patinage, à l'âge de seize ans, a déterminé sa vie entière sur la voie de la souffrance, je veux dire de la sainteté. De la plus belle fille de Schiedam, elle est devenue la plus laide. Réduite à ses nerfs et à ses os, elle offrait le spectacle hideux de la perfection. Toute sa vie, elle a pleuré sans interruption – car Lydwine ne connaissait pas le sommeil – non pour se lamenter sur son sort, mais pour implorer Dieu de la rendre capable de toutes les souffrances des autres hommes, pour endurer et reprendre la misère des mortels à son compte. Ses joues étaient deux tranchées creusées sans discontinuer par le flux incessant de ses larmes. Et l'on se demande : d'une illusion de corps, comment tant de larmes ont-elles pu sourdre ? Et l'on en vient à répondre que ses larmes ont une source céleste et que par elle, quelqu'un d'autre devait pleurer. Sainte Rose de Lima disait que les larmes sont le don le plus grand fait à l'homme. Je crois que le paradis aussi les a connues...

Sur son lit de mort, elle agonisait, quand un prodige s'est accompli. Lydwine a retrouvé la beauté antérieure à l'accident qui l'avait condamnée à la perfection et à la sainteté. Les traits de son visage se sont empourprés d'une fraîcheur virginale, et de son corps montaient des parfums envoûtants comme une incantation olfactive.

Dans la sainteté, tout est possible ; mais rien n'est explicable. C'est l'équivoque de son charme. Son caractère indéfinissable augmente son attrait mais accroît notre indécision et trouble l'assurance de notre comportement. Nul ne peut rien savoir de certain des saints et personne ne peut être sûr de son sentiment à leur égard. Personne ne voudrait être un saint ; mais le monde sans la sainteté serait un vide immense, de sorte qu'il se trouverait en fin de compte quelqu'un pour expier dans la sainteté notre néant quotidien.

La différence entre un saint et un génie consiste en ce que chez le premier, chaque pas dans la vie est un progrès dans la sainteté, de

sorte que la maturité équivaut toujours à un apogée, alors que chez le génie, le progrès en âge marque le plus souvent une retombée de son génie. Un génie est une explosion et un dynamisme qu'il ne faut pas cultiver dans la perfection, puisque les créations géniales ne sont pas conditionnées, ne s'ajoutent pas qualitativement, et ne sont pas progressives.

La sainteté, qui présuppose cette génialité du cœur dont nous avons parlé, est dépourvue de la spontanéité unique qui fait naître les œuvres géniales ; en échange de quoi, elle possède une vibration continue et ascensionnelle, qui détermine chaque vie de saint au couronnement. Les saints, au contraire des héros, ne *tombent* pas, parce que, pour eux, l'ultime instant de vie est la cime la plus haute, résultat de l'addition successive de tous ceux qui les ont précédés, mais la distance qui les sépare du monde élimine le conflit et supprime la tension du dualisme qui génère l'effondrement tragique du héros. Face aux héros et aux génies, les saints ont une route sûre et directe, bien qu'ils puissent souffrir et souffrent davantage. Les saints sont les seuls qui tirent un profit de la souffrance. Ce n'est pas sans raison qu'elle est leur seule récompense, comme le dit Pascal.

Quel sang coule des déchirements du cœur ? Sur ce sang, que la terre ne peut pas absorber... Le sang, né pour nous rallier au temps et à la terre et qui nous en retire... Quel est ce sang qui procure à la chair ce frémissement céleste et lui accorde une abstraction qu'elle n'a pas désirée ?

Qu'est-ce que la sainteté, sinon l'élan du sang vers le ciel ? Si les saints commencent par se détacher de la terre par l'esprit, n'est-ce pas l'inversion du cours du sang qui les pousse vers les hauteurs ? Sur la glace miroitante du cœur des saints, nous glissons vers le ciel.

La sainteté est l'infirmité suprême de la biologie. C'est pourquoi le sang des saints n'appartient plus à la vie...

Ah, comme je voudrais embrasser toutes les plaies de l'existence et me baigner dans les saignements de la maladie...

La peur est sans voix ; l'horreur, sans imagination ; et le déchirement, sans consolation ; les anges ne sauvent pas la terre ; seul le cœur appartient au ciel...

Si d'un seul coup d'œil, tu comprenais tout et si, dans cet acte de compréhension, tu voyais le devenir contemporain dans son entier et pouvais distinguer subitement tous les aspects du monde, en les embrassant, ne t'arrêteraistu pas définitivement, incapable de

survivre encore à un monde épuisé ? Il existe en vérité des moments de vision élargie jusqu'à la démence qui suspend le temps, le mouvement et la respiration. Que peut-on y ajouter d'autre ? L'extase comprend le tout, et nous jette en pâture au frémissement et au néant. Une haine cosmique fait naître un vide universel. Que ton front éclate sous les pierres !

Je pense à Dürer, représentant Jésus dans un autoportrait, ou à Rembrandt, soulevant, dans le tableau de la passion, la croix du Sauveur, après qu'on lui a appliqué des clous. Bien plus encore que les saints, ils sont contemporains du Christ.

Pourquoi mon cœur n'est-il pas une mer de sang sans fond, pour que je le déverse sur le monde et que je noie ses taches dans une splendeur purpurine et universelle ? Alors, le monde mériterait le sacrifice du sang, et un poignard introduit dans le cœur résoudrait le problème du salut.

La musique me rend contemporain du cœur. Les vides de la vie sont les pauses du cœur. Mais la musique est l'horreur du vide et le plein du cœur. Alors s'agencent dans mon âme des accords qui me rendent contemporain des anges...

J'entends le temps. Je glisse sur le vacarme de son passage, épuise rétrospectivement la perception intérieure du temps, et, quelque part, dans l'infini d'un souvenir, le silence m'enlève aux instants. Après ce vide, l'être se lamente ? La religion commence à ce silence. Mais nous, nous ne pouvons percevoir que l'histoire – vibration du temps.

Je cherche l'Adam qui nous aurait permis d'être aujourd'hui au paradis...

À chaque époque, les hommes regardent autrement. Ni le monde ni les yeux ne changent. Mais le visible varie sans cesse, au gré du cœur. De nos jours, nous voyons les objets ; c'est pourquoi le regard a une direction, un caractère défini et compromettant, un intéressement au monde. Absence d'infini (vers lequel regardait l'homme de la Renaissance) et triomphe de l'immanence. La culture moderne est de l'impressionnisme dont les nuances ne viennent pas des variations d'intensité, mais de la multiplicité des apparences.

Pourquoi avons-nous tant de mal à comprendre l'art médiéval, sinon parce que notre regard n'y a plus d'accès ? Il faudrait faire abstraction du souvenir de l'objet avant de pouvoir s'en approcher. Une définition de la Madone ? *L'absence de perception*. Je crois vraiment que les madones n'ont rien *vu*, comme tous ceux qui vivent dans la *vision*. Il est possible que les hommes de Giotto, je veux dire ses saints, n'aient même pas enregistré la terre. L'étonnement continu dans les yeux de tous les êtres médiévaux dérive de quelque chose que nous ne pouvons plus maintenant que deviner. L'impression étrange d'*idiotie divine* de l'allure, du geste et surtout de leur regard... Ils sont restés si longtemps face à Dieu qu'une pâmoison céleste a ravi la lumière de leurs yeux...

Christophe Colomb a-t-il vraiment dit à Isabelle : « Donnez-moi, Gente Dame, des vaisseaux et je vous les rendrai avec un monde à la remorque » ? Colomb a mené une expédition religieuse, car le sentiment géographique du monde est un sentiment religieux. L'impérialisme géographique résulte d'une incapacité à respirer dans l'espace parce que l'espace est toujours trop exigü. La quête de l'immensité est un dépassement de l'espace *par l'espace*. L'infini dépasse l'étendue, étant lui-même étendu. – Si les saints ne connaissent pas l'espace, comme c'est le cas, c'est parce que la sainteté est un état religieux *clos*, et un désir religieux satisfait. Colomb aussi était avide d'espace parce qu'il était inaccompli religieusement. Il *sentait* ce que nous *savons* ; on ne peut pas devenir un familier du ciel avant d'en avoir fini avec l'étendue. Pour les Espagnols, la découverte de l'Amérique a été une corne d'abondance, pour Colomb, une porte vers le ciel.

Parfois, la plus fine et la plus indivisible des sensations nous rapproche de l'absolu comme dans une révélation. Le contact délicat sur la peau suffit à nous remplir d'un frémissement mystique et le seul souvenir d'une sensation, d'une inquiétude surnaturelle. Les couleurs acquièrent un éclat transcendant, et les sons, un accent apocalyptique. *Tout* est religieux. Le moindre brin d'air semble dégager la même participation à l'accueil extatique du monde, comme le spectacle d'une nuit d'été. Saisir du bout des doigts le mystère et faire de chaque contact une stupéfaction ou une paralysie... Cette sensation ultime me rapproche de Dieu comme une cantate de Bach... Y a-t-il encore une terre ?

Terne est la pensée qui se dispense de l'idée du paradis et vide la sensation qui n'est pas une prière à son adresse. Il me semble parfois

que toutes les pensées et tous les regrets devraient communier autour de lui ; que toutes les forces inavouées de l'être devraient nous pousser à s'en délecter dans l'extase. Le paradis est la matérialisation même de l'extase et le lieu des équivalences. Fleurs, flammes, eaux ne sont que brises et tout l'esprit n'est qu'un souffle. Équivalences dans l'impalpable et matérialités d'une plume... je voudrais que mes rêves m'ombragent et que les rochers soient légers comme la lumière... Substitution des mondes au rythme d'un zéphyr... les faire glisser à travers les doigts comme le sable et se réconforter de leur passage comme au contact d'un souffle... Il y a des doigts qui touchent les limites du monde et des regards indifférents au temps, actuels dans les commencements.

Existe-t-il encore autre chose hormis le délire céleste et la présence cosmogonique ? Car le délire céleste est la fin de la pensée et la présence cosmogonique la fin de l'homme.

L'origine du monde est un délire cosmique. Aussi tout délire est-il un appel aux origines. Ce n'est qu'en perdant conscience que nous nous rappelons le paradis et oublions l'espace. Car le paradis est *l'espace* du délire céleste.

J'aime les têtes couronnées qui ont souffert de l'obsession de la mort. La peur née dans le confort, l'angoisse accrue par le pouvoir, et les obsessions alimentées par l'opulence confèrent à la méditation sur la mort une élégance tourmentée et une torture somptueuse. La Pauvreté et la Mort ressemblent à deux fleurs dans un bouquet fané, de sorte que les pauvres meurent comme les riches respirent. Philippe II l'Escorial et Charles Quint le Juste ne se sont-ils pas retirés pour penser à la limite de leur pouvoir et de leur domination, et à la mort ?! Eux ont voulu dominer la mort par la méditation et, en s'élevant au-dessus d'elle, ne pas faire du pouvoir une illusion. Ils ont compris cependant à la fin que découvrir la mort ne peut plus rendre *maître* de rien. Celui qui découvre la mort est égal au mendiant, qui diffère des autres hommes en ce que la mort ne peut plus rien lui faire découvrir, puisqu'il est *recouvert* par elle.

Philippe II, appelant sur son lit de mort son fils, héritier du trône, et lui disant : « Je t'ai fait quérir pour que tu voies où tout finit, même la monarchie », ou Charles Quint, assistant à son propre enterrement, organisé bien avant qu'il ne meure, pour que l'intimité du dénouement lui en atténue la peur – ne se transforment-ils pas, sous l'empire de la peur, en mendiants de leur propre empire ? Ou l'impératrice Élisabeth de Bavière, cachant derrière un éventail, aux réceptions impériales,

une expression de résignation et d'effroi et s'abandonnant à la mort qui, selon ses propres mots, « jardine » en elle !

La vision insistante de la mort ne peut que rendre mendiant. Qu'autant de rois solitaires et tant d'autres solitaires non couronnés n'aient pu en tirer cette conséquence, si effrayante pour les mourants et si banale pour les saints, ne peut s'expliquer que par l'absence de ce grain de démente qu'on appelle dans le langage céleste la sainteté.

Celui qui a tout pensé sans devenir un mendiant s'appelle, dans le langage terrestre, un philosophe. Car même si les philosophes pensent à un autre monde, ils y sont toutefois *inaptés*.

Quand j'écoute la fin de la *Matthäus-Passion* de Bach, je comprends les hommes qui se sont suicidés par impatience du paradis...

Un orgueil céleste me relie au paradis plus que l'humilité éloigne les chrétiens de la terre. Ce qui me sépare du christianisme : l'impossibilité de concevoir d'autre issue au monde hormis l'orgueil... Les mers et les pays m'ont fait découvrir la terre. Mais mon cœur est vide...

La femme ne pardonne aucune innocence, et la vie aucune lucidité.

La pensée doit être virulente comme une goutte de poison ou consolante comme une larme d'ange.

Il n'y a pas d'instant qui ne m'enlève du temps, si je ne le remplis de moi. Je traînerai à jamais aux abords d'autres mondes en n'ayant que moi pour pâture.

Il faut être injuste envers les saints pour admettre que ce monde est justifié.

Toute ma vie je m'enfuirai vers un monde où les hommes ont l'illusion d'*être*, pour qu'un autre monde m'étreigne plus fort, d'autant plus fort. Le tiraillement entre ces deux mondes, ou entre les innombrables qui s'interposent, a la saveur du ciel et le tragique de la terre. Le sourire des anges éclipse la connaissance ; et combien de fois la connaissance nous a-t-elle laissés seuls dans la détresse, privés des souffles célestes... Nos regrets changés en anathèmes sont les colonnes du monde. Faut-il qu'il s'effondre pour que nous soyons consolés ? Que les anges volent à notre secours.

Qui a compris que ce monde ne dépasse pas la condition des illusions n'a que deux issues : devenir religieux, en s'évadant du monde, ou sauver le monde, en se détruisant. Le sacrifice de notre vie est la concession que nous faisons à la terre. Les illusions aussi ont

leur autel. Et les ombres se nourrissent de notre sang et de nos renoncements. Capitulations et lâchetés devant l'éternité font-elles l'ossature du monde auquel nous nous livrons ? Ou bien ne répondons-nous qu'à une tentation ? Les illusions me posséderaient-elles entièrement ? Pourrais-je mettre ma détresse au service exclusif des apparences ? En me leurrant, je les sauverais, et ce ne sera qu'un leurre parmi d'autres.

Un seul pressentiment d'extase vaut une vie. Chaque fois que les limites du cœur dépassent celles du monde, nous entrons dans la mort par un excès de vie. Contenu du cœur où l'univers s'égare. Le cœur ouvert à tout, ou sur les déchirements du cœur... Et sur le sang du cœur qui ne tache que le ciel, Ô Dieu, nos déchirements vont empourprer le ciel !

Mon cœur m'a délié de la terre ? L'a-t-il engloutie ? Dans quel coin la chercher, dans quel gouffre me retrouver ? Mon Dieu, je me suis abîmé dans mon cœur !

FIN